DES

TENDANCES LITTÉRAIRES

EN ANGLETERRE ET EN AMÉRIQUE.

Carlyle et Emerson. — Historiens, Romanciers et Poètes. — Abaissement intellectuel. — Romans de Frederika Bremer. — Correspondance de Robert Burns. — Littérature et Mœurs américaines. — Fusion des Races. — Symptômes de l'avenir.

Il semble difficile aujourd'hui d'isoler la littérature d'un peuple et de la soumettre à une analyse spéciale, tant les produits de l'intelligence sont partout confondus et mêlés. Une nappe de lumière égale et pâle est répandue sur l'Europe et sur le monde. Les livres ont beau venir de loin, ils sont frères; nous les savons par cœur. Cet *annuaire* imprimé au cap de Bonne-Espérance, ce recueil de *poésies* par un colon australasien, cet *almanach* imprimé à Surinam avec de petits contes, ce traité de littérature écrit plus loin que le Canada, du côté des glaces; ce pamphlet publié à Toronto, ville peu connue et florissante des États-Unis, tous ces livres nouveaux n'ont rien de neuf, de distinct et de marqué. Ils ressemblent à tout et se ressemblent complètement. Londres, Paris, Java, Surinam, Pittsburgh et Halifax don-

nent les mêmes fruits, d'une saveur fade et aigrelette, avec des qualités utiles, faciles aux estomacs paresseux, mais peu nourrissans, sans élévation, sans fraîcheur, ne portant pas à la tête; quelque chose d'honnêtement sain, comme ces liqueurs qui ne font pas faire de folies, qui abreuvent sans danger et coûtent peu.

Les originalités tranchées, les livres qui ressortent du caractère intime et spécial de l'écrivain, disparaissent chaque jour. Je ne vois en Amérique que le philosophe Emerson, et en Angleterre Carlyle, qui se détachent de la masse par une physionomie puissante et neuve. C'est toujours cette monnaie des talens, dont l'équivalent nous arrive en petites pièces, et en petites pièces sans effigie. Tout est vulgaire, rien n'est exécrable. La plupart des romans anglais dévident plus ou moins adroitement le fil d'un récit qui devrait occuper vingt pages, et qui en usurpe neuf cents. Une miss Agnès Strickland, que Dieu bénisse! est à son septième volume des *Reines d'Angleterre* (1), et n'a pas atteint une époque plus moderne que 1610. Jugez de la place que ce procédé lui réserve pour les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Miss Louisa Costello, femme de talent, ne traite guère moins librement les *Femmes illustres d'Angleterre* (2). La littérature de la Grande-Bretagne roule doucement sur cette pente de décadence que nous avions depuis long-temps mesurée de l'œil. Il semble que tout se rapetisse et dégénère. Les derniers débats de la chambre des communes ont quelque chose de puéril et de froid; les conquêtes même de lord Ellenborough dans l'Inde se sont teintes d'une emphase ridicule et d'un orientalisme qui pourrait passer pour une parodie; les théâtres n'existent plus que pour mémoire. Macready, Bulwer, mistriss Gore, Sheridan Knowles, Young, Kemble, tous les talens du théâtre et de la presse se sont en vain ligués pour rendre vie à la muse comique et tragique. Pas un poète nouveau, tout semble épuisé. Carlyle seul maintient sa position singulière de chef intellectuel et mystique dans un pays pratique et commercial; encore son dernier ouvrage (*Past and Present*) semble-t-il annoncer le relâchement précoce de ce talent peu commun; il se répète déjà et se perd dans l'image. Sa doctrine cependant fait des prosélytes, Emerson la propage en Amérique.

Elle courrait risque de passer auprès des esprits légers pour vague et inexplicable; on pourrait l'accuser d'une contradiction flagrante.

(1) *The Queens of England*, by miss Agnes Strickland; 1843 et 1844.
(2) *Memoirs of eminent English Women*, by miss Louisa Stuart-Costello; 1844.

Carlyle et Emerson sont démocrates, si l'on entend par ce mot la sympathie avec l'humanité, l'intérêt porté au bien-être des masses. Ils sont aristocrates, si l'on appelle aristocratie l'amour de la supériorité intellectuelle, le respect de l'idéal, la vénération pour tout ce qui représente la dignité et l'élévation de l'homme. Ce parti, qui n'est pas encore formé, échappe aux dangers et aux ruines de ces vieilles institutions qu'on ne peut espérer de reconstruire; il se détache aussi des illusions de l'avenir et des crédulités du présent. Il ne prend pas la brutalité pour la force et l'activité physique pour le progrès; il n'espère pas raviver les fantômes de la chevalerie et du moyen-âge. Carlyle et Emerson ne croient ni à la régénération par les missionnaires protestans ou autres, ni à la toute-puissance de la statistique. Ils n'ont foi en aucune panacée; l'organisme doit sortir un jour du désordre moral et de l'affaissement intellectuel; telle est, selon eux, la loi divine. Mais cet organisme ne sera pas pour les temps futurs ce qu'il a été pour les temps écoulés.

Carlyle, bien supérieur à son élève, traverse sans crainte cette forêt d'additions, de soustractions et de colonnes, de promesses et de théories dont l'ombre épaisse nous environne, et va droit au fait. Chez Emerson, le penchant démocratique est très prononcé; chez Carlyle, le respect pour le passé se maintient avec énergie. Il y a des vues hasardées ou incomplètes, mais un style ardent et net dans le livre d'Emerson intitulé *Essays;* le dernier ouvrage de Carlyle, *Past and Present*, s'élève plus haut. On y reconnaît le même coup d'œil sagace et prophétique qui distingue ses précédens ouvrages, *Hero-Worship, Chartism, the French Revolution*, et sa première œuvre, *Sartor resartus.*

Nous reparlerons bientôt d'Emerson, quand nous le retrouverons parmi les poètes américains; il a d'ailleurs trop peu écrit pour nous occuper long-temps. Nous nous sommes plusieurs fois expliqué (1) sur la valeur intrinsèque et la forme attaquable, mais brillamment audacieuse, de ce Thomas Carlyle, qui nous semble marcher à la tête des penseurs anglais, — à leur tête, en dehors du groupe. — Assurément sa destinée n'est pas accomplie. C'est un demi-Écossais, un *borderer*, ou homme des limites de l'Écosse et de l'Angleterre, né au milieu de ces ravines pittoresques et de ces vallées sinueuses entremêlées de cascades bondissantes et de rochers abruptes qui séparent l'Angleterre de l'Écosse. Le village d'Ecclesfechan, dans le comté d'Annandale, à la fois civilisé par le voisinage de l'Angleterre et sau-

(1) Voyez *Thomas Carlyle* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1840.

vage par sa situation dans une gorge de montagnes, regardait comme son oracle le père de Carlyle, fermier riche, et dont la veuve, une *maîtresse-femme*, à ce que dit son fils, existe encore, et s'enorgueillit de la renommée acquise par Thomas. Le fils, intelligence originale, traversa, comme il arrive souvent aux hommes supérieurs, plusieurs zones d'études et de pensées avant de trouver sa voie définitive; on dut le prendre pour inconstant, parce qu'il était vaste. Élevé pour l'église, inscrit sur la liste des élèves d'un collége écossais, il s'éprit d'abord des sciences exactes, où il excella, ensuite de la jurisprudence, qu'il étudia à fond, enfin de la métaphysique, qui le conduisit à l'étude sérieuse de la philosophie allemande. Ainsi la connaissance pratique de la vie résultait pour lui de la rustique simplicité de sa jeunesse; il devait l'habitude de la précision à la science des nombres, la subtilité des déductions aux arguties de la chicane, et la profondeur rêveuse de ses nouveaux maîtres venait se mêler à cet extraordinaire mélange; ces derniers le séduisirent jusqu'à l'enivrer.

La route des esprits médiocres et des talens ornés est bien plus directe; Pascal, Leibnitz et Goethe essaient long-temps leurs forces et traversent obliquement vingt régions contraires avant de tracer le cercle qui les circonscrit. Leur apprentissage semble une erreur et un voyage au hasard; c'est une douleur et une exploration. « Long-temps, dit Carlyle dans son étrange style, je me suis adressé cette question : Possèdes-tu en toi-même une certaine faculté, un certain germe, une force propre que tout le monde n'a pas, ou bien es-tu tout simplement la plus complète nullité de ces temps modernes? Comment répondre? O terrible incrédulité, de ne pas croire en soi-même! Et je n'avais pas foi! Comment l'aurais-je eue? Récemment le ciel avait paru s'ouvrir à mes yeux; j'avais aimé ardemment et en vain; le paradis, se refermant tout à coup pour moi, ne m'avait laissé que le sentiment du désespoir et le mépris de moi-même. Je ne savais que faire de la grande énigme de la vie spirituelle, et le mystère de la vie pratique m'échappait également; je ne faisais pas le plus léger progrès dans le monde, partout ballotté, méprisé, repoussé, honni des hommes. Perdu dans cette foule menaçante, chiffre isolé au milieu de cette multiplication infinie, sans pouvoir, sans force, sans avenir, il me semblait que je n'eusse d'autre faculté que celle de voir, et de voir ma propre misère. Les hommes me pressaient de toutes parts, et je me sentais éloigné d'eux, séparé de la foule par des murs d'airain, murs invisibles. Un enchantement douloureux me condamnait à vivre, à aimer, à penser isolé de tout ce qui vit, de tout ce qui aime, et de tout

ce qui pense. Y avait-il dans ce vaste monde un cœur fidèle sur lequel je pusse reposer mon cœur? Oh non! mon Dieu, pas un! Je restai donc, le mépris dans la pensée, la douleur dans l'ame, un sceau de silence sur les lèvres, muet au milieu de cette succession changeante d'amis prétendus : ames avides et vénales, cœurs ridés, tout prêts à profiter de mes fautes, et auxquels je dérobais soigneusement ce que rêvait mon cerveau, ce que mon ame souffrait. Dans ces circonstances-là, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de parler peu, de se tenir bien clos et couvert, et de n'emprunter jamais sa conversation qu'aux papiers publics; de la sorte on ne court aucun risque. Oui, quand je regarde en arrière, je m'étonne d'avoir pu vivre ainsi; hommes et femmes, même en me parlant, n'étaient que des images, et, dans le commerce habituel de la vie, je ne sentais plus de cœurs battre auprès de moi; des marionnettes rapaces de bois et de métal m'environnaient de toutes parts. Solitaire, je marchais au milieu de leurs rues et de leurs assemblées, dévorant dans ma caverne, comme le tigre, non pas les autres, mais mon propre cœur, et sauvage comme lui dans ses solitudes indiennes. »

Cette biographie secrète de l'isolement inévitable dans les premières luttes du génie est pathétique à faire trembler. On voit à quelle profondeur Carlyle rencontre ce mélange d'émotions contenues et de pensées métaphysiques qui, jaillissant en images, constituent son originalité spéciale. Goethe, Jean-Jacques Rousseau, Mme de Staël, Schiller, ont laissé des traces dans cette intelligence, d'ailleurs spontanée. Il publia d'abord, en 1824, une traduction fidèle de l'*Apprentissage de Wilhelm Meister*, puis une série de contes et de romans allemands en quatre volumes. Collaborateur du *Fraser's Magazine*, il fit sa route, comme tous les talens réels, contre vents et marée; quand il se vit appuyé par le public, grand protecteur des mérites véritables, il alla voiles déployées, et s'abandonna plus librement à cette humeur fantasque si rarement unie à la solidité de la pensée, rayon de soleil qui se brise et se joue sur les eaux de la mer profonde. Ce fut alors qu'il écrivit pour le *Fraser* une rêverie bizarre, où les formes des gouvernemens, des institutions et des arts, sont comparées aux vêtemens qui se modèlent sur la taille de l'homme; l'histoire de ces vêtemens, à la fois symboliques et nécessaires, variables et réductibles à des types communs, c'est le *Sartor resartus*, qu'il faut relire au moins cinq fois pour le comprendre un peu, et qui prouve que l'imagination de Carlyle était alors remplie des plus subtiles vapeurs allemandes. D'autres recueils, et spécialement le *Foreign Quarterly Review*, s'attachèrent cet écri-

vain original, et Carlyle, qui n'avait pas dépensé sa jeunesse en pages futiles, n'eut qu'à faire jaillir de sa veine les pensées, les images qui s'y étaient accumulées pendant les solitaires méditations dont il a tracé le tableau. C'était un étrange style et bien incorrect. Le trop plein de ses idées et de ses souffrances se déversa ainsi dans une série d'articles où la pensée philosophique se cache sous une forme hétéroclite, allemande et anglaise; — c'est tantôt Sterne, tantôt Jean-Paul, quelquefois Goethe; — la chimie, l'astronomie, l'algèbre, jetées pêle-mêle et confondues. Je ne pourrais mieux le comparer qu'au style de Mirabeau père, *l'ami des hommes*, que Carlyle lui-même a si bien caractérisé : « Un style riche et richement extravagant, dit-il, plein de nouveauté, de vigueur, de soleil et d'ombre, — étincelant sous sa cuirasse de métaphores et sous les triples écailles de ses images extraordinaires, disloqué, tortueux, mystérieux, — des vapeurs molles sur des angles de montagnes, et des rayons de soleil dans des trous profonds, avec une veine de satire cachée que le XVIIIe siècle ne comprenait pas. La pâture était trop forte pour ces jeunes et aimables enfans. »

Carlyle fit paraître en 1837, et toujours dans le même style, *French Revolution, a history;* en 1839, ses *Essais*, et une brochure intitulée *Chartism;* en 1841, ses leçons sur *le Culte des Héros*, et, tout récemment, *le Présent et le Passé*. C'est dans l'*Histoire de la Révolution* que brille le plein soleil de son talent et de sa vigueur; mais c'est à ses autres ouvrages, un peu affadis et amollis quant à la forme, qu'il faut demander le développement de ses doctrines et leur application au temps actuel et à l'avenir. *Le Chartisme* offre l'analyse pittoresque des maladies sociales que l'accroissement démesuré de l'industrie et du commerce entraîne après lui. Il étudie cet anévrisme commercial comme un médecin qui reconnaît que la force de la vie s'est accumulée sur un seul point d'une façon dangereuse. La vapeur lumineuse de son style agrandit les objets par une sorte de mirage fantastique, mais ne les dissimule ni ne les voile. Ses admirateurs devenaient nombreux, et, sous l'éloquence ardente de ses livres, on crut deviner l'orateur; on se trompait. L'intensité et la nouveauté, les deux qualités principales de sa pensée et de sa forme, deviennent des défauts quand il s'agit d'émouvoir les masses par l'électricité de la parole. Ses leçons publiques sur *le Culte des Héros* (*Hero-Worship*) eurent peu de succès, et l'on n'en reconnut la valeur que lorsqu'elles furent imprimées. C'est encore un singulier ouvrage, mais dont la pensée première est profonde. Le philosophe y étudie, l'une après l'autre, toutes les espèces d'hommes qui ont dirigé l'humanité, comme poètes, législateurs,

rois, guerriers, fondateurs de religions, et il prouve que, malgré les nuances des temps, des conditions et des lieux, leur force, essentiellement la même, consiste dans une sympathie innée avec leur époque et l'humanité. Dans cet ouvrage comme dans les précédens, l'esprit pratique de l'Anglo-Écossais contracte alliance avec l'idéalisme allemand. Le style en est moins pénible, mais il est aussi moins coloré et plus lâche que celui du *Chartisme*, inférieur lui-même aux *Essais*, qui ont paru après l'*Histoire de la Révolution française*, et qui sont loin de la valoir.

Past and Present, le dernier ouvrage de Carlyle, complète le développement de ses doctrines politiques. La conquête féodale, désordonnée, sanglante, inhumaine, et s'organisant peu à peu d'elle-même, sous la lumière et la chaleur de la sympathie et de la charité chrétiennes, telle est la première partie du livre de Carlyle : c'est le passé. La nouvelle conquête industrielle, commerciale, démocratique, à peine achevée aujourd'hui, entraînant mille dangers, affaiblissant l'intelligence, détruisant les arts, livrant à la matière un règne souverain et passager, puis s'organisant d'elle-même avec lenteur et difficulté, mais certitude et grandeur, telle est la seconde partie : c'est le présent. Peut-être tout cela est-il un peu rapide et ébauché, et l'on voudrait qu'un esprit aussi remarquable ne se laissât pas emporter à l'allure violente du pamphlet. On peut lui reprocher encore des couleurs criardes, une mise en scène qui cherche le drame, un défaut de sobriété et de simplicité; ces défauts ont accru sa popularité et lui ont fait un public. Les têtes de cette capacité sont rares, et il est difficile de se montrer à la fois moins dogmatique et plus fécond en idées nouvelles que Carlyle.

La première partie de son œuvre est occupée par un tableau du moyen-âge. Pour présenter, dans sa vérité, l'ère féodale et la vie intime des couvens au XIIe siècle, il s'est servi d'une publication archéologique fort curieuse, que la société Camden vient d'éditer (1). Ce document, retrouvé dans les parchemins du Musée britannique, est l'œuvre d'un moine contemporain du roi Jean, qui se nommait Jokelyn de Brakelond, et qui l'a écrit en latin. Au lieu de s'en tenir aux maigres détails dont la plupart des chroniqueurs se contentent, Jokelyn a tout observé, et tout redit, ses jugemens sur l'abbé, ses petites querelles personnelles, ses opinions sur la science et la politique du temps; il a été aussi minutieux qu'intéressant : de cet égoïsme heureux est résulté le tableau du monastère de Saint-Edmondsbury, de son éco-

(1) *Jokelyn of Brakelond, a memoir*, translated by, T. E. Tomlins, etc.

nomie domestique, de ses revenus, de ses révolutions intérieures et de ses habitans. Le livre est utile, unique, charmant. Le bien et le mal y sont dits avec ingénuité; Jokelyn, aussi bavard que Pepys ou le marquis de Dangeau, avec plus de bon sens, a sur eux l'avantage de nous entretenir d'une époque et de choses inconnues; il s'ennuie, se console la plume à la main, et nous fait passer en revue les moines, les paysans, le bon abbé Sampson, Hugues l'abbé paresseux, les seigneurs et leurs femmes; on aperçoit des abus, mais on est ému des grandes actions naïves qui compensaient les torts de cette merveilleuse époque. On vit de la vie du couvent au XIIe siècle. Cet abbé Sampson, qui ne dirigeait qu'une communauté, eût été un grand monarque; on admire son énergie réformatrice, son économie sans mesquinerie, son goût pour les arts; il faut le voir siéger comme juge dans sa grande salle, écouter les plaideurs et rendre des sentences pleines d'équité. Ce roitelet ecclésiastique qui se fait obéir, aimer, servir, qui civilise la barbarie et donne la vie et l'ordre à une province, curieux portrait qui ne se trouve que dans le *Mémoire de Jokelyn*, prouve bien ce que nous avions soupçonné, que l'organisation politique et administrative du moyen-âge émanait en grande partie du clergé.

Carlyle a employé les détails de ce vieux tableau de famille pour montrer comment les plus mauvaises époques se rachètent et comment se corrigent d'eux-mêmes, par la seule force de vitalité qui réside au fond des sociétés humaines, les plus effroyables abus. Ainsi, le principe de charité et d'ordre, représenté par le bon abbé Sampson, finit par triompher de l'élément de désordre et d'oppression, qui avait pour représentant son prédécesseur, l'abbé Hugues. Cette évolution graduelle de l'anarchie à l'harmonie est la véritable clé de l'ouvrage auquel elle prête un intérêt puissant, et il n'y a pas de détail, tel minutieux qu'il soit, que l'on ne suive dans cette chronique avec une attention soutenue. « Par exemple, dit le chroniqueur Jokelyn, grand admirateur de Sampson, son prédécesseur Hugues l'avait fait emprisonner; Sampson, après son élection, appela le serviteur que l'on avait chargé de lui attacher des fers aux mains et aux pieds et lui assigna une pension pour la vie. Cette charité fut cause que les moines chantèrent trois messes en son honneur. Il envoya aussi chercher maître Walter, fils de maître William de Dissy, et lui dit : « Ton père était maître des écoles quand je n'étais, moi, qu'un pauvre clerc; il me donna l'entrée libre et gratuite de son école, et le moyen d'apprendre; aussi, moi, je te concède, pour l'amour de Dieu, la vicairerie de Chevington. » Charitable et bienveillant, Sampson se montrait sé-

vère pour ceux à qui la charité manquait. Deux chevaliers de Risby, l'un nommé William et l'autre Norman, avaient à lui payer chacun vingt shillings de redevance par année. Les ayant cités devant lui : « Quand je n'étais qu'un moine cloîtré, leur dit-il, on m'envoya à Durham pour les affaires de notre église et je m'égarai en route. Je passais par Risby, la nuit était venue; lord Norman me refusa l'hospitalité, lord William me l'accorda très gracieusement. Les vingt shillings de lord Norman, je les exige. Je prie lord William d'agréer mes remerciemens et de garder les vingt shillings qui me sont dus. » Il y a mille traits de cette espèce dans la petite chronique du moine; on est surtout frappé, en la lisant, de l'autorité des bourgeois, de leurs prétentions, de leur puissance, et l'on s'étonne de trouver, sous ce règne d'une féodalité belliqueuse et oppressive, tant de germes de liberté et de si vigoureux symptômes de civilisation. Le voyage de Sampson à Rome fournit au chroniqueur des anecdotes qui peignent à merveille la situation, aujourd'hui peu connue, de la métropole catholique au XIIe siècle. « Il n'y avait rien de plus fréquent, dit Jokelyn, que de voir à Rome des cadavres de prêtres mutilés par l'un et l'autre parti. Le pape Octavien et le pape Alexandre avaient tous deux leurs partisans qui ne se ménageaient pas; mais tous avaient peur des Écossais, qui étaient des hommes farouches et sans pitié. Porteur de lettres du pape Alexandre, je laissai pousser ma barbe, pris à la main une pique écossaise, et me déguisai entièrement comme un Écossais, ayant soin de ne parler que par menaces et avec colère, comme les gens de ce pays. On croyait alors que j'étais un pauvre Écossais revenant de Rome à Canterbury et n'ayant aucune affaire à traiter avec l'un et l'autre pape. Cependant, quelques officiers sortant d'une forteresse soupçonnèrent que je les trompais, m'arrêtèrent, se mirent à visiter mes haillons, mes bas et jusqu'à mes souliers, que je portais sur mon épaule à la façon des Écossais, et ne me renvoyèrent que cette fouille terminée. Ils ne furent guère plus avancés. J'avais saisi dans ma valise et caché dans le creux de ma main les lettres d'Alexandre, qui, se trouvant pressées contre une petite cruche dans laquelle j'avais mis du vin, échappèrent à tous les regards, pendant que je brandissais ma cruche, dont j'avalai une bonne gorgée. Graces soient rendues à Dieu et à saint Edmond! j'échappai sain et sauf. » — Mille pages arrachées à nos romans historiques n'équivaudraient pas à ce détail simple et à cette scène naïve.

L'érudition a donc fait une bonne œuvre en déterrant ce manuscrit, à peu près unique dans son espèce; les contemporains de Jokelyn aimaient mieux agir qu'analyser, et le détail des actes de la vie mo-

nacale ne se trouve guère reproduit ailleurs. Il y a plus d'originalité et d'intérêt dans ce vieux fragment que dans quelques histoires locales publiées nouvellement et remplies de détails souvent puérils. Si l'on doit les consulter, c'est moins pour y trouver de nouveaux faits que pour signaler l'esprit moderne qui les anime et certaines révélations de l'avenir. Au nombre des plus curieux symptômes se place un fait notable, l'affaissement de l'esprit calviniste dans son sanctuaire même, en Écosse. La *Vie de Montrose* (1), par Napier, et l'*Histoire de Saint-André* (2), du docteur Lyon, sont dictées par un esprit contraire à Knox; Calvin, le grand-prêtre de l'Écosse, y est maltraité. Fusion des sectes, affaiblissement des doctrines, aplanissement de l'Europe, ces symptômes, observés depuis long-temps, continuent. Où mènent-ils l'Europe? Dieu le sait. Ce qui est indubitable, c'est que les ames presbytériennes se seraient insurgées en masse, il y a vingt ans, contre le demi-catholicisme dont le *puseyite* M. Lyon se fait gloire aujourd'hui.

Observons donc ce mouvement nouveau qui dérive du XVIIIe siècle et qui est important pour l'avenir; il prête de la valeur à ces monographies. Saint-André, dont M. Lyon a rédigé les annales, est une petite ville antique située sur un promontoire qui commande à la fois la mer d'Allemagne et le *Frith* de Tay. Saint-André passe pour avoir servi de point de ralliement aux premiers missionnaires chrétiens qui allèrent civiliser ces régions inconnues et barbares. La réforme religieuse fit de sa belle église gothique un monceau de ruines; depuis lors, il ne fut guère question dans le monde de ses *wynds* ou allées sinueuses, de ses maisons étranges avançant dans la rue par la pointe ou par le côté, et aussi magnifiquement chenues que les maisons de Rouen les plus décrépites. M. Lyon, ministre de l'église anglicane, a donc fait récemment l'histoire de ces vieux édifices, et en passant il a écrit celle des moines, des abbés, des prieurs et des évêques. Quand il traite de la révolution ecclésiastique opérée en 1550, de Knox, de Marie Stuart, de Melville et du protestantisme républicain, si funeste à Charles Ier, il s'écarte de toutes les données convenues et orthodoxes du *kirk* presbytérien; pas une erreur ou une violence protestante qu'il ne mette en lumière; il ne passe rien aux réformateurs adorés en Écosse, Bossuet ou Bellarmin n'eussent pas mieux fait. C'est comme si la satire de Rome s'imprimait au Vatican, et l'on ne s'attendait guère à voir la réforme battue en brèche par

(1) *Montrose's Life and Times*, etc. Edinburgh, 1843.
(2) *History of Saint-Andrews*, by the rev. C. J. Lyon. Edinburgh, 1844.

son avant-garde. Ceux qui ne voient pas seulement dans les livres un sujet de déclamation ou d'insignifiante analyse, mais qui aiment à y reconnaître les signes du temps et les présages inattendus, trouveront ici un sujet de réflexion grave, qui d'ailleurs coïncide avec l'affaiblissement général des doctrines et des idées à travers le monde.

L'histoire proprement dite n'a pas produit d'ouvrages éminens; Fraser Tytler vient de terminer son *Histoire d'Écosse*, un peu dénuée de couleur (1), mais riche de documens originaux. Je ne citerais pas les *Mémoires de l'amiral Saint-Vincent*, publiés récemment par Tucker (2), et sa *Vie, suivie de sa Correspondance* (3), par Brenton, si ces deux ouvrages diffus, assez médiocres, et qui n'ont d'intérêt que pour la marine anglaise, n'éclairaient quelques parties curieuses de l'histoire britannique dans les derniers temps. Ces notices biographiques, relatives à l'un des plus sévères chefs maritimes dont l'Angleterre honore le souvenir, donnent beaucoup de détails sur les révoltes de matelots que cet amiral fut obligé d'étouffer, et sur les terribles moyens qu'il employa pour rétablir la discipline sur les flottes anglaises. En lisant dans le premier de ces deux ouvrages à quelles extrémités le chef de l'amirauté fut réduit, et quelle terreur la révolte des équipages inspira à l'Angleterre, on ne peut s'empêcher de penser à la prodigieuse force d'équilibre et de combinaison qui soutint si long-temps l'édifice colossal de la grandeur britannique. Surveillance, activité, énergie de tous les momens, pas un acte donné au hasard, pas une minute livrée à l'imprévoyance, pas une faute qui ne soit punie avec une inflexible cruauté : ce sont là les conditions de ce pouvoir aussi fragile qu'il est grand.

Vers la fin du XVIIIe siècle, au moment où la révolution française expirante et l'astre de Napoléon, qui s'élevait, menaçaient l'Angleterre d'une ruine qui paraissait inévitable, l'Irlande, ulcère toujours sanglant, achevait de compromettre une situation qui n'a jamais été présentée par les Anglais eux-mêmes dans toute la gravité de son péril. La discipline sur les vaisseaux anglais était d'une dureté excessive; les Irlandais s'y trouvaient nombreux, et les rapports que ces derniers avaient eus à Cadix avec des prêtres catholiques et avec des émissaires de la France républicaine avaient fomenté leurs espérances. L'insubordination s'était mise dans tous les équipages; un capitaine Mait-

(1) Huit volumes in-8°. Edinburgh, 1839 à 1844.

(2) *Memoirs of adm. the R. H. the earl of Saint-Vincent*, by Jedediah Stephens Tucker; 2 vol. 1844.

(3) *The Life of earl Saint-Vincent*, by E. P. Brenton; 2 vol. 1839.

land, à qui un lieutenant refusait d'obéir, le tua sur place d'un coup de poignard, et fut acquitté « comme ayant agi, dit la sentence, avec trop de précipitation sans doute, mais avec succès et avec courage! » tant la discipline des matelots, une fois ébranlée, paraissait devoir compromettre le pays. Peu de temps après, un matelot ayant été condamné à mort pour désobéissance, Saint-Vincent, qui ne prit ce titre qu'après le combat de Saint-Vincent et dont le véritable nom était Jervis, ordonna que l'équipage du navire auquel ce matelot appartenait exécuterait la sentence; c'était soumettre à la plus cruelle épreuve ces hommes qui partageaient la révolte de leur camarade. « — Commandant, dit le capitaine du *Marlborough* à Jervis, jamais mes hommes ne laisseront de tels ordres s'exécuter. — Ah! prétendez-vous donc, interrompit Jervis, ne pouvoir plus maintenir la discipline sur le *Marlborough?* Dans ce cas, j'enverrai tout à l'heure un officier qui s'en chargera. — Mais au moins vous pourriez charger de l'exécution l'équipage des autres navires; c'est la coutume, et je crains que mes hommes se refusent... — Capitaine Ellison, reprit Jervis après une pause et un sévère silence, vous êtes un vieil officier, qui avez beaucoup servi; vous vous êtes souvent battu et avez souffert; vous avez perdu un bras; je serais fâché que votre âge et votre faiblesse fussent des prétextes ou des motifs de révolte. Je vous le dis, cet homme sera exécuté demain à huit heures et demie par ses camarades du *Marlborough;* pas un homme d'un autre navire ne mettra le pied sur le vôtre. Vous pouvez retourner à bord, et, si cette besogne est au-dessus de vos forces, un officier sera près de vous. » — On enlève les canons du vaisseau révolté, qui le lendemain matin se trouve environné d'embarcations armées, commandées chacune par un lieutenant; ordre était donné de faire feu jusqu'à ce que tout symptôme de résistance eût cessé. La scène fut terrible; l'équipage, entouré de cent bouches à feu prêtes à le détruire et à le couler bas, consterné et muet, attacha de ses propres mains à la vergue le malheureux qu'il avait voulu sauver. Un témoin de cette scène, à laquelle assistaient plus de deux mille personnes, et qui se passait à Spithead, dit que l'on n'entendit pas un seul bruit sur le rivage et sur les navires, si ce n'est le coup de canon qui commandait l'exécution et le sifflement du câble qui lançait le matelot dans l'éternité.

Ces mémoires, très minutieux et assez mal rédigés, constituent cependant une portion majeure de la grande histoire que personne n'a encore écrite, et qui demande deux siècles écoulés pour qu'on puisse l'essayer, l'histoire des conquêtes et de la puissance anglaise depuis

1780. Il faut y joindre la vie de Clive, celle de Hastings, les mémoires de Maitland, de Nelson, de Marsden, œuvres diffuses et incomplètes, matériaux désordonnés et nécessaires. Une des plus tristes portions de ces extraordinaires annales, ce sera très assurément l'épisode de l'Afghanistan, dont tout le monde connaît les détails, décrits avec chaleur et simplicité par lady Sale (1), une des victimes de la guerre. Femme du lieutenant-colonel du 13e régiment d'infanterie légère, sir Robert Henri Sale, employé dans l'Inde comme général de brigade, elle se trouvait jointe à cette malheureuse troupe de seize mille cinq cents personnes, qui sortirent de Kaboul le 6 juin 1842, s'engagèrent dans les âpres défilés qui devaient les conduire à Jellalabad, et tombèrent à la fois sous les balles des Afghans et la rigueur de la saison. Le docteur Brydon et une vingtaine de prisonniers, entre autres lady Sale, échappèrent seuls à cette catastrophe terrible, dont les circonstances se trouvent consignées dans le journal de lady Sale. Pour de pareils récits, c'est la forme la meilleure; elle ne permet point d'ornemens romanesques, fait assister le lecteur ou plutôt l'associe à tous les évènemens, et en reproduit le cours dans sa vérité nuancée. Si lady Sale n'est point un écrivain, c'est mieux : c'est une femme héroïque, qui parle en riant de la balle qu'elle a reçue dans le bras et de celles qui se sont logées dans sa pelisse. Elle évoque avec naïveté la tragédie de cette retraite, cadavres à demi enfouis sous les six pieds de neige des ravins, soldats et officiers frappés d'idiotisme, le tremblement de terre qui accueillit à Bouddieabad la malheureuse troupe, et le grésil des balles mêlé aux flocons de neige qui tombaient du ciel. Il y avait parmi ces captifs cinq femmes, dont trois accouchèrent pendant la route, et, selon l'expression anglaise que lady Sale n'a garde d'oublier, « présentèrent » un petit nouveau-né à leurs maris. On voit les formes raides de l'étiquette britannique, et ces mots consacrés qui expriment une civilisation un peu empesée et factice, se conserver fidèlement pendant les affreuses luttes de ces pauvres femmes contre la nature et les hommes; elles n'en sont pas moins énergiques, moins patientes, ni moins sublimes. L'habitude les suit et les domine dans les forteresses barbares; il leur faut encore leur tasse de thé et leur morceau de sucre, et tout leur paraît supportable à ce prix. En un mot, l'histoire sans style de ces huit mois d'angoisses, à côté de tant de romans mal inventés, est un admirable roman.

Ce recoin peu connu de l'Asie centrale, où la nécessité de soutenir

(1) *Journal of the disasters of Afghanistan*, by lady Sale; 1843.

et de poursuivre la conquête commencée a récemment enseveli près de vingt mille hommes des troupes anglaises ou hindo-britanniques, vient d'être ouvert à la civilisation, qui a frayé jusqu'à lui, selon sa coutume, une route de sang. Aux ouvrages déjà connus du lieutenant Eyre (1), d'Outram, de Burnes et de Charles Masson, il faut joindre la correspondance officielle et les *Observations personnelles* du capitaine Postans *sur le Sindh* (2).

L'Angleterre a d'ailleurs un si rude et si vaste combat à soutenir, à l'intérieur comme à l'extérieur, que tout ce qui s'y rapporte intéresse le philosophe. Quel sera le dénouement de cette lutte gigantesque? Ceux dont cette question sollicite la curiosité peuvent consulter le dernier volume récemment publié de l'ouvrage de Porter : *The Progress of the Nation*, — le livre de Thomas Nobles, *the Influence of Manufactures*, — celui de Carlyle dont nous avons parlé plus haut, *Past and Present*, et enfin le traité de Samuel Laing *sur les Causes de la Détresse actuelle et sur les remèdes qu'on peut y apporter*. Ce sont des livres de mérite différent, mais qui doivent être rapprochés pour que la lumière se fasse. Séparer le mouvement social du mouvement intellectuel n'est pas possible; aussi devons-nous attirer l'attention sur ces ouvrages, dont la partie statistique ne nous occupera pas ici. Nous laissons à de plus habiles la tâche de lutter contre les dangers et de fixer les incertitudes de la statistique, en conciliant ses oracles contradictoires. Tout chiffre étourdiment appliqué aux sciences morales conduit trop facilement à l'erreur; le chiffre ne représente qu'une abstraction: dès que vous voulez en faire une idée individuelle ou un être, vous courez risque de vous égarer. Pascal avait raison de dire que, plus on a d'esprit, plus on voit de différence entre les choses; il n'y a dans ce monde que des exceptions. Or, le chiffre, qui efface les différences, efface les réalités; il généralise, confond ce qui diffère, et établit des cadastres menteurs, qui demandent, pour être rectifiés, une sagacité infinie.

Telle est la complaisance des chiffres que des tables statistiques de Porter, dont l'exactitude semble reconnue, les tories déduisent une conséquence absolument opposée à celle que les radicaux en font découler. M. Laing, dont nous allons parler tout à l'heure, fait servir l'élasticité de ces chiffres à effrayer ses compatriotes sur l'accroissement de la criminalité et le danger des manufactures, tandis que M. Noble et

(1) Voyez *Journal d'un prisonnier dans l'Afghanistan*; — *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1843.

(2) *Personal Observations on Sindh*, by captain Postans; 1843.

beaucoup d'autres les mettent en œuvre pour rassurer la population et lui persuader, ce qui est consolant pour elle et utile pour les panégyristes, qu'elle est vertueuse et riche autant qu'heureuse. Thomas Carlyle le rêveur n'est pas aussi confiant. « Cette puissance du commerce a son danger, dit-il; cette conquête fait des cadavres; une tension exagérée des forces sociales est féconde en douleurs. Vos souffrances naissent d'une énergie qui dépasse ses limites; ne pas chercher le remède serait folie et faiblesse. » Carlyle nous semble avoir décidément l'avantage sur ceux qui affectent de le mépriser. Un journal lui demandait récemment s'il était un puritain pour traiter ainsi son époque. Dès que les vrais symptômes d'un temps sont signalés par un contemplateur désintéressé, les sycophantes lèvent les mains au ciel et crient que c'est un scandale. S'agit-il donc d'un de ces rois d'Orient que nul ne doit trouver malade? et par quel bizarre sophisme ose-t-on prétendre que, pour signaler les cupidités infames, les sensualités ignobles et les doctrines énervantes, personne n'a titre, permission et autorité, s'il n'est un saint ou Dieu lui-même? Carlyle repousse avec raison les attaques de ces philanthropes confits en amour de leur époque, qui ne voudraient pas être dérangés dans l'exploitation de leur philanthropie, dans l'heureux sommeil de leurs fortunes et de leurs gloires, et qui, trouvant odieuse la voix de l'avertisseur, lui demandent s'il est puritain, s'il est ange, s'il ne partage pas les torts de son temps.

On avait mis au concours, l'année dernière, la question suivante : « Déterminer les causes et indiquer les remèdes de la détresse qui existe aujourd'hui en Angleterre. » Cent cinquante-sept personnes ont concouru. Un comité composé de sir David Brewster, Herman Merivale, George Pryme, Thomas Tooke et Jean Wilson, tous noms célèbres dans le haut enseignement, a décerné trois prix de valeur inégale, le premier à Samuel Laing, d'une famille écossaise connue dans les lettres, le second au révérend Joseph Angus, et le troisième à Édouard Baynes. L'œuvre du premier lauréat, publiée récemment, coïncide par le fond avec les vues de Carlyle; comme lui, et avec moins d'éclat dans le style, M. Laing met le doigt sur la plaie, et fait voir ce que d'autres avaient soupçonné : la misère et l'opulence marchant ou plutôt courant parallèlement, et semblant lutter de vitesse; une organisation barbare dans la production de la richesse, s'embarrassant peu du reste, pourvu qu'elle accumule les produits, et ne tenant compte ni de la vie ni du bonheur des hommes, pourvu qu'elle arrive à ce résultat : l'argent; l'excès de travail abrutissant les populations soumises à la loi de fer de la civilisation britannique. M. Laing

examine dans des chapitres séparés, avec beaucoup de soin et de détail, la situation, la vie, la moralité des populations de pêcheurs, d'agriculteurs et de mineurs : la pire condition paraît être celle des ouvriers de manufactures; les mineurs viennent ensuite, puis les agriculteurs, et enfin les pêcheurs. On dirait que le retour à la vie sauvage, l'air libre, la communion avec la nature, balancent en faveur de ces derniers l'état social extrême et violent qui domine l'Angleterre et la fièvre morale et physique qui résulte de cette presse ardente des ambitions et des hommes.

Un ouvrage du genre de celui de M. Laing serait fort utile pour la France, si l'on n'y apportait ni fausse philosophie, ni complaisances pour les faiblesses de l'opinion, et que l'on distinguât avec plus de soin qu'il ne l'a fait les populations, les races, les états et les contrées. Il pèche, selon la coutume, du côté des remèdes qu'il propose, et il a raison de dire à la fin de son livre qu'après tout il n'offre guère qu'une enquête; mais l'enquête est toujours bonne, et les peuples qui ne craignent pas de se dire à eux-mêmes la vérité doivent espérer le salut, quelques dangers qu'ils courent. Ce qui est nuisible, c'est le respect superstitieux de certaines convenances, l'horreur du vrai, la crainte de toucher aux ruines : timides et tristes complaisances qui couvrent ces ruines d'une poussière sur laquelle les races s'endorment et meurent.

Si nous nous éloignons du domaine des faits, des documens, de la politique expectante ou inquisitive, et que nous cherchions le soleil et l'air de l'imagination pure, nous trouvons de médiocres et pâles résultats. La saveur du style, la fraîche beauté des créations, se sont évaporées. On fabrique beaucoup : il y a pour cela un procédé comme pour la mosaïque et les meubles de Boule; mais on crée peu et péniblement, dans le vrai sens du mot créer. L'auteur reste en dehors de l'œuvre; il se fait machine, et produit d'après des procédés matériels. Depuis *le Dernier des Barons*, de Bulwer, roman historique qui ne manque pas d'énergie, et qui cependant a moins réussi que ses œuvres précédentes, un seul roman, *Coningsby*, par Benjamin d'Israeli, a fait sensation à Londres. Cependant les jeunes personnes et leurs institutrices ont pris sous leur protection morale les œuvres tendres et un peu pâles d'une Suédoise, Frederika Bremer; on lui décerne le trône fragile que miss Edgeworth, miss Austin, et avant ces deux dames miss Burney, occupèrent au commencement du siècle. La famille et le foyer (*home*), objets de culte dans les pays germaniques, sont pour ces écrivains aimables et faibles un inépuisable texte de peintures

qui plaisent par leur ténuité même et par l'atmosphère morale qui les environne et les anime. Douze pages de ce style font plaisir; quinze sont fades; un volume produit l'effet d'un grand repas de sucreries. Ce roman de détail, si minutieusement chinois, si patiemment étudié, est particulier à l'Angleterre et au royaume du milieu, qui le cultive avec beaucoup d'art et de bonheur; le petit nombre de fictions chinoises que M. Abel Rémusat et ses savans confrères ont traduites en français sembleraient sorties de l'école de miss Burney. Une des femmes d'Angleterre qui écrivent aujourd'hui la prose anglaise avec le plus de grâce et de facilité, la quakeresse Marie Howitt, s'est chargée de prêter à la Suédoise le costume britannique, et il faut convenir que la version est exécutée avec une agréable fraîcheur. *Les Voisins, la Famille H...., les Filles du Président, Peines de famille et joies de famille*, de Frederika Bremer, occupent assez le public féminin pour que sa biographie lui ait été demandée; elle a répondu par une lettre curieuse insérée dans une feuille publique, et où des évènemens fort simples sont enveloppés d'un crépuscule mystique, assez commun vers les régions polaires. *Trælinnan, ou la Fille esclave*, le dernier ouvrage de cet écrivain, manque de réalité et de vigueur; c'est la mise en scène d'une saga du Nord, bizarre et vaporeuse, d'ailleurs de peu d'intérêt. Au surplus, la librairie anglaise aux abois se rejette vers les dernières limites de la Scandinavie, et demande aux écrivains suédois l'originalité de coloris qui manque aux écrivains anglais. Après Frederika Bremer vient immédiatement Émilie Carlen, auteur de *la Rose de Tistelœn*. Émilie Carlen n'est pas simple et gracieuse comme Frederika Bremer. Il y a des douaniers, des meurtres, des repentirs en foule dans son œuvre, mais rien de cette saveur singulière et domestique, de cette vérité du coin du feu qui rend les romans de Frederika dignes d'un coup d'œil de la critique. La tiédeur mélancolique des passions dans les ouvrages de cette dernière, et le peu de paroles que prononcent ses héros, complètent l'intérêt caractéristique dont ils s'entourent. On s'étonne seulement de les voir, à la fois sentimentaux et friands, confondre les intérêts de leur cœur avec les exigences d'une gastronomie très accidentée. L'amant prend son verre d'eau-de-vie de Cognac; la jeune personne blanche et timide qui vient de se marier à celui qu'elle préfère boit un grand verre de rhum à la fin du dîner, et, comme témoignage d'une joie impatiente, elle jette le verre vide par-dessus son épaule; tous ceux qui l'environnent l'imitent. Le président s'abreuve d'anisette; le candidat relève par le kirschwasser son esprit et son courage. Miss Gunilla, qui est une gra-

cieuse personne, préfère le punch, et l'on dirait même que l'auteur a voulu conformer les nuances des caractères aux saveurs de leurs préférences alimentaires; c'est un raffinement de l'art que la critique n'aurait jamais deviné. Comme notre romancière n'oublie rien, il ne faut pas s'étonner de ce détail de liqueurs et de gourmandise; dans ses œuvres, le lit se fait et se défait, la pipe et la bassinoire n'y manquent pas. Une grande délicatesse de touche relève ces objets, et même dans *les Voisins*, son meilleur ouvrage, certaine scène de pipe, scène qui nous montre le mari voulant fumer, la femme ne le voulant pas, puis la réconciliation du ménage et l'apologie domestique de la pipe, fait venir très sincèrement les larmes aux yeux.

Parmi les produits de cette presse romancière, si féconde en volumes qui n'apprennent rien, les plus dignes de mention, ou du moins de lecture, sont encore quelques ouvrages dus à des femmes du monde, et les rapides et amusantes créations de l'inépuisable Dickens. Nous citerons en passant *les Destinées des Falconars*, par mistriss Gordon, roman qui se distingue par d'élégans détails d'observation intime; un roman de lady Georgina Fullerton, *Helen Middleton*, qui ne manque ni d'intérêt ni de finesse, et *Martin Chuzzlewit*, le dernier ouvrage de M. Dickens. La trame de *Chuzzlewit* est mélodramatique et peu vraisemblable; il s'agit d'un vieillard presque idiot, instrument passif en apparence entre les mains des intrigans qui se sont emparés de lui, et tout à coup rejetant ses langes mystérieux, apparaissant comme la terreur du vice et le vengeur de la vertu. Sur ce fond vulgaire et faux, l'auteur a jeté d'heureuses figures, d'une vérité frappante pour qui connaît les *oddities* ou singularités de la vie bourgeoise en Angleterre; avidité, prétention, moralité extérieure, économie sordide et vaniteuse, mélange de frivolité dans le sérieux et d'ennui dans l'abus secret des plaisirs, tous ces caractères qui résultent du progrès d'une civilisation sans analogue ailleurs, sont *croqués*, comme disent les peintres, par le crayon de Dickens, avec une facilité vive et une justesse énergique dont les nationaux sont charmés. Il y a surtout un caractère de chercheur d'émotions, dont l'originalité est vraie, et dont M. Dickens a seulement un peu trop chargé la caricature. Cet homme a soif de sensations et d'aventures; la vie calme l'ennuie; il va de traverse en traverse, seulement pour agiter son existence; c'est un bon rôle comique et parfaitement de notre époque. On ne peut trop regretter d'ailleurs la forme décousue que Dickens, ainsi que Marryatt et la plupart des romanciers actuels, donnent à leurs créations. Publiant périodiquement et d'une façon fractionnaire

les diverses portions de leur œuvre, ils cherchent le coup de théâtre et ne songent qu'à suspendre la curiosité. Ce procédé matériel, fatal aux vues d'ensemble, détruit l'harmonie, la sobriété, la grace, l'heureux équilibre des parties; le livre n'est plus qu'une course au clocher, partagée en plusieurs casse-cou; nul talent au monde ne résisterait aux dangers de ce mode de fabrication. Sans doute Richardson l'employait : *Clarisse*, *Paméla*, *Grandisson*, parurent par numéros détachés; mais d'abord ces livres pèchent par la composition, bien qu'ils se relèvent par la fécondité et le détail; ensuite l'esprit religieux des souscripteurs auxquels Richardson s'adressait remplaçait la curiosité fébrile du lecteur moderne. Il était permis d'ennuyer périodiquement son monde, pourvu qu'on l'ennuyât moralement. Aujourd'hui l'auteur n'a plus cette latitude. Il est tenu d'être toujours piquant, rapide, accentué, coloré, intéressant, surprenant; à ces conditions seules, on lui permet la diffusion et les longueurs.

Il serait injuste de ne pas s'occuper quelques instans de plusieurs ouvrages d'agréables causeries et d'anecdotes, qui forment une gerbe variée, par exemple, les *Scènes et Contes de la vie de campagne* (1), et les *Gleanings in natural history*, de M. Édouard Jesse. Ces deux livres ont pour modèle un charmant et ancien volume qui n'est pas connu en France, *White's History of Selborne*, et dont on peut donner une idée aux lecteurs de cette *Revue* en rappelant à leur souvenir les intéressans morceaux que M. de Quatrefages y a insérés. C'est un petit coin de la nature prise sur le fait, étudiée patiemment, amoureusement, par un artiste, un savant, étudiée comme chose vivante avec une sympathie attentive, qui serait désolée d'en perdre un seul aspect. Peut-être y a-t-il quelque chose de trop enfantin dans l'étude de M. Jesse, comme celle de Bernardin de Saint-Pierre était trop coquette et recherchée. White, plus naïf, ne voulait pas composer un livre, mais satisfaire son secret penchant. L'observation de M. Edouard Jesse, qui par parenthèse est inspecteur royal des parcs et domaines de Windsor, est moins spontanée, quoique minutieuse et quelquefois puérile; mais il en expose les résultats avec une modestie qui charme. Vous le suivez volontiers dans ces allées couvertes de l'ombre que versent les vieux chênes anglais; il comprend surtout et explique une difficile matière qui a embarrassé bien des philosophes, les instincts

(1) *Scenes and Tales of Country-Life, with recollections of natural history*, by E. Jesse; 1843.

variés des animaux. C'est le livre d'un solitaire rêveur, et il n'en paraît plus guère de ce genre en Europe.

J'aime encore la curieuse vie de Beau Brummel, par le capitaine Jesse. Le capitaine était digne de tenir cette plume élégante et fine; il entre avec grace dans les mystères de la cravate. Il a le génie de la blanchisseuse et du tailleur. C'est l'homme de son livre; nul plus que lui n'était digne d'approcher du sujet. Puisqu'il a si bien rédigé cette légère et triste vie du *dernier des beaux*, que ne s'occupe-t-il d'un charmant sujet qu'il me permettra de lui indiquer? Que ne trace-t-il l'histoire de ces dynasties couronnées par la mode qui les a fait régner de Henri III jusqu'à nous, — *mignons* — *raffinés*, — *roués*, — *viveurs*, — dynasties de papillons dont le moraliste n'a pas encore tracé les annales? Cette histoire se rattache à nos mœurs secrètes; la race des dandies change de nom, mais ne meurt pas; les raffinés de Louis XIII sont pères des petits-maîtres, qui donnent naissance aux libertins, desquels naissent les fats, puis les roués, auxquels succèdent les muscadins; ceux-ci cèdent le pas aux *beaux*, qui enfantent les dandies, lesquels se transforment en lions et aboutissent aux viveurs; nous sommes contemporains de ces messieurs. Le lion anglais date du temps des conquêtes et des batailles, de 1813; — le dandy est plus ridicule; comme dit un satirique anglais,

> C'est le quart d'un mortel, le pâle et froid dandy,
> Qui vit de blanc manger et de sucre candi!

Le libertin porte avec lui sa marque d'époque; il brille entre Louis XIII et Louis XIV, sous le poète Théophile;—le raffiné remonte à Henri IV et à ce temps de mœurs peu raffinées où une paire de gants était chose de luxe; — la faiblesse platonique de Louis XIII donna naissance aux petits-maîtres, dont le pauvre Cinq-Mars fut le dernier, comme la faiblesse plus méprisable de Henri III avait fait naître les mignons Quélus et Saint-Mégrin. Parmi ces variétés de l'homme papillon, la belle espèce, la plus spirituelle, la plus ardente, me paraît être celle des roués, entre 1710 et 1760. Nos viveurs, fils d'une époque matérielle, se vantent trop haut d'une faculté peu séduisante, la faculté de vivre, qui leur est commune avec les coléoptères et les mollusques. Quant à *beau* Brummel, mêlé aux folies de la royauté expectante, dans une grande époque et chez un peuple qui exagérait l'activité du commerce et de la politique, cet insecte d'espèce rare était digne de trouver son biographe.

On se rejette volontiers, faute de grands travaux et de génie, sur ces œuvres coulantes et faciles; l'élévation et l'originalité manquant, cette petite littérature a son mérite. Les vieux documens, les correspondances retrouvées, inspirent aussi de l'intérêt. Voici la correspondance amoureuse, ou plutôt une des correspondances amoureuses de Robert Burns. Certes le titre est curieux (1) : des lettres intimes échangées pendant une année entre une dame écossaise mal mariée, belle, romanesque, un peu hardie, et le paysan passionné qui fut pour l'Écosse un demi-Jean-Jacques et un demi-Béranger! vraiment cela s'annonce bien, mais quel dénouement!

On s'attend à de la flamme, on va marcher sur l'Etna; vous vous dites tout bas qu'il y aura là des choses bien fortes, et, si l'on est décidément très vertueuse et très puritaine, on tremble, tout en se rassurant sur la solidité des principes. Eh bien! pas du tout. Les choses tournent de la manière que voici : le paysan est affecté, la dame romanesque, les complimens sont fades et sentent la province d'une lieue; l'héroïne s'appelle Clarinda, le héros est Sylvander (quelque chose comme Sylvandire ou Sylvanire), et, s'il vous faut absolument de la passion simple, puissante, complète, vous irez la chercher ailleurs, dans les salons les plus exquis, chez Mlle de l'Espinasse, Mme de Staël ou Mme Cottin.

La correspondance érotique de Mme Mac-Lehose, destinée à grossir le nombre des livres inutiles, embarrasse un peu les admirateurs idolâtres de Burns, dont la pureté n'était pas immaculée en matière amoureuse. Il s'accusait lui-même à cet égard de toute espèce de vices et de faiblesses; coquetterie, penchant, goût, folie, entraînement fugitif, passion, caprice, il admettait tout :

Misled by fancy's meteor ray,
By passion driven.

Le feu-follet de la fantaisie l'avait attiré cette fois vers une demi-veuve, femme d'esprit et d'une beauté colossale, séparée de son mari et disposée à l'indulgence pour un grand poète paysan. Mistriss Mac-Lehose habitait Édimbourg et y tenait bureau d'esprit. Entourée de son auréole de femme à la mode, parée de cette élégance hasardée que le métier de précieuse permet au beau sexe, elle captiva aisément l'enfant des *Glens*, qui d'ailleurs avait l'œil brillant comme un diamant noir, et se posait fièrement sur ses hanches. Il en résulta une *flirta-*

(1) *The Correspondence between Burns and Clarinda.* Edinburgh, 1844.

tion, comme disent les Anglais, qui par parenthèse nous ont emprunté ce mot, une double et mutuelle préférence, excessivement factice et qui produisit les lettres fades que l'on vient de publier. Mistriss Mac-Lehose faisait de son mieux pour être ingénue; le paysan se donnait un mal extrême pour flûter et idéaliser sa rustique et noble voix. C'était, convenons-en, un duo ridicule où tout sonnait faux.

Mais, dans le moment même où se traînait ce roman sans passion, un drame plus vulgairement pathétique se jouait ailleurs. La villageoise aux yeux bleus que ses parens avaient refusée à Burns, Jeannie Armour, l'héroïne blanche et rose des plus tendres ballades de Burns, sur le point de donner le jour à un second enfant naturel du poète, était chassée par une nuit d'hiver de la ferme paternelle. Pendant que Robert, vêtu d'un bel habit brun à boutons d'or, et faisant briller ses bottes à revers jaunes, étalait sa crinière de lion sauvage dans le salon de mistriss Mac-Lehose, la jeune paysanne traversait sous la bise les champs couverts de neige, sans secours et sans amis. Pour lui, de retour dans sa chambre, il écrivait à la dame des lettres hyperboliques qui auraient fort affligé, par l'absence complète de simplicité, le cœur d'une femme qui l'eût aimé; mais mistriss Mac-Lehose était parfaitement au niveau de Burns sous ce rapport : pas un accent d'amour ne traverse les vapeurs rhétoriques et métaphoriques de leur correspondance. Ce jeu dura près d'un an. Cependant *bonnie Jean*, Jeanne « la gentille, » avec ses deux petits enfans, délaissée de ses parens calvinistes et de ses amis de village, attendait dans un coin de chaumière obscure, au fond d'un vallon de l'Ayrshire, que le soleil et la joie reparussent pour elle. Ce moment arriva; le paysan s'ennuya du beau langage, du thé scientifique, des métaphores parfumées et des exagérations coquettes; il revint tout bonnement à sa Jeannie et l'épousa. Mme Mac-Lehose s'irrita fort comme de raison, et promit de brûler la correspondance : elle ne la brûla pas; on ne se défait guère de semblables trophées. En définitive, ces lettres offrent, par leur recherche ampoulée, quelque intérêt à ceux qui aiment à étudier ces bizarreries du cœur et la variété de ses faiblesses.

Dans la stérilité de l'imagination et de la littérature anglaises actuelles, c'est la poésie qui est le plus cruellement frappée. Deux tragédies médiocres dont Strafford est le héros, un ou deux recueils de poésies de femmes, une nouvelle édition des poésies agréables de Barry Cornwall, une réimpression des œuvres médiocres de Pollock, ont succédé au dernier ouvrage poétique qui ait fait quelque bruit en Angle-

terre, aux *Chants populaires de l'ancienne Rome*, par Macaulay (1), prosateur énergique et critique éloquent. C'est une application de l'archaïsme à la poésie, et l'on sait ce que signifient ces efforts de l'érudition pénétrant dans le domaine qui lui appartient le moins. Cet essai audacieux et singulier serait peu compris en France; l'archéologie romaine y devient ballade teutonique; c'est Tite-Live découpé en ballades, la prose de Caton et de Varron amplifiée en style de Walter Scott et du *Border :* — erreur savante d'un homme très distingué, partagée par tous les savans de son pays. On aurait même grand'peine à leur persuader qu'ils se trompent. Le type poétique pour les Anglais, c'est le type scandinave et germanique, et, par un préjugé fort naturel, ils croient volontiers que les vieux Romains faisaient des ballades comme les skaldes. M. Macaulay, par exemple, montre à ses lecteurs la Virginie romaine apparaissant au centre d'un groupe de robustes soldats « comme une petite étoile dans un nuage sombre, »

« Just then, as through one cloudless chink in a black stormy sky
« Shines out the dewy morning star, a fair young girl came by. »

Un passage du poète suédois Tegner, que certes M. Macaulay n'a pas lu, offre exactement les mêmes expressions : « la belle fille parut au milieu des guerriers, comme brillait l'étoile dans un ciel orageux (2). » D'où vient cette analogie frappante? C'est que l'idée, la comparaison, l'image, sont de race et d'origine scandinaves et septentrionales; les plus beaux vers de M. Macaulay, et il en a de très beaux, portent ce caractère. Nous autres Romains de race et d'éducation, nous saisissons au premier coup d'œil cette bizarrerie d'une reconstruction romaine opérée avec des élémens germaniques. Tite-Live est notre père nourricier, et nous ne pouvons nous habituer à le voir anglais et sentimental à la façon d'Otway.

Oh! how I loved my darling,

dit le Virginius de Macaulay en embrassant sa fille; on est blessé de voir ce vieux Romain détremper son langage de larmes septentrionales. Si l'on s'accoutume à ce costume extraordinaire et que l'on ac-

(1) *Lays of ancient Rome*, by Th. Babington Macaulay; 1843.

(2) Bak kœmpens stol en tærna
Stœr med sin liljehi
Och blickar, dome en stjerna
Bakom en stormy sky.

cepte la métamorphose, on reconnaît l'éloquente énergie de l'écrivain moderne.

Le titre même de l'ouvrage, *Lays of ancient Rome*, est germanique: c'est le *lióth* des Islandais, le *lied* des Germains, le *lay* des Anglo-Normands et des Anglais. Niebuhr et Herder pensent que les élémens primitifs de l'histoire, chez tous les peuples, se composent d'abord de rhythmes traditionnels, phénomène curieux que Lessing et Leibnitz avaient pressenti, et qui paraît aujourd'hui prouvé. Mais plus ces élémens frustes se rapprochent du berceau des races, plus ils conservent la vive empreinte du caractère de la race même; le chant skalde, tragique, dramatique, grandiose, s'éloigne complètement du fragment keltique, vif, animé, tissu de faits rapidement déduits; la plainte lente du Serbe a sa nuance précise, comme le récit naïf et passionné de la ballade écossaise. Il ne faut pas confondre ces caractères, et nous craignons bien que les *chants* romains de M. Macaulay ne soient des chants germaniques.

Si Tite-Live, dans les premiers livres de son histoire, n'a fait que mettre en prose les anciens chants romains, ce grand artiste et sa merveilleuse habileté d'historien ont dû faire subir aux fragmens barbares qu'il élaborait un changement conforme à l'époque de civilisation pour laquelle il écrivait. Son mérite est d'avoir conservé la grandeur dans la pureté, la simplicité poétique dans l'éclat de l'imagination, et sous ce point de vue il est inimitable. Qu'un homme du XIXe siècle, Écossais d'origine, membre du parlement, philosophe, penseur, mêlé à toutes les grandes affaires, aussi lettré que possible, et placé à la tête de la société anglo-saxonne de ce temps, imagine de ressusciter la vieille chanson latine en disséquant et retravaillant la prose de Tite-Live, c'est un tour de force d'archaïsme qui pouvait séduire un moderne et que l'on étudie avec intérêt, mais qui rencontrait dans la nature même des choses son invincible obstacle.

Rien ne prouve mieux ce fait, qu'on ne devrait jamais perdre de vue, et auquel beaucoup d'intelligences distinguées résistent encore faute d'études comparatives suffisantes : l'invincible séparation des génies et des races, — romain méridional d'une part, et germanique septentrional de l'autre; — fait unique, qui donne à lui seul la clé de l'histoire littéraire des temps modernes, et qui se manifestera de plus en plus, comme une loi générale et génératrice, à mesure que la hardiesse des esprits sages étudiera de plus près ces matières subtiles et de difficile maniement. Qu'est-il advenu en effet lorsqu'un des écrivains les plus accomplis d'Europe, bon classique d'ailleurs, sachant

Homère et Virgile sur le bout du doigt, mais imprégné des souvenirs et des idées de son énergique race, s'est avisé de toucher à Tite-Live et de le paraphraser en vers, espérant retrouver ainsi le vieux chant populaire de Rome? Il est revenu, à travers Tite-Live, aux développemens germaniques; traversant cette couche de prose latine qu'il admire, il a touché précisément le fond gothique dont il voulait s'éloigner.

La Mort de Virginie est une des plus touchantes ballades qu'il ait empruntées à Tite-Live, puisque ballade il y a; écoutons d'abord le Romain, que je traduis avec une littéralité servile; voici les paroles de Tite-Live:

« Va, licteur, dit Appius; écarte la foule; fais faire place au maître pour saisir son esclave. — Ainsi tonna sa voix pleine de courroux. La multitude s'écarta d'elle-même; abandonnée, la vierge resta seule, livrée à l'outrage. Alors Virginius, quand il vit qu'il n'y avait nulle part de recours pour lui : — « Je te prie, dit-il, Appius, pardonne d'abord la douleur d'un père, si j'ai été envers toi trop violent et trop dur; permets ensuite que je consulte sa nourrice en présence de la vierge, afin que, si je ne suis pas vraiment son père, je me retire moins affligé. » — La chose accordée, il emmena sa fille et la nourrice du côté des étaux que l'on appelle aujourd'hui le *Marché-Neuf*, et arracha un couteau de la main d'un boucher : — « C'est le seul moyen, dit-il, ô fille, de te rendre à la liberté! » — Il transperça le sein de la vierge, et se retournant vers le tribunal : « Sur toi, dit-il, Appius, sur ta tête tombe ce sang! » — La clameur soulevée par cet acte terrible attire Appius, qui ordonne de saisir Virginius. Lui, de son couteau, perçait la foule et se frayait partout passage; enfin, la foule même le protégeant, il atteignit la porte (1). »

Sans nous arrêter à faire remarquer le mouvement et la grandeur de ce récit, comparons avec la prose de Tite-Live la ballade retrouvée par M. Macaulay.

« A l'instant, Virginius conduisit la vierge un peu à l'écart, du côté où se trouvaient les boucheries fumantes, remplies de cornes et de peaux entassées, tout auprès de cette arche basse et sombre par où jaillit en cascade pourpre, avec un sourd murmure, le flot de sang qui tombe dans le grand égoût. Là, un boucher avait déposé sa lame sur un étal; Virginius saisit la lame et la cacha dans sa robe. Et alors ses yeux devinrent très obscurcis, et sa gorge commença d'enfler, et d'une voix rauque et altérée, il parla : — Adieu, doux enfant! Oh! combien j'aimais ma chérie (*my darling*)! Quoi-

(1) *I, lictor, submove turbam*, etc. Tite-Live, liv. Ier.

que je sois parfois sévère, je ne le suis pas envers toi, tu le sais; qui pourrait l'être envers toi? Et combien ma chérie m'aimait! Qu'elle était heureuse d'entendre mon pas sur le seuil, quand je revins l'année dernière! Comme elle dansa de plaisir de voir ma couronne civique, et prit mon épée, et la suspendit, et m'apporta ma robe! Maintenant tout cela est fini, oui, toutes tes jolies façons, ton aiguille, ton babil, tes fragmens de vieilles ballades! Personne ne pleurera plus quand je m'en irai, ne sourira quand je reviendrai (1); personne ne veillera près du lit du vieillard ou ne pleurera sur son urne. Notre maison, qui était la plus heureuse dans les murs de Rome, celle qui n'enviait pas à Capoue ses marbres et sa richesse, au lieu de l'éclat de ton sourire, n'aura plus qu'une ombre éternelle, — au lieu de la musique de ta voix, le silence de la tombe. Le temps est venu... Embrasse-moi autour du cou une fois encore, et donne-moi encore un baiser. Et maintenant, ma chère petite fille à moi (2), il n'y a qu'un moyen, c'est celui-ci. — Il la frappa... etc., etc. »

Quel est l'homme qui parle? C'est un chevalier du XIIe ou du XIIIe siècle, né en Allemagne et prêt à commettre le forfait grandiose de Virginius. Voici l'esprit de famille, le détail d'intérieur, le *home* adoré, la situation nouvelle des femmes, compagnes de l'homme, mais non esclaves, la description minutieuse des *boucheries fumantes* et de la cascade de sang rouge, jusqu'aux expressions toutes gothiques, « la musique de ta voix, l'éclair de ton sourire, » et ce retour mélancolique du vieillard un peu égoïste sur lui-même : *personne ne pleurera sur mon urne;* enfin ces autres teintes bibliques, « le silence de la tombe dans la maison; » — tous ces traits admirables, quelques-uns d'une observation très fine, le poète les a trouvés dans sa sensibilité propre, dans celle de sa race : ils ressortent de la trempe même du génie anglais. La Rome de Tarquin ne comportait rien de cela; elle vivait au grand jour; le développement sentimental n'existait pas. L'action était prompte, la vie nue; le sentiment délicat de la famille et de ses tendresses intimes était impossible dans sa manifestation extérieure; et c'est ce que prouve bien la tragique et sublime narration de Tite-Live. L'horreur de l'esclavage (*mancipium*) domine chez le Romain; le sentiment de la famille (*home*) est l'inspiration du Germain moderne. Les beautés particulières et sentimentales que M. Macaulay a puisées dans son sujet détruisent de fond en comble celles de Tite-Live, qui leur sont opposées. S'étant une fois attendri, le poète mo-

(1) *And none will grieve when I go forth, or smile when I return.* Ce vers est délicieux.

(2) *My own dear little girl!*

derne perd ce mot romain : « Je te rends à la liberté, fille, de la seule façon possible; — *hoc te uno quo possum modo, filia, in libertatem vindico!* » — *Libertatem!* c'est la note sensible. Au lieu de cela, le Virginius anglais prie sa fille de lui passer ses petits bras autour du cou, et de baiser son père une fois encore. Tout ce que nous disons ici d'ailleurs, à l'appui d'un principe littéraire de la plus grande importance à établir, et dont les conséquences sont nombreuses, n'empêche pas que le tour de force exécuté par M. Macaulay ne soit digne d'attention, d'admiration même, car les preuves d'énergie dans la pensée et d'assimilation avec la marche générale de la civilisation romaine primitive y sont nombreuses. C'est surtout dans la reproduction des mouvemens populaires que le poète moderne excelle; il n'a plus alors à peindre l'individu romain à une époque marquée, mais des masses humaines, dont les passions et les grands chocs se ressemblent toujours.

Un fait poétique moins grave, mais curieux, c'est le suivant. — A Paisley, en Écosse, un droguiste sentimental, affligé d'une passion profonde et secrète pour une beauté inconnue, commet une longue pièce de vers, tous hexamètres, rimant bien et sur leurs pieds, en l'honneur de ces charmes idolâtrés. Ajoutons à ce commencement de vaudeville que l'apothicaire ou le droguiste désespéré n'adressa jamais un seul mot à sa belle, et l'aima sans lui parler jusqu'à l'âge de cinquante-six ans, qu'il ferma tristement sa boutique, courut le monde pour oublier sa passion, enfin qu'il mourut obscur dans sa ville natale de Paisley, tout au bout du monde européen, en 1750. Il s'appelait James Wilson, et l'on vient de publier son poème intitulé : *Silent Love*, « l'Amour qui se tait. » — Le manuscrit était resté entre les mains d'une sœur cadette pendant trente-cinq ans.

Rien n'est plus touchant, plus pur de forme, plus élevé de pensée, plus vrai de sentiment, que le petit poème de James Wilson (1). En lisant ces vers si doux, qui ne sont pas le voile, mais l'écho épuré d'une émotion profonde, on ne peut s'empêcher d'aimer l'apothicaire; on voudrait pour beaucoup soulever un coin de cette biographie perdue, de ce roman secret et pathétique comme il y en a tant dans cette vie. Littérairement, Wilson a fait un petit chef-d'œuvre; c'est dommage que quelques détails portent la trace d'une époque arriérée; les ornemens ont légèrement vieilli, mais la grace reste, et la passion et la mélodie. Wilson s'est défié de son talent; il a fait des vers

(1) *Silent Love*, a poem, by James Wilson (Paisley en Écosse); 1844.

comme il a aimé, loyalement, tristement, sans espoir, avec une modestie trop vraie. — Parmi toutes les espèces d'ames étranges qui se trouvent répandues en ce bas monde, celle-ci me séduit et m'émeut particulièrement, c'est une espèce rare; les arrogantes, les impudentes, les vénales, les ames de bateleurs et de condottieri ne manquent pas, celles qui font violence à la gloire et à l'amour. Mais ce pauvre mélancolique poète, qui écrivait dans sa boutique pour lui-même, pour consoler son mal secret, pour soulager sa veine, je l'aime en vérité. Il avait peut-être placé son amour « dans quelque haut lieu, » comme on disait sous le règne de Malherbe : lady Montrose, ou lady Campbell, ou lady Clanricarde, ou lady Gordon, qui sait? De ce secret amour des vers délicieux sont éclos; il n'osait les publier, et ne voulut pas en faire d'argent, ni de moyen de fortune. Que tout cela me paraît aimable! Cet obscur Wilson vivait du temps de Rousseau et de Vauvenargues, du temps de Gray, autre mélancolique curieux à étudier; à côté de Burns, ame inquiète comme celle de Rousseau, voix vibrante comme celle de Béranger; près de Mackenzie, ce doux Écossais, et de l'Anglais Cowper, ce timide instrument poétique, qui craignait le souffle des hommes et ne résonnait que dans la solitude, à l'ombre fraîche des grands ormes balancés par le vent.

Wilson de Paisley, le droguiste, était de la race de ces intelligences sensitives qu'il ne faut pas mépriser; c'est un des tempéramens du génie et des plus exquis. Nous demanderons à d'autres des machines pour filer. Les fleurs ne traînent pas la charrue, elles donnent un encens perpétuel, et l'encens des beaux vers est plus divin, il ennoblit la race humaine à travers les temps. Quant à l'excès de sensibilité nerveuse qui caractérise ce poète endormi et ressuscité, il faut penser que c'était une maladie du XVIIIe siècle finissant. Le courant électrique qui soufflait depuis 1710 était devenu trop violent, tout se précipitait; les ames avaient la fièvre, et les plus tendres souffraient mortellement. Au XIXe siècle, aujourd'hui, nos vices sont autres, et ce n'est pas l'excès de la délicatesse qui nous fait mal.

Je voudrais que ceux qui me lisent pussent comprendre et partager le plaisir inattendu que les vers de Wilson m'ont donné; mais ici, comme dans toutes les exquises poésies, le rhythme et la forme étant pour beaucoup, je me trouve embarrassé. Les idées de Wilson sont d'ailleurs fort naturelles; ce sont des sentimens plutôt que des idées, des sentimens vrais, rendus avec une ingénuité passionnée; pas une nuance de plus, pas une teinte de moins. « Ce n'est rien qu'un nom, disent-ils. — Rien! Qui a pu le penser? — Un nom, mais c'est

tout; c'est une chaîne magique, secrète et sainte, qui vous captive le cœur. Prononçait-on devant moi ce nom unique, les ténèbres se dissipaient aussitôt, je sortais de ma nuit, et mon ame joyeuse renaissait au jour qui la charmait. Dans le livre sacré je le retrouvais encore, vestige adoré qu'entourait une auréole, et que les anges du ciel murmuraient à mon oreille. Si je rencontrais une autre personne qui le portât, mon cœur battait plus vite, et plus vite encore. Je me taisais; toute pensée étrangère s'éloignait de moi, mes yeux se fixaient sur le sol; j'écoutais, fasciné par des accens si chers, j'écoutais toujours. Pourquoi pleurez-vous? me demandait-on. Je ne pouvais répondre. — Ce nom, des enfans, dans leurs jeux, l'avaient prononcé. Jamais, jamais un tel nom ne se confondra avec les noms vulgaires (1)..... » C'est de la vraie poésie intime; nulle affectation, et cependant de l'élégance; aucune exagération et de la force. Nous ne parlerons que pour mémoire d'une autre poète écossaise, mistriss Chalenor, morte veuve et très jeune, qui a laissé quelques jolies pièces, remarquables par l'extrême simplicité; j'aime, entre autres, une petite ballade : *Ma Robe grise*. Le sentiment moral et domestique du devoir et de la raison domine dans ces pièces, dont l'inspiration est courte et trop peu soutenue.

De la littérature anglaise affadie à la littérature américaine des

(1) . . . . . What's in a name? . . . .
. . . . . .
A woundrous, inward, sacred spell,
That wheresoe'er one name escaped man's lips
My spirit rose from out its dark eclipse.
And in the sacred book I often found
The dear impress with heavenly halo bound,
And angel forms seemed whispering in mine ear
The accents of the name I loved so dear.
Oh! when I met with one who owed the same,
My heart's pulsations quicker went and came,
All other thoughts,..... etc.

Je n'ose pas trop louer ces vers que j'aime, et voici pourquoi. Le poème de Wilson a été publié récemment. Par une singulière coïncidence, une petite pièce de vers, justement oubliée, publiée en 1823 par l'auteur de cet article *inter delicta juventutis*, et dont la ressemblance avec le fragment anglais est extrême, commence par la même image et continue par la même série d'idées. On nous pardonnera de joindre ici cette curiosité littéraire, d'ailleurs exempte de vanité comme d'humilité; elle prouve qu'il ne faut pas soupçonner trop vite les gens de plagiat. — Et qui de nous n'a pas de ces souvenirs et de ces délits par-devers lui, fruits

États-Unis, il n'y a qu'un pas; au moins cette dernière commence-t-elle à professer avec une logique hautaine le dédain de la philosophie, de la poésie et des arts. Dans un des recueils américains les plus répandus (1), le rédacteur, à propos des romans peu dangereux de Frederika Bremer, écrit six pages contre la fiction en général et le roman en particulier. « La vie positive et pratique, dit-il, suffit à l'homme; l'imagination est un péril, les arts sont un malheur. » Que les Américains se rassurent, l'imagination et le raffinement ne sont pas près de les ruiner. Dans un autre article du même recueil, la philosophie est traitée avec le même sans-façon. En définitive, ce sont les plus hautes facultés de l'esprit que l'on frappe d'anathème; et ce qui nous effraierait, si l'avenir n'était pas le grand réparateur, c'est que la civilisation moderne paraît s'engager tout entière dans cette rainure d'un matérialisme épais, si contraire au progrès de la destinée humaine.

Cette civilisation américaine, née de la prose, bâtie sur la prose, en lutte contre la matière, et n'estimant, quand elle se rend compte d'elle-même, que la matière exploitée au profit du corps, n'en a pas moins ses poètes; elle en a même une foule, et cela se comprend; la poésie ne leur coûte rien, ils la fabriquent à leurs momens perdus, comme on s'amuse le dimanche à la paume ou au billard, quand on a passé la semaine sous le joug laborieux d'une industrie casanière. Un M. Rufus William Griswold s'est plu à recueillir en un énorme volume, qui en

des années attendries ou orageuses? Je ne veux reproduire que les premières strophes de cette innocente pièce :

SON NOM.

Nom sacré, voix mystérieuse,
Quel magique pouvoir a formé tes accens?
Quelle chaîne mélodieuse
Captive donc mon cœur, alors que je t'entends?
Moins douce est la voix solitaire
Du rossignol au fond des bois;
Moins doux est ce doux nom : *ma mère!*
Murmuré par l'enfant pour la première fois!

Qu'un doigt léger, qu'un souffle tendre
Fasse gémir l'ivoire ou soupirer le bois,
C'est ton nom que je crois entendre
Dans l'ombre du vallon, dans le calme des nuits.
Sitôt qu'il frappe mon oreille,
L'ombre qui m'entourait s'enfuit;
Tout mon cœur engourdi s'éveille,
Et le jour qui renaît m'inonde et me sourit, etc.

(1) *New England's Magazine.*

vaut douze, la masse colossale de la poésie américaine. Une introduction historique sert de propylées à ces redoutables cinq cents pages, où brillent les noms de plus de cent poètes indigènes (1). Le signe distinctif de toutes ces œuvres, c'est le lieu commun; tout y est fabriqué à l'emporte-pièce. Tirez votre chapeau à ces épithètes, saluez ces images; c'est de la poésie de *Gradus ad Parnassum*. Les formes usées en Europe font fortune là-bas, comme les bonnets passés de mode font fortune aux colonies. Les images sont stéréotypées; le lac est toujours *bleu*, la forêt toujours *frémissante*, l'aigle toujours *sublime;* on emprunte aux gloires émérites leurs audaces d'autrefois. Les mauvais poètes espagnols n'écrivaient pas plus vite, *stantes pede in uno*, leurs misérables rimes que ces modernes versificateurs américains, banquiers, *settlers*, commerçans, commis, maîtres d'hôtel, leurs épopées et leurs odes. En fait de contrefaçon, ils ne se gênent pas. Celui-ci refait le *Giaour*, cet autre *la Dunciade*. M. Charles Fenno Hoffmann décalque les chansons de Thomas Moore, M. Sprague se modèle sur Pope et sur Collins. Tel s'empare de la stance byronienne, tel autre s'approprie la cadence et les images de Wordsworth. Mistriss Hemans, Tennyson, Milnes, trouvent leurs imitateurs; il suffit d'avoir reçu la consécration du public anglais pour subir la contrefaçon américaine.

Pourquoi cette muse décrépite et provinciale s'assied-elle au pied des monts Alleghanis? La fraîcheur de ces golfes de feuillage, vieux comme le monde, et le soleil se brisant en prisme sur les immenses cascades, ne peuvent-ils féconder cette indigence? Tous les élémens sont là; la matière poétique ne manque pas aux hommes, le génie poétique manque à la société. Lorsque, en dépit de leurs institutions matérialistes et de leur tendance industrielle, les Américains du Nord ont voulu avoir des poètes, ils en ont eu; mais ce n'étaient que les reflets décolorés de la métropole, les échos affaiblis de la nationalité britannique. Chez la plupart, la rapidité de l'exécution, l'incorrection du langage, se joignent étrangement à une exagération descriptive, à un flot de métaphores vagues et énormes qui n'expriment rien. Quelques-uns renoncent même à la grammaire, et la formation nécessaire des mots anglais est mise en oubli par eux. Ainsi le poète Payne ne craint pas d'employer les mots *fadeless* et *tireless*, qui sont d'affreux barbarismes, nés d'une composition de mots contraires à la grammaire et à l'analogie saxonnes. Le privatif *less* (qui n'est autre que le go-

(1) *The Poets and Poetry of America*, with an historical introduction by Rufus W. Griswold. Philadelphie, 1842.

thique *laus* et l'allemand *los*, « exempt de, libre de, privé de »), ne peut évidemment s'adapter qu'à un substantif, — *house-less*, *colour-less*, « sans maison, sans couleur. » Rien de plus facile à concevoir que cette règle peu abstraite. Les Allemands, si libres dans leurs formes, la suivent constamment; ils disent *ehr-los*, *furcht-los*, « sans honneur, sans crainte. » Ils ne disent pas plus *ehr-lich-los* ou *furchtbar-los* que nous ne pouvons dire *sans honorable*, *sans redoutable*, au lieu de « sans honneur et sans crainte. » Le vrai poète ne détruit jamais les élémens d'un langage; il en use avec une savante hardiesse qui les féconde.

Fidèles d'ailleurs à la probité commerciale, les poètes américains font en général « bonne mesure, » et vous livrent des tonnes pleines de vers médiocres; le lecteur se retrouvera sur la quantité. *La Colombiade*, de Joël Barlow; *la Conquête de Chanaan*, par Dwight; *Tecumseh*, par Colton (1), poèmes épiques, colosses de coton et de papier mâché, forment une masse de près de dix mille vers qui doivent toutefois céder la palme du ridicule à une épopée américaine qui vient de faire son entrée dans le monde et qui a pour titre *Washington* (2). Le docteur Channing avait accusé quelque part les États-Unis de n'avoir pas de littérature nationale : « Cela me frappa, dit l'auteur dans sa préface, et je pris aussitôt la résolution de faire à ma patrie le cadeau d'une épopée. » Mais notre homme avait une boutique à garder. Le moyen de faire marcher de front les soins du comptoir et ceux du poème épique! « J'eus la prudence, ajoute-t-il, de remettre la fabrication de mon poème à l'époque où j'aurais achevé ma fortune. Gâter un bon commerçant sans créer un bon poète, c'eût été conscience. Je commençai donc par mettre mes affaires à jour, après quoi je me retirai dans la solitude avec mon imagination. » Retiré dans la solitude « avec son imagination, » le poète américain « fit donc cadeau » à sa patrie de ce poème épique extraordinaire et vraiment grandiose, intitulé *Washington, épopée nationale*. Le début en est simple. Washington prend le thé avec sa femme : « Oui, bien sûr, comme il est vrai que je me lève de cette chaise, s'écrie le héros, j'entreprendrai cette nuit de soulever le peuple! » Sa femme voudrait qu'avant de soulever le peuple, il prît une tasse de thé, car elle est là, « armée de sa porcelaine chinoise reluisante, et elle est prête à lui verser le rafraîchisse-

(1) *Tecumseh, or the West thirty years since*, by G. H. Colton. New-York, 1842.

(2) Boston, 1843.

ment. » — « Très chère femme, reprend Washington, mon temps n'est pas à moi, et je ne suis venu que pour t'assurer (1), etc. » Le monde, qui a vu bien des épopées ridicules, n'en avait pas vu de pareille.

Que dire ensuite des grands hommes dont M. Griswold a peuplé son Parnasse américain, Trumbull, Alsop, Clason, sans compter Robert Payne, Charles Sprague, Cranche, Leggett, Pike, Hopkinson et près de cinquante autres? L'un d'eux, Robert Payne, représente Washington debout, repoussant avec sa poitrine les coups du tonnerre et tenant son épée nue, « en guise de conducteur électrique, pour diriger la foudre vers l'Océan où elle va s'éteindre. » Ce héros-paratonnerre produit un bel effet; c'est le chef-d'œuvre de la poésie-machine. Quelques autres, par exemple Percival, ont poussé aussi loin que possible l'art d'entasser les mots sans idée : « Oui, dit-il quelque part (nous le traduisons littéralement), l'arc-en-ciel nébuleux qui se joue en frémissant dans les flots d'azur du ciel, et l'écume chatoyante dont les nymphes sacrées entourent l'ame vibrante et l'harmonie innée du poète.... c'est la poésie. » A la bonne heure! M. Charles Sprague, caissier de la maison de *banque du globe* dans le Massachussetts, et qui vit fort retiré, fabrique laborieusement sur le modèle de Pope des vers didactiques, sans originalité et sans élégance; c'est quelque chose de curieux qu'un Pope républicain, américain et caissier.

M. Dana, auteur du *Boucannier*, et M. Drake, qui a écrit *la Fée coupable*, s'élèvent un peu plus haut. M. Jean Pierrepont, avocat renommé et auteur des *Airs de Palestine*, est excessivement moral, monotone et peu poète. Plusieurs femmes, mistriss Osgood, mistriss Sigourney, et mistriss Brooks, surnommée *Marie de l'Occident*, ont publié des poèmes. Ceux de la première sont d'une puérilité prétentieuse, la seconde ne se distingue que par une verbeuse facilité; quant à mistriss Brooks, auteur de *Zophiel*, son talent extraordinaire est si fatigant par l'entassement des couleurs, des sons et des images, par la complication du rhythme et par la recherche fantastique du sujet, que l'esprit et l'oreille demandent également grace au poète. Les seuls noms que

(1) « .... For me, as from this chair I rise,
So surely will I under take this night
To raise the people.... »
. . . . . .
« There by her *glistening* board, ready to pour
Forth the refreshment of her chinese cups. »
. . . . . .
(*Washington*, canto Ier, v. 70.)

l'on puisse isoler honorablement au milieu de cette forêt de versificateurs sont ceux de Street, Fitz-Greene-Halleck, William Cullen Bryant, Henry Wadsworth Longfellow et d'Emerson, dont nous avons déjà parlé. Street est un poète descriptif agréable et diffus. Halleck, surintendant du riche M. Astor, capitaliste et propriétaire du plus grand hôtel de New-York, est auteur de *Marco Botzaris* et de *la Jaquette rouge*, poèmes plus mélodieux que fortement pensés. Bryant lui est de beaucoup supérieur. Pour la solennité du ton, l'énergie contemplative, la gravité sérieuse, il rappelle souvent le poète allemand Klopstock, et n'est pas exempt de ses défauts; la fantaisie et le libre caprice lui manquent trop. Vous errez avec lui sous une de ces sombres arcades de verdure qui abritent des flots lents et paisibles; à peine quelques vagues émues rayonnent sous un rare soleil. Le ton du sermonaire domine dans les deux recueils de ses poésies réimprimés à Londres (1). Un fragment de ce poète donnera quelque idée de sa manière :

« Encore un jour, un jour d'été qui s'achève! Le soleil est couché. L'occident est rouge, et les dernières heures s'en vont doucement; elles ont rempli leur tâche, ces heures filles de Dieu. L'herbe a poussé sa verte tige, et les troupeaux en ont fait leur pâture. Le jeune rameau a développé sous le soleil son tissu de soie. Les fleurs du jardin et du désert se sont ouvertes pour mourir, et les graines fécondes, brisant leurs cachots, se sont ensevelies sous la terre où elles attendent le moment de la renaissance..... La vie continue son mouvement éternel..... Partout, sous la muraille nue de la chaumière ignorée, sous l'or de l'alcôve princière, dans les greniers infects des capitales, de nouvelles mères, toutes joyeuses, ont pressé sur leur sein de nouveaux fils; partout, sur la lisière de la forêt, sur la rive et dans les villes, de nouvelles tombes se sont creusées, — et remplies, — et refermées. Aujourd'hui des amis chers se sont séparés, et des amitiés nouvelles se sont liées; la vierge long-temps priée d'amour a enfin cédé. — Encore un jour! Entre deux ames qui s'aimaient, la première parole dure s'est échangée, et le bonheur est brisé. — Encore un jour! Adieu, soleil! adieu, journée! adieu, vie qui finis, et toi, vie nouvelle, qui recommences! »

Ralph Waldo Emerson, ministre unitaire aujourd'hui détaché de son église, dont il diffère quant à l'interprétation de la cène, mérite une mention plus spéciale, bien qu'il ait produit à peine deux volumes de vers et de prose. Aujourd'hui directeur d'une revue trimestrielle qui paraît à Boston, c'est l'esprit le plus original ou plutôt le seul que les États-Unis aient produit jusqu'à ce jour. On ne peut lui opposer ni

(1) 1840 et 1842.

Channing, ni Prescott, ni même Irving. Le docteur Channing, connu par des *Essais* éloquens, des discours et un travail remarquable sur Milton et sur Napoléon, manque de clarté et de mesure dans la pensée, et sacrifie à une sonorité pompeuse les avantages sérieux de la prose, la solidité et la concentration. Le charmant style de Washington Irving se compose d'une élégante imitation d'Addison et d'une heureuse étude des vieux poètes. Il est difficile de pousser plus loin l'agrément et la douceur ingénieuse que M. Irving; ce n'est ni de la force ni de la profondeur. Son paysage est doux et velouté, sa lumière pure et bien disposée, ses personnages sont heureusement groupés comme ceux de Wouwermans; comme ce peintre, il n'est exempt ni de monotonie ni de manière. Prescott, auteur d'une bonne *Histoire d'Isabelle la catholique*, s'est procuré en Espagne des documens originaux et authentiques dont il a fait une composition sage et complète, non colorée et puissante; on s'intéresse d'ailleurs malgré soi à un ouvrage dicté par un aveugle à sa jeune fille, qui en a, sous la direction de son père, compulsé et arrangé les matériaux. Irving est de l'école d'Addison, Channing imite Burke, Prescott se modèle sur Robertson. Emerson, au contraire, a un cachet particulier de profondeur dans la pensée et de couleur dans l'expression qui le rapproche de Carlyle sans qu'on puisse lui reprocher de copier ce maître. Ce sont des idées analogues, souvent plus hasardées, qu'il exprime : — la réconciliation de l'esprit réformateur et de l'esprit conservateur, la moralité portée dans l'industrie, la dignité humaine rendue aux masses aveugles, et le hideux sentiment de l'envie refoulé dans ses profonds repaires. Emerson n'a publié encore en prose qu'un petit volume intitulé simplement *Essays;* lorsque ces *Essais* tombèrent entre les mains de Carlyle, ce dernier fut tellement frappé de l'analogie de sa pensée avec celle d'Emerson, qu'il se fit à Londres l'éditeur du petit volume américain, et le volume eut du succès.

Quelques poèmes de lui sont marqués au coin de la même originalité. Une petite pièce *à l'Abeille* est délicieuse dans son genre et presque digne de Milton. A travers bois et vallées, l'abeille s'en va, heureuse, active, dédaignant tout ce qui est malfaisant ou sans beauté, cherchant le soleil, les solitudes odorantes, les secrets parfums qui ravissent, le murmure des eaux courantes, et bourdonnant dans le rayon et dans l'encens. Rien de plus vif que cette peinture; un sens mystique et une veine cachée de philosophie serpentent sous le luxe et la grace des images. Le rhythme même et la mélodie reproduisent le vol doré de l'abeille dans les feuillages frais :

« Thou in sunny solitudes,
« Rover of the underwoods,
« The green silence dost displace
« With thy mellow breezy bass! »

Nous ne nous amuserons pas à détruire, en traduisant ces jolis vers, une combinaison rare et délicate de la musique, de la forme, de la couleur et de la philosophie.

Mais ce sont là des exemples peu communs, des exceptions plutôt que des règles. Plus varié que Cullen Bryant, et voué à la poésie, dont Emerson ne semble faire qu'un délassement passager, Henri Wadsworth Longfellow, aujourd'hui professeur de littératures française et espagnole au collége de Haward, a été élevé en Europe et a voyagé en Suède et en Danemark. Le génie scandinave moderne paraît avoir exercé sur sa pensée l'influence la plus active. Une sévère beauté intellectuelle, une douceur particulière d'expression et de rhythme, distinguent ses vers, en assez petit nombre, mais remarquables, et spécialement le volume intitulé *Voix de la Nuit*. C'est une poésie pâle et « clair de lune, » comme disent les Américains eux-mêmes, qui attire par une triste et douce grandeur. L'effet en est étrange, et les couleurs en sont si transparentes, que le roman sentimental en réclamerait volontiers le mérite au détriment de la poésie. Ces œuvres sont d'ailleurs fort supérieures au flot commun des poésies tièdes dont le Parnasse anglais est inondé, par exemple à l'*Ecclesia* d'un moderne ministre. Le caractère du talent de Longfellow a l'air d'appartenir à une région plus froide et plus douce que l'Amérique. Peu de passion et un grand calme qui approche de la majesté, une sensibilité émue dans la profondeur, se manifestent par des vibrations et des rhythmes modérés; les poésies suédoises de Tegner donneraient seules une idée de cette mélodie lente et de cette émotion réfléchie. Longfellow nous semble occuper la première place parmi les poètes de son pays. Une saveur distincte le caractérise; on croit sentir, en le lisant, la permanence triste des grands bruits et des grandes ombres dans ces plaines qui n'ont pas de fin et dans ces bois qui n'ont pas d'histoire.

La littérature américaine proprement dite n'a pas acquis plus de force, de nouveauté et de couleur que par le passé. Le roman vulgaire y surabonde; c'est surtout pour la caricature outrée que les Américains de l'Union montrent du talent; je croirais volontiers que le premier homme de génie auquel ce peuple donnera naissance sera quelque grand satirique. Les nations, à la fois jeunes et vieilles, qui,

héritières d'une ancienne civilisation, voient devant elles un monde inconnu d'industrie et de politique à conquérir et à organiser, se trouvent environnées de si ridicules contrastes, qu'une pente naturelle les entraîne à l'ironie. La Gaule romaine a commencé par là. Chez les Américains, cette ironie est encore à l'état brut; elle se développe rudement, mais elle se raffinera; aujourd'hui la sève en est singulièrement âcre et grossière. Les lecteurs de ce côté de l'Atlantique ne peuvent éprouver que du dégoût pour les scènes odieuses auxquelles se complaisent les peintres de mœurs américaines, MM. Moore et Mathews, auteurs de *Tom Stapleton* (1) et de *Puffer Hopkins* (2). J'ai parcouru avec avidité ces tableaux de la vie américaine par des Américains. L'impression en est triste; ce n'est pas populaire, c'est bas et aristocratique dans le pire sens du mot : des vices fades et corrompus, sans compensation de grace et de goût; une envie lâche qui poursuit les titres, qui en veut à la fortune, et se rue sur le succès. Ces mœurs sont sans pureté, sans passion, sans simplicité, sans élégance, sans grandeur; vous diriez l'arrière-boutique des plus petits marchands de White-Chapel transportée tout à coup dans un salon doré, empruntant gauchement les vices d'en haut sans quitter les vices d'en bas. Ce n'est plus Washington, ce n'est pas encore Walpole. On ne peut exprimer le dédain et la douleur que font naître ces vices éreintés et brutaux, qui tiennent par l'impureté aux scandaleux boudoirs du vieux monde et rappellent la senteur de la tabagie, tout en affichant des prétentions aristocratiques.

Est-ce là, bon Dieu! qu'il faut chercher des données vraies sur la société américaine? Dickens, Marryatt, mistriss Trollope, miss Martineau, en leur qualité d'Anglais, devaient nous inspirer peu de confiance; ils sont moins défavorables à l'Amérique que M. Moore et M. Mathews, dont les romans, *highly popular*, édités in-4° dans une publication périodique intitulée *Brother Jonathan* (*Jonathan* est le type national, le John Bull américain), avec d'horribles gravures sur bois, donnent pour douze cents et demi (à peu près onze sous) la valeur de trois volumes in-8° de 300 pages chaque, un peu plus de trois sols et demi par volume. C'est le dernier terme du bon marché porté dans l'art d'imprimer. Ajoutons qu'il est impossible de rien imaginer de plus incorrect et de plus laid à voir que ces impressions économiques; la matière n'est pas indigne de la forme. Il y avait une idée

(1) *The Adventures of Tom Stapleton*, by John M. Moore; New-York, 1843.
(2) *The Career of Puffer Hopkins*, by Cornelius Mathews; New-York, 1843.

dans *Puffer Hopkins*, l'homme du puff, traversant la démocratie voiles déployées sur le vaisseau du charlatanisme et de la fraude; mais la grossièreté des scènes fait de ce livre quelque chose de hideux. Plus léger et plus frivole, *Tom Stapleton* accumule les orgies, les coups de bâton, les scènes d'ivresse, les chaises cassées et les chutes dans les escaliers, mêlées aux scènes grivoises et aux libertés philosophiques du compère Mathieu. L'auteur a voulu peindre les faits et gestes des aimables vauriens de New-York; personne ne voudrait se trouver seul la nuit avec ces gaillards-là. Le gourdin joue le premier rôle dans leurs exploits; l'un d'eux, Tom lui-même, sert d'ami et de protecteur secret à une héroïne digne de lui. Quand on ne se grise pas, on se bat; quand on ne se bat pas, on se grise. Le tout finit par un bon mariage, doublé de dollars, au profit du héros, mariage accepté avec enthousiasme par une jeune personne conquise à la vigueur du poignet. L'état d'une société sauvage reparaît dans sa nudité à travers ce roman qui rédige de temps à autre, sous forme de théorie, la brutalité des incidens qui composent la trame du récit. Sans prétendre à une sainteté spéciale, on regrette de voir un grand peuple, dont plus de la moitié brûle ou pend les abolitionistes et réinstitue contre eux la censure, adopter comme un de ses livres favoris un ouvrage où les paroles suivantes se trouvent placées dans la bouche, non d'un bandit, mais du héros même, que l'auteur a soin de rendre intéressant : — « Honnêteté! le mot est ridicule et ne signifie rien. Chacun de nous en attrape autant qu'il peut. *L'honnêteté est contre nature.* Il n'y a qu'une seule loi qui gouverne l'univers, c'est l'attraction, elle régit sous ce nom les choses inanimées. Dans les êtres animés, cela s'appelle acquisition, ou vol. Le soleil, s'il pouvait, attirerait à lui toutes les planètes. Un seul homme, s'il le pouvait, absorberait les jouissances de tous ses semblables, et les dévorerait tous. Il n'y a qu'un mot d'ordre raisonnable : *Dieu pour tous et chacun pour soi* (1)! » Voilà un résumé franc, honnête, candide, une philosophie bien formulée. J'avais toujours frémi de colère plus que de peur, lorsqu'un drame lyrique, dont la musique est belle, me faisait entendre ce cruel et triste refrain : *Chacun pour soi et Dieu pour tous!* Il me semblait que la Némésis de la vie sauvage se levait tout à coup, dictant cet épouvantable chœur, invoquant la destruction de tout lien entre les hommes; l'auteur américain nous donne l'explication de ce cri féroce. C'est la loi de la force. La vie est un pillage universel; au plus fort la

(1) *Tom Stapleton*, p. 73, seconde colonne, ligne 3; édition in-4°.

première proie, au plus rusé la seconde. Ces philosophes-hyènes mériteraient qu'Héliogabale et Tamerlan les nommassent leurs législateurs.

Une fois cette insurrection contre la probité, l'imagination, la poésie et la philosophie, devenue universelle, l'humanité n'a plus qu'un but, celui de vivre, et de se battre pour vivre, *fruges consumere nati;* tout cela est d'accord et bien en harmonie. Il y a au contraire, comme le dit Emerson, une croisade à entreprendre aujourd'hui en faveur de l'intelligence et du dévouement, contre le moi, l'égoïsme, l'avidité, la brutalité pillarde. La devise de cette ligue serait au contraire : *Dieu pour chacun! chacun pour tous!* C'est la devise des grandes races, c'est le thème civilisateur; le reste doit aller se confondre dans les égouts du bas empire. Le passage précédent de l'auteur américain prouve que cette sainte ligue contre les intérêts égoïstes ne serait pas hors de propos; c'est à la France, non de s'engager dans une voie de sensualité fatale, mais de marcher à la tête de cette croisade généreuse.

Tous ces nouveaux auteurs américains, qui ne valent ni Franklin pour la bonhomie, ni Washington Irving pour l'aménité, ni Cooper pour la force et la précision des tableaux, ne manquent jamais, tels vulgaires qu'ils soient, de s'intituler *esquires*. Cette petite distinction chevaleresque orne le titre de leurs romans remplis de trivialités inexprimables, et ce n'est pas un des caractères les moins plaisans du peuple nouveau que le goût vif ou plutôt l'engouement qu'affichent pour les titres de noblesse les adorateurs de la populace. Avec ses penchans aristocratiques, le *Yankee* est susceptible comme un provincial; il prend feu dès qu'un étranger s'avise de reprocher une imperfection à l'Amérique. On formerait une bibliothèque des réponses imprimées que le voyage de M. Dickens a fait naître. La plupart de ces livres n'ont pas beaucoup de sel, quoiqu'ils aient beaucoup de colère; le plus remarquable porte ce titre singulier : *Monnaie des Notes de M. Dickens, par une Dame américaine*. Ce dernier, homme d'esprit, avait intitulé son livre : *Notes à mettre en circulation;* le mot *note* signifie, comme on sait, note et billet de banque. Nous ne croyons pas que la monnaie de la dame soit suffisante. Notre voyageuse est amère sans originalité; elle raconte tout ce qu'elle sait des travers, des vices et des folies de l'Angleterre, et elle sait peu de chose. « Les hommes, dit-elle, y sont grossiers, les femmes mal mises, les maisons uniformes, et le coup d'œil de la brique éternelle est ennuyeux. » Où sont la nouveauté, la vivacité, la profondeur? nous craignons que la *lady* américaine n'ait pas rendu à M. Dickens « la monnaie de sa pièce. » Rien de plus trivial

que ses remarques sur l'impolitesse des douaniers, sur la multitude des malheureuses qui courent les rues de Londres, sur l'immense étendue de la ville, « qui, dit-elle, offre un assemblage de hameaux juxta-posés, mais non une ville. » Nous voilà bien peu avancés et bien peu instruits sur le cours des évènemens, la tendance des esprits, la réalité des faits, et le sort réservé à l'Angleterre. La dame américaine (qui a soin de s'appeler *lady*) n'aperçoit que les surfaces; l'avenir caché dans le présent lui échappe. Laing, Chambers, Porter, et surtout le prophétique Carlyle, nous renseignent bien mieux à ce sujet que *la Monnaie rendue à M. Dickens* par l'observatrice (1).

Ce sont les journaux républicains qu'il faut placer en regard des nouveaux romans publiés à New-York, pour éclairer ce présent obscur et cet avenir singulier. Là se trouvent des renseignemens certains sur l'état de l'Union. Dans le nord, l'afflux des Irlandais est énorme; il usurpe le territoire et crée une Amérique irlandaise. Dans le sud, comme le dit le poète Dana dans un beau vers,

Le nègre fait trembler le maître qui l'écrase.

Ce double état de choses produit souvent de sanglantes catastrophes, et la constitution s'en tirera comme elle pourra. Déjà la liberté de la presse et la liberté du sujet sont entamées; on a vu que les lois de la probité ne l'étaient pas moins. Lisez cette constitution : vous la trouvez humaine, juste, philanthropique, digne de Washington et de Franklin. Elle consacre les droits du sujet et assure sa vie; elle décrète la liberté de l'individu et celle de la presse. Descendez jusqu'aux faits; examinez comment cette constitution fonctionne. Les papiers publics pullulent de documens curieux à cet égard. La *Gazette de Clinton* (mai 1843) vous apprendra que « le vendredi soir, 22 mai, la multitude assemblée a décidé du sort de James (accusé d'avoir poussé les nègres à l'insurrection). Les uns votaient pour les verges, les autres pour la pendaison. Le parti de la pendaison (*the hanging party*) l'a emporté à une majorité écrasante. La mort de James a été votée par la masse du peuple. D'après ce *sentiment*, exprimé d'une façon peu équivoque, James a été conduit jusqu'à un mûrier noir, et suspendu à l'une des branches de l'arbre. Nous approuvons entièrement cette mesure, ajoute le rédacteur; le peuple a agi *convenablement* (2). »

(1) *Change for the American Notes*, in letters from London to New-York, by an american lady; 1843.

(2) *The people have acted properly.*

— C'était la seizième fois que le peuple agissait ainsi extra-judiciairement et *convenablement* depuis six mois.

Voilà pour la sûreté des personnes. Quant à la liberté de la presse, elle est abolie dans plusieurs localités; le maître, c'est la foule; ce qui déplaît au maître, on ne peut l'imprimer. Un journal de New-York ayant reproduit un discours du docteur Channing, lequel discours renfermait des observations contraires à l'esclavage, ce journal fut mis en vente à Charleston, ville du sud; aussitôt l'association des planteurs de la Caroline intente un procès au libraire de Charleston, que l'on force à déposer 1,000 dollars pour sa caution. Ce libraire venait de recevoir un ballot d'exemplaires du voyage de Dickens, qui, on le sait, n'épargne pas les planteurs; effrayé, il se hâte de faire insérer l'annonce suivante dans les journaux de la ville : « Le livre de M. Dickens sera soumis à l'inspection d'un comité composé de membres intelligens de l'association de la Caroline du Sud. S'ils en approuvent la vente, je le mettrai en vente; sinon, non. » Ce comité, n'est-ce pas la censure elle-même? — Non-seulement ces faits existent, mais ils s'érigent en principes; ils constituent une théorie. La *Chronique de Georgia Augusta* dit expressément : « Il faut que tous les états du Sud mettent à mort quiconque demandera la liberté des esclaves, et qu'on tue cet homme dès qu'on le trouvera, partout où on le trouvera. » — Le *Télescope de Colombie* (Caroline du Sud) va plus loin encore, et s'exprime en termes plus atroces : « La question de l'esclavage n'est pas ouverte à la discussion; ce système a poussé chez nous de trop profondes racines, il doit durer à jamais. Du moment où un individu s'avise de venir nous sermoner sur l'immoralité et le péril de l'esclavage, il faut lui couper la langue et la jeter sur le fumier (1). »

Le *Trurican de la Nouvelle-Orléans* et le *Phare de Norfolk* (Virginie) sont remplis de menaces analogues. Ces menaces se réalisent souvent, comme le prouvent les récits contenus dans le *Libre Commerçant des Natchez* (2) et dans *l'Argus du Missouri*. Tous ces journaux, que nous avons sous les yeux, font foi d'un retour complet à la vie sauvage. Deux ennemis se rencontrent dans les rues et se massacrent; cela s'appelle un duel. Les journaux s'expriment très légèrement là-dessus et racontent en trois lignes ces boucheries domestiques, comme les choses du monde les plus naturelles. « Le major un tel a rencontré le capitaine un tel, et lui a asséné un coup de bâton; le capitaine a

(1) « His tongue *shall be* cut out and cast upon the dunghill... »
(2) 16 juin et 17 octobre 1843.

répondu par un coup de pistolet (*revolving pistols*), et tous les deux sont morts. » Voilà tout. Sous ce régime, la loi, c'est la haine, c'est la rage. Un nègre nommé Joseph est brûlé « à petit feu » par le peuple, avec une frénésie calme, qui eût fait honneur à l'inquisition dans ses beaux jours. La terreur en France était moins scientifiquement horrible; elle ne brûlait personne « à petit feu. »

Je préfère les voyages américains à la plupart des livres qui viennent de ce pays, en exceptant ceux d'Emerson, Channing, Prescott et Irving. L'Américain du Nord est voyageur; mais encore faut-il s'entendre : s'il voyage du côté de l'Europe, le préjugé, l'orgueil national, la rancune, l'aveuglent ou l'enveniment; il voit mal et juge de travers, il se trompe. Dans les régions nouvelles et vierges, sa naïveté se conserve; en face de la nature, il reproduit avec une vérité souvent piquante et même éloquente des émotions et des impressions qui lui plaisent. Les *Incidens d'un voyage dans la province d'Yucatan*, par E. Stephens (1), et le *Galop à travers le paysage américain, esquisses de scènes et d'aventures américaines*, par Silliman (2), méritent d'être distingués. C'est une véritable course au galop que le petit volume de Silliman, et, dans cette société qui va si vite, les meilleurs livres et les plus agréables styles sont ceux qui s'élancent à toute bride, ne s'embarrassant ni de philosophie ni de beau langage. Il y a dans les *Esquisses* de Silliman une peinture magnifique de la cataracte de Niagara pendant l'hiver; cet immense palais de glace suspendue et étincelante, ce mouvement gigantesque arrêté dans l'air par une force magique, composent un des plus étourdissans spectacles dont on puisse s'aviser. La touche de l'auteur américain est facile, rapide, hasardeuse, un peu incorrecte, mais chaude, et n'en vaut que mieux. Les mœurs de l'Yucatan, province qui, comme on sait, forme la pointe extrême de l'Amérique méridionale, les étranges habitudes de ce pays perdu, où les coutumes indiennes se mêlent aux souvenirs féodaux et aux traditions espagnoles, sont reproduites dans le voyage de Stephens avec beaucoup de vérité et de détails. C'est peut-être le livre où l'on trouve le plus de renseignemens neufs sur cette race intéressante des Maceguas, indigènes de cette portion de l'Amérique. « J'ai été témoin, dit M. Stephens, d'une représentation dramatique indienne qui m'a frappé; les Indiens l'appellent *Chtol;* la scène se passe du temps de la conquête. Les natifs, résolus d'opposer aux conquérans une résistance héroïque, se réunis-

(1) *Incidents of Travel in Yucatan.* 2 vol. in-8°, New-York, 1843.

(2) *A Gallop among American scenery, or sketches of American scenery and military adventure.* New-York.

sent dans un temple. Un vieillard à barbe blanche les exhorte à mourir pour la patrie, et tous vont marcher au combat, lorsqu'un Espagnol, ou du moins un Indien revêtu du costume castillan, fait son entrée en scène, armé d'un mousquet. Le prétendu Espagnol fait partir son arme; l'explosion épouvante les Indiens, qui tombent à genoux devant lui. Il enchaîne le chef de la troupe, l'emmène prisonnier, et le drame finit. » Le style de ces livres ne brille point par la compression, l'énergie, la concentration; mais une certaine rapidité franche de pinceau les fait valoir, et les voyageurs européens, souvent affectés, se targuant d'une grande supériorité de savoir, ont rarement cette vivacité ingénue qui donne du prix aux pages d'Audubon, de Silliman et de Stephens.

Voici une curiosité américaine plus piquante. La manufacture de Lowell dans le Massachussetts n'a que des ouvrières, et le prix de la main-d'œuvre est assez cher pour que chacune de ces demoiselles, après avoir accompli sa tâche, se retire dans sa petite chambre, lise ou écrive, sorte armée d'une ombrelle verte, et se donne des airs de duchesse qui ont émerveillé les touristes anglais. L'explication de ce fait est bien simple. Il faut des bras à l'Amérique travailleuse, qui n'a pas quitté encore la période du labeur physique; c'est lui qu'elle rétribue: le labeur intellectuel n'est pour elle qu'un ornement factice. Elle possède, il est vrai, des universités et des colléges, qui ressemblent assez aux décorations de carton que Potemkin montrait à son impératrice. On en jugera par un seul exemple; dans un recueil américain, qui a des prétentions à l'érudition, le mot *dives*, dont tous les écoliers connaissent le pluriel, *divites*, se trouvait transformé en *diveses* (the *diveses* of our land).

Pourquoi miss Martineau s'étonne-t-elle que les ouvrières de Lowell soient des demoiselles et prennent des airs? Elles sont princesses; leur blason, c'est celui du pays, un bateau à vapeur et une machine à filer. Cette congrégation de fileuses du Massachussetts a eu naturellement l'idée de se former en académie, et de présenter au monde littéraire un échantillon de ses talens de conteuses, de romancières et de poètes. En effet, ce sont des femmes de loisir que ces ouvrières; elles réalisent de cent à deux cents dollars par année, portent des montres d'or, suspendent une douzaine de robes de soie dans leur garderobe, et peuvent bien s'octroyer de temps à autre les douceurs de la mélancolie, de la rêverie et de la poésie. Ces béguines de l'industrie américaine se sont donc cotisées pour rédiger et faire imprimer une sorte d'almanach des muses, sous le titre de *Lowell Offering*, « l'Offrande de

Lowell. » Il y a là tout ce qui peut traverser l'esprit de jeunes filles oisives; de la prose, des vers, des odes, des sonnets, de l'amour, du caprice, des caveaux et des tourelles; un mélange des précieuses ridicules et des modernes romanciers.

Anna, Tabitha, Oriana, Lucinda, Gregoria, Alleghania, Atala, Gesmunda, Tancreda, Velleda (où donc vont se nicher les beaux noms du cabinet bleu d'Arthénice!), signent ces médiocres fragmens, dont à peine deux ou trois obtiendraient admission dans un journal européen de l'ordre le plus humble, mais dont l'ensemble est un curieux phénomène. Nous avons vu naître ici les poésies des ouvriers, qui, entre nous, disons-le tout bas, ne valent pas de bon pain et de bonnes bottes. Les Américains ont les poésies des ouvrières, que je n'hésiterais pas à donner en masse pour une paire de bas bien raccommodée ou un mouchoir convenablement ourlé. A quoi bon de la poésie ouvrière? J'aimerais mieux des ouvriers poétiques, ne faisant de vers que si Dieu les leur commande, et conservant au fond de leur cœur le foyer sacré du beau moral, l'amour de la nature et de l'honnête, et la virile énergie et la faculté du dévouement. De toutes les pièces des Tabitha et des Ellenora qui travaillent *at the mills*, une seule mérite d'être citée. L'idée en est grandiose et extravagante, le style élevé et bizarre, et, si cette fantaisie était tombée dans l'esprit de Jean-Paul-Frédéric Richter, non dans celui d'une *factory-girl* de Lowell, le grand mystique allemand lui eût donné une valeur puissante : telles qu'elles sont, ces pages, sorties d'une plume de dix-huit ans, et de la plume d'une ouvrière vivant à l'autre bout du monde, sont fort singulières. Elles ont pour titre : *Pas de nuit*, et offrent la contre-partie de cette création effrayante de lord Byron, *Darkness* (ténèbres). Ici, dans l'œuvre de l'ouvrière américaine, c'est au contraire le soleil qui ne se couche jamais, c'est le monde fatigué de splendeur, la vie demandant à Dieu du repos, de l'obscurité et du silence.

L'archéologie locale a donné quelques produits en Amérique comme en Angleterre. Il n'y a pas si petite fraction des États-Unis qui ne possède son historien, pas de petite ville qui ne veuille se présenter au monde dans un volume in-8° ou in-4° avec gravures. Le chef-d'œuvre de ce genre moléculaire est une *Histoire de Beverly* (1), petite ville de la Nouvelle-Angleterre, avec gravures, plans, cartes, biographies, etc. On ne se serait guère douté que cette honnête petite ville eût possédé

(1) *History of Beverly, civil and ecclesiastical, from its settlement*, by Edwin M. Stone; 1842.

deux cent trois grands hommes inconnus. C'est encore une des marques du temps que l'excessive importance attachée aux moindres objets, et l'égoïsme des localités. Les États-Unis, qui manquent de souvenirs féodaux et par conséquent d'histoire, dont l'âge héroïque est d'avant-hier, essaient de se rattraper par des minuties qui n'ont pas même l'intérêt douteux des curiosités antiques et le charme mélancolique qui s'attache aux débris moussus du passé.

Plus loin encore que Beverly, Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse, ville complètement étrangère aux habitudes littéraires, s'est piquée d'honneur depuis l'apparition de *Samuel Slick* (1), et cette partie obscure et lointaine des domaines britanniques, l'Amérique anglaise, commence à élever des prétentions. Trois volumes intitulés *Littérature coloniale*, par G. E. Young (Halifax), témoignent de ces excellentes intentions; hélas! ce sont des intentions, et rien de plus. M. Young répète ce que Blair, La Harpe et Batteux nous ont dit trop souvent. Il n'y a que les vieilles sociétés qui soient fécondes en philosophie et en critique; les sociétés au berceau font éclore la poésie vierge et la chronique naïve. La Nouvelle-Écosse n'est pas jeune; c'est une vieille enfant de l'Angleterre jetée sous une latitude glacée. Elle n'est pas antique; mœurs, institutions, coutumes, tout date pour elle de l'époque où elle s'est acclimatée au bout du monde. On dirait que ces livres, qui viennent de si loin, ont été pensés, écrits et imprimés dans une ville de province, soit en Angleterre soit en France. Il y a quelque curiosité, quant aux faits, dans un volume intitulé *Huit mois dans l'Illinois*, par William Olivier (2), ouvrage peu ambitieux, sorti de la plume d'un ouvrier du Roxburghshire, et imprimé dans l'Illinois même. Parti pour ces climats lointains afin d'y établir sa famille, l'auteur donne à ses compatriotes les conseils nécessaires à leur émigration future. On a sous les yeux un état de société absolument dans le germe, un pays à peine habité, de grandes prairies basses et couvertes d'eau, la culture pénible d'un sol inaccoutumé à la charrue, et les efforts de la colonisation dans ces lointains parages, détails curieux et neufs qui intéressent jusqu'à l'émotion.

L'Amérique republie, pour onze sous, tous les romans que l'Angleterre édite pour trente francs. Les images du *Pictorial* servent à des clichés qui passent l'Atlantique, et vont assouvir la faim littéraire des *settlers* et des *Ojibbeways*. Chaque état de l'Union aura bientôt

(1) Voyez *Scènes de la vie privée dans l'Amérique du nord; — Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1841.

(2) *Eight Months in Illinois*, etc., 1843.

son histoire en dix volumes; les lettres de Washington, d'une extrême sagesse et d'une égale insignifiance, remplissent six volumes; Franklin en avait déjà fourni dix; Jefferson et Quincy-Adams vont être exploités de même sorte. Ce ne sont donc pas les volumes imprimés qui manquent. Le globe en est couvert. Bientôt les forêts manqueront, et l'on élèvera des pyramides de livres dont on ne saura que faire. Un esprit bizarre et supérieur, le *philosophe inconnu*, autrement dit Saint-Martin, demandait comment on ferait pour se tirer, dans deux mille ans, de cet océan de livres qui répètent les mêmes idées avec une légère variation de nuances. Il proposait, dans une de ses œuvres les plus étranges et les moins connues, le procédé burlesque et facétieux que voici : « Réduire en pâte tous les livres existans, nourrir avec cette bouillie encyclopédique la jeunesse et l'enfance, et charger du rôle de nourrices les beaux esprits et les savans, auxquels une superbe cuiller d'honneur serait consacrée, selon le grade qu'ils obtiendraient dans cette nouvelle université; — cuiller d'argent, cuiller de vermeil, cuiller d'or; — le dernier titre serait celui de *grand'cuiller* (1). » L'état intellectuel et typographique du monde donne quelque prix à cette plaisanterie contenue dans l'œuvre satirique et fantastique de Saint-Martin. Déjà cette pâte littéraire semble faite d'avance. Tout le monde écrit de la même encre, et dans quelque trois cents ans, Dieu sait avec quelle joie et quel amour on recueillera le peu de livres, si petits qu'ils soient, qui auront un caractère et qui sembleront nés d'un cerveau humain, non d'un mécanisme intelligent. L'originalité, l'humour, la poésie, manquent de tous côtés. Aujourd'hui, en France, comme en Amérique et en Angleterre, les hommes supérieurs qui prétendent aux grands honneurs craignent de se montrer humoristes. Il n'y a guère que deux ou trois téméraires qui osent encore rêver, méditer, ne pas dogmatiser éternellement, se livrer au caprice, errer dans les fleurs de la pensée et jouir de la liberté. Toute l'Amérique ne possède pas un humoriste, l'Angleterre ne compte que Carlyle. Cependant les vrais hommes sérieux, à libre pensée, ne se refusent pas le caprice, comme les tempéramens forts risquent une course à cheval trop longue, trop vive et sous le soleil, redoutée des maladifs et des chétifs. J'ai peu de foi dans ces gravités excessives et dans ces modérations de tempérament. Je me défie de ces dames si vertueuses, qu'elles marchent éternellement raides, craignent le froncement d'un pli au bas de leurs robes, et n'osent pas lire Molière à quarante ans.

(1) *Crocodile*, liv. V.

Si nous revenons sur nos pas, et que nous cherchions avec sincérité le sens définitif des observations fournies par cette longue course à travers toute sorte d'ouvrages, anglais, coloniaux, américains, poésie, prose, romans, contes, philosophie, nous retrouverons ce résultat que nous avions énoncé plus haut, la similitude et l'abaissement des produits. Le besoin d'une popularité facile et le mercantilisme se font sentir partout. On veut être compris de toutes les intelligences, et l'on commence à craindre singulièrement l'originalité, la profondeur, l'élévation, l'intensité, qualités qui ne sont pas de tout le monde, défauts pour qui ne les sent pas. De là diffusion, lenteur de style, abus de mots, facilité de verbiage, mélange d'ampoulé et de commun, des notions que l'on n'épure pas, des inventions que l'on néglige de concentrer, des faits que l'on ne vérifie point aux sources, des talens qui se perdent ou s'égarent; rien d'achevé. On craint le pédantisme; l'avidité coopère avec ce penchant, qu'elle fortifie et qui la sert; au nom du *circulating-library*, du cabinet de lecture, l'écrivain est sommé d'étendre son travail jusqu'à certaines dimensions; il ne peut plus produire d'œuvre contenue dans un petit cadre, plus de ces rayons purs qui tiennent peu de place et vont loin, — *le Vicaire de Wakefield*, — *Manon Lescaut*, — *Adolphe*. Il faut trois volumes post-octavo, selon la forme voulue et le goût du public. Allongez, délayez. Si c'est un voyage, trois volumes et gravures; si c'est un roman, trois volumes et de nombreux chapitres. La nécessité des gravures est un autre résultat de l'industrie matérielle envahissant les œuvres de l'esprit. Tous n'ont pas de génie : à quelques-uns l'imagination, au plus petit nombre la réflexion; mais tous ont des sens. Traduisez donc l'idée en images; faute de conquérir toutes les intelligences, vous ouvrez tous les yeux; ce progrès était dans la fatalité des conséquences. Si vous consultez les catalogues, vous verrez que le même flot de lithographies et de bois gravés couvre les États-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne et la France. Dans cette manufacture des choses imprimées, les Allemands sont les plus arriérés, et nous fabriquons plus que les Anglais. Le roman-feuilleton ne prospère que chez nous.

Quant aux Allemands, ils ont appliqué ce procédé à la traduction; ils traduisent tout : romans anglais du dernier ordre, vaudevilles français de toute couleur, nouvelles, contes, tout y passe. L'année dernière, on publiait en allemand une traduction nouvelle de *la Semaine* de Dubartas, et une autre du *Galant homme*, espèce de *civilité* puérile et honnête appartenant au commencement du XVIIe siècle, *Der Galanthomme!* Toutes les pièces de M. Scribe sont immédiatement

couvertes de la robe allemande. M. Paul de Kock marche en triomphe à travers les cités d'Allemagne. En Angleterre, on l'épure, on le fait chaste; opération qui le rend moins viril et ne le rend pas plus agréable. Comme ces ateliers germaniques sont pleins d'ouvrages à terminer, on emploie à peu près tout le monde, et jusqu'au titre des pièces est travesti par les ouvriers empressés. *La Camaraderie ou la Courte Échelle*, une des plus jolies pièces de M. Scribe, est intitulée *Cameraderie* (à l'allemande), *ou le Moyen de s'élever très rapidement soi-même* (*Sehr schnell sich emporbringen*). *S'élever soi-même — et très rapidement* — est joli. La courte échelle apparemment est un mystère de civilisation inconnu à nos voisins.

L'absence de philosophie, le mépris des idées élevées et de la généralisation des vues marquent presque toutes les publications nouvelles de l'Europe, l'Allemagne exceptée, qui se laisse emporter à deux attractions particulières, à la politique pratique d'une part, d'une autre à un *humorisme* souvent affecté. Elle a des Jean-Paul et des Voltaire par centaines. Au-delà du Rhin, tout le monde rit. Raupach écrit des farces; les muses germaniques sont en plein carnaval. Le père Bouhours ne demanderait plus si un Allemand peut avoir de l'esprit. Sur la face du globe, il n'y a pas aujourd'hui de peuple qui fasse danser plus éperdument sa phrase et son idée.

L'art, c'est la force plastique qui concentre l'idée, selon les lois de la suprême beauté, et l'on s'éloigne de l'art en Europe et hors d'Europe. Les romans hâtifs, les traductions grossières, les faux documens historiques, les contes replâtrés, les correspondances intimes sans valeur, les livres populaires taillés dans les manuels connus, concourent à l'abaissement général, irrécusable, momentané, de l'intelligence. Je dis momentané, et il faut se souvenir que l'horloge des peuples a des siècles pour heures. La prolixité couvre tout l'espace; l'idée n'a plus de valeur. La lumière quitte les cimes où elle rayonnait d'une splendeur divine et limitée; elle descend dans les vallées, où elle s'étend et se meurt en crépuscule incertain, et, à moins que l'on ne parvienne à séparer le mercantilisme de l'art, on n'arrêtera pas ce mouvement dangereux. La critique même est impuissante; quand le public ne dicte pas lui-même sa critique, cette dernière passe à l'état de moraliste inutile et n'est pas écoutée. Supposez que le public ait les mêmes goûts, qu'il apprécie moins le savoir que la chose commune et facilement comprise, moins la pensée que la phrase facile et lâche, moins l'art supérieur que le métier vulgaire; supposez que la grande condition imposée par lui soit le bon marché et la curiosité : on lui donnera

du bon marché et de la curiosité. La manufacture ira toujours, elle fera même des progrès; puisque les paroles comptent et se vendent, on ne cessera pas de les multiplier. Pour en mettre moins, on y joindra des images, et Dieu sait où cela pourra s'arrêter.

La surface inondée est donc très vaste et le niveau inférieur, il descendra encore; mais une fois ce grand déluge du lieu-commun essuyé, lorsque toutes les formes populaires auront été épuisées, quand tout le monde aura sa provision faite de science courte, de notions incomplètes et d'idées confuses, malheur compensé jusqu'à un certain point par les idées justes et les notions réelles qui se trouveront acquises, il s'agira d'élever ce vaste niveau, de frayer une voie nouvelle au génie.

Ce fait d'un affaissement universel des intelligences et d'une préparation puissante de l'avenir agrandi est-il aussi nouveau qu'il le semble au premier coup d'œil? Est-ce que la période grecque n'a pas eu son appendice et sa longue traînée de pâle lumière? Est-ce que la vaste domination de l'intelligence romaine n'a pas fléchi, pendant trois siècles, avant l'éclosion du génie moderne? A ne considérer les peuples européens et chrétiens que comme le faisceau de la civilisation moderne, à ne voir les institutions féodales et monarchiques que dans leur ensemble, ce vaste organisme ne s'en va-t-il pas de toutes parts en fragmens qui se dissolvent ici, qui là sont vermoulus, plus loin soutenus par des étais chancelans, partout fragiles? Enfin, l'expression définitive et complète de cette ruine des monarchies n'est-elle pas la société de l'Amérique du Nord? Et le retour invincible à la vie sauvage, que nous avons signalé tout à l'heure dans les faits et dans les livres de ce pays, n'est-il pas une des preuves évidentes de cette ruine?

Tout se présente donc sous une face nouvelle; l'étincelle de vie se cache sous les cendres. Les élémens de force surabondent, et parmi ces élémens qui jouent et joueront long-temps encore leur rôle de destruction ou d'abaissement, avant de parvenir à leur phase de création et d'organisme, il faut placer en première ligne cette matérialisation de l'intelligence, cette domination des procédés industriels, cette vulgarisation des idées et des faits, et cette assimilation générale des doctrines affaiblies, dont quelques résultats importans et épars se sont offerts à nous dans le cours de cette étude.

PHILARÈTE CHASLES.

ÉCONOMISTES CONTEMPORAINS.

M. ROSSI.

Cours d'Économie Politique.[1]

L'esprit de révolte contre les idées sanctionnées par l'expérience était naguère si général, que peu de sciences sont demeurées à l'abri de ses atteintes. A mesure que le goût des aventures devenait plus vif, il devait se faire un peu de vide autour des doctrines qui s'appuient sur le passé. C'est ce qui est arrivé pour l'économie politique. En butte à des attaques nombreuses et diverses, elle a essuyé une crise et traversé une période d'affaissement dont chaque jour elle tend à se remettre. Des esprits éminens et judicieux ont concouru, il est vrai, à cette réaction; mais ce qui a surtout préservé la science et la préservera toujours, c'est sa force propre et l'ascendant des vérités qu'elle enseigne.

Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur les travaux essentiels qu'a inspirés l'économie politique pour se pénétrer de ce qu'elle vaut, et voir quels noms glorieux s'y rattachent. Dès la fin du XVIIe siècle,

(1) 2 volumes in-8°, chez Joubert, rue des Grès.

le maréchal de Vauban lève l'étendard d'une réforme, et, en place des mille impôts abusifs qui, sous des noms différens, écrasaient les classes pauvres, il conseille une taxe unique, uniforme, inspirée par un principe alors bien nouveau, celui de l'égalité proportionnelle des charges. Bois-Guillebert vient ensuite, et parle de ces graves intérêts avec une entière liberté d'esprit. En face du monarque le plus vain et le plus absolu, il ne ménage ni la soif des conquêtes ni la manie des prodigalités, montre l'abîme où de telles passions conduisent le trésor, et conclut à un renouvellement complet dans le mécanisme administratif de la France. Avant lui, les plus fortes têtes en matière d'économie publique s'étaient accordées à voir dans les métaux précieux la cause et le signe de la richesse d'un peuple : l'art de gouverner consistait dès-lors à attirer et à retenir chez soi l'or et l'argent, en leur assurant des facilités à l'entrée du royaume et en leur opposant des obstacles à la sortie. Bois-Guillebert comprit et démontra la vanité de ce système; il expliqua le rôle que jouent les métaux comme agens de circulation, et, sans méconnaître les services qu'ils rendent, il en limita la portée. Law poussa cette réaction plus loin, et naturalisa en France, avec le papier-monnaie, les excès de l'agiotage.

Ainsi les élémens de la science s'amassaient peu à peu. Des discussions sur les valeurs métalliques, on passa à l'étude des forces productives. Au milieu des écrits qu'engendra la crise de la rue Quincampoix, ceux de Melon et de Dutot se firent remarquer par quelques aperçus curieux sur l'industrie et le commerce. Un malaise profond pesait alors sur ces deux branches du travail. La prospérité un peu artificielle que l'administration de Colbert avait vu éclore venait de disparaître au milieu des dilapidations du grand règne et des témérités financières de la régence. On eût vainement cherché, à cette époque, les quarante-quatre mille métiers à laine que laissa, en mourant, le ministre de Louis XIV, et cette population de cent mille marins sortie à sa voix de notre littoral. Tout dépérissait, et chacun se préoccupait des motifs de ce dépérissement. Melon crut les entrevoir dans le mouvement et l'équilibre des échanges avec l'étranger; il imagina une loi, connue depuis sous le nom de *balance du commerce*, qui constituait l'état en bénéfice toutes les fois que la somme des sorties dépassait celle des entrées, et en perte dans l'hypothèse contraire. En cela, Melon s'appuyait sur Colbert, comme Quesnay, chef de l'école des physiocrates, s'appuya ensuite sur Sully. Le règne de ces derniers ne tarda pas à venir. Les déceptions du papier-monnaie et les mécomptes industriels avaient lassé les esprits; par un sentiment

de défiance, les physiocrates se rejetèrent vers le sol, et proclamèrent l'agriculture comme la seule richesse. A leurs yeux, l'industrie et le commerce étaient des occupations stériles, des travaux improductifs. C'était quitter un excès pour l'autre, et changer d'exagération.

Cependant nulle école ne rendit à la science des intérêts, encore au berceau, de plus grands services que l'école des physiocrates. L'attention qu'elle accorda aux échanges agricoles réagit sur l'ensemble des transactions et sur tous les modes d'activité. C'est un de ses membres, Gournay, qui, à l'aspect des entraves auxquelles était assujettie la circulation intérieure des grains, ne put un jour s'empêcher de s'écrier : « *Laissez faire, laissez passer!* » cri inspiré par un abus partiel et qui n'avait pas la prétention de devenir une formule générale, cri d'unité, cri de liberté, au bout duquel se trouvaient l'adhérence des diverses parties du royaume et le principe de la centralisation actuelle. L'école des physiocrates eut un honneur plus grand encore; elle porta Turgot, l'un des siens, au pouvoir. On sait quelles pensées généreuses animèrent cet homme de bien, et quelles réformes signalèrent son passage dans cette haute position. Par une contradiction singulière, le ministre s'occupa d'abord de l'industrie et du commerce, c'est-à-dire de deux professions stériles, selon Quesnay. Turgot y appliqua ses premiers efforts, et il se créa deux titres immortels, d'un côté en supprimant les servitudes de la circulation, de l'autre en abolissant les maîtrises et les jurandes, qui constituaient le travail à l'état de privilége.

Les choses en sont là quand Adam Smith paraît : un demi-siècle a suffi pour cette enquête préparatoire de l'économie politique. Vauban a proclamé l'égalité de l'impôt, Bois-Guillebert a assigné aux métaux précieux leur véritable rôle, Law a fait connaître le papier-monnaie, Melon a donné une théorie des échanges, Quesnay et Turgot ont fondé la liberté du travail. Voilà tous les élémens d'une science complète; il suffit désormais qu'un esprit puissant les anime, les éclaire et les résume. Adam Smith aura cet honneur. Jusqu'ici, la France a été le théâtre de ces études, et c'est une injure gratuite que l'on fait à l'économie politique lorsqu'on la traite chez nous en étrangère. L'Angleterre continuera ce mouvement; la théorie industrielle se complètera sur le sol où doit fleurir la pratique. Chaque secte a eu sa devise; Smith aura aussi la sienne, le travail, c'est-à-dire l'action de l'homme sur la nature. Dès ce moment, le travail prendra sur ce globe le rang qui lui appartient; il deviendra l'honneur et la noblesse des peuples modernes. A côté de Smith, Verri et Galiani auront quelques éclairs

au milieu de beaucoup d'ombres, et après lui s'élèvera l'école dont il est le chef, et qui compte une suite de disciples éminens. Dans l'ordre des dates et des mérites, Jean-Baptiste Say commence cette série : il apporte sur le terrain économique les ressources d'un esprit net et sensé, une sûreté rare dans la conception, une lucidité parfaite dans le style. David Ricardo a les qualités opposées, et les pousse jusqu'à l'abus; il est le métaphysicien de la science, comme Sismondi en est le critique. Ce dernier semble même incliner vers le schisme; mais il est au fond plus orthodoxe qu'il n'affecte de le paraître, et, après avoir proposé ses doutes, il avoue l'impuissance où il est d'en tirer aucune conclusion. Quant à Malthus, à part son problème de la population, qui n'est guère qu'une digression économique, il demeure fidèle à Adam Smith, comme Mac-Culloch, Mill, Storch, Senior et Thomas Tooke. C'est alors le beau temps de la science; elle règne dans les livres et dans les chaires, elle fait même un pas de plus et entre, avec Huskisson et Henri Parnell, dans les conseils de la couronne. La France ne reste pas en arrière de cette impulsion, et il s'y forme un groupe d'économistes dont nous aurons ici à apprécier successivement les titres.

La science est donc fondée; rien ne lui manque, ni la sanction du temps, ni l'autorité des noms. Elle a rallié sous son drapeau des esprits spéculatifs, comme Smith et Say, des hommes pratiques comme Huskisson et Turgot. D'où vient que ce cortège de célébrités, cette suite de livres et d'écrivains, n'ont pu la défendre contre les dédains des uns et les attaques des autres? Comment se fait-il qu'une doctrine qui a de tels précédens soit encore remise en question et contestée dans son ensemble? Cela tient à plusieurs causes, les unes extérieures, les autres intérieures, pour ainsi dire.

Parmi les obstacles extérieurs, il faut oublier les effervescences juvéniles et la prétention de tout refaire qui semble être l'une des maladies du siècle. Si l'économie politique n'avait eu à combattre que de pareilles révoltes, son autorité n'en aurait reçu que d'insignifiantes atteintes. Malheureusement, au bruit que menaient autour d'elle de petites vanités sont venues se joindre des agressions sourdes de la part des intérêts privilégiés qu'elle menace. Pendant que l'orage grondait sur sa tête, on minait le terrain sous ses pieds. Pour quiconque a étudié, ne serait-ce que superficiellement, les problèmes économiques, il est démontré qu'en livrant les intérêts à leur marche naturelle, la science n'accomplit pas seulement une œuvre de justice, mais encore de prévoyance. Tôt ou tard le privilège s'expie : ce n'est pas impuné-

ment que l'on sort des voies de la vérité. Tantôt la loi brise elle-même l'arbitraire qu'elle a établi, tantôt les évènemens politiques s'en mêlent et opèrent un violent retour au droit commun. Même pour les intérêts cantonnés dans le privilège, la liberté est donc une condition meilleure et plus sûre; ils devraient le sentir et moins s'en défendre. C'est le contraire qu'ils font, et de là une lutte ouverte.

Rien n'est plus fâcheux que cette situation. L'empire et la restauration nous ont légué un régime industriel et agricole basé sur une protection presque sans limites, et il en est sorti une multitude d'intérêts artificiels qui se sentent mal à l'aise, se nuisent mutuellement et cherchent leur voie à tâtons. Les uns demandent en excès précisément ce qui constitue leur faiblesse, les autres réclament, comme remède à leurs maux, ce qui doit causer du tort au voisin. On ne sait à qui entendre, ni qui secourir; si l'on se porte vers celui-ci, on froisse celui-là; l'immobilité est aussi douloureuse que le mouvement. A bien étudier le mécanisme de la protection, on s'assure qu'à chacun de ses prétendus bienfaits correspond un dommage réel, et tout ce que l'on peut se promettre d'un tel système, c'est que les bienfaits et les dommages se fassent équilibre. Ainsi la protection accordée aux produits du sol élève le prix des denrées nécessaires à la vie et frappe les manufacturiers en réagissant sur le taux du salaire, tandis que la protection accordée aux produits de l'industrie atteint à son tour les consommateurs agricoles, obligés de payer une prime au privilège manufacturier. Tel est le jeu de la protection; elle détruit d'une main ce qu'elle fait de l'autre, et cela dans toutes ses applications : d'où il est naturel de conclure que l'on se donne un mal infini pour obtenir des résultats au moins nuls et substituer partout une vie précaire au libre développement de nos forces. Ces vérités élémentaires, l'économie politique a le tort de les proclamer, et les intérêts protégés ne le lui pardonnent pas.

D'autres causes d'affaiblissement ont pris naissance dans son sein même. Il fut une heure où la science avait le champ libre devant elle. Avec les derniers physiocrates venait de disparaître la seule hérésie considérable; rien ne troublait plus l'horizon; toute protestation semblait éteinte, toute inimitié désarmée. C'était le cas de se mettre hardiment à l'œuvre et d'agir avec concert. Au lieu de prendre ce parti, que font les économistes et les plus éminens d'entre eux? Ils engagent des querelles sans fin pour des subtilités d'école. Ricardo se jette dans des formules abstraites sur la valeur et sur la rente du sol; Malthus pose son problème de la population; Sismondi se réfugie dans le

scepticisme et se déclare sans force contre les doutes qui l'assiègent. La discussion s'échauffe, et au lieu des clartés qu'on devait en attendre, il se fait dans ces questions une obscurité telle que Jean-Baptiste Say écrit à Ricardo (1) : « Je suis un peu confus qu'avec la prétention que j'ai eue de me mettre à la portée des esprits les plus ordinaires, je ne sois pas compris des hommes les plus distingués. » Et plus loin il ajoute : « Ce que je crains, c'est que nous ne rebutions le commun des hommes par des raisonnemens trop abstraits. C'était ainsi que procédaient les disputeurs du moyen-âge, et c'était, je crois, la raison pour laquelle il ne s'entendaient jamais. » Or, quand les savans pensent et disent ceci d'eux-mêmes, que veut-on qu'en dise et pense le public?

Un dernier tort des économistes, c'est d'avoir maintenu leur doctrine sur les hauteurs de la théorie et de s'être défendus de l'application comme d'un piége. Pour eux, l'économie politique n'est qu'une étude spéculative; ils semblent la désintéresser des faits existans, ou bien ils imaginent deux sortes de science, l'une pour le monde réel, l'autre pour un monde imaginaire. En cela, il faut le croire, les économistes ont voulu se ménager un terrain libre pour le débat, loin du bruit des passions et du déchaînement des priviléges. Ce calcul, en supposant qu'ils l'aient fait, n'est pas heureux : ils se sont volontairement affaiblis et n'ont désarmé personne. Il était bien plus sage d'entrer dans la région des intérêts, d'y porter hardiment le flambeau, et d'y gagner à la cause du bon sens les esprits éclairés et les consciences droites. Si le combat devait être plus vif ainsi, il avait du moins un but, une sanction. C'était toucher aux réalités, au lieu de s'égarer à la poursuite d'une métaphysique de la richesse. Même erreur, même faute pour les questions morales qu'effleure l'économie politique. Sans doute, prise abstractivement, la science peut considérer les hommes comme des rouages et oublier les misères qui se cachent sous le mécanisme des intérêts; mais cette donnée, juste à la rigueur, ne saurait être sans péril poussée jusqu'au système. Il est dangereux de faire d'une doctrine quelque chose de semblable au char du dieu indien, qui ne s'avance vers le temple qu'en teignant ses roues du sang des victimes. Certes, personne n'accuserait l'économie politique d'avoir dérogé à sa mission et méconnu son objet, si elle avait su aborder les problèmes du travail et faire comprendre aux classes nécessiteuses tout ce qu'elle renferme de solutions secourables et de résultats fé-

(1) Correspondance, pages 97-121 et 134.

conds. Voilà un souci qui n'a point, avant ces derniers temps, assez préoccupé les hommes qui ont traité ces matières. Sismondi seul s'en montre touché, quoique d'une manière désespérante et négative. Les autres se contentent de dire qu'une science d'observation n'est pas une science de sentiment, et que le rôle du médecin au chevet du malade consiste à guérir et non à s'apitoyer. Soit; mais de son côté le malade se confie en raison de l'intérêt qu'on lui témoigne, et quand la guérison se fait attendre, il s'impatiente et ferme sa porte au médecin. C'est l'histoire des économistes : ils ont voulu convaincre et ont négligé de se faire aimer; ils en portent aujourd'hui la peine.

Voilà par quelles phases a passé l'économie politique avant d'arriver jusqu'à nous. Si elle a eu à souffrir de son propre fait et du fait de ses ennemis, aucun coup sérieux ne lui a été néanmoins porté. Ses grands principes restent intacts; ses analyses n'ont rien perdu de leur valeur. Déjà des esprits éminens, et parmi eux M. Rossi, l'ont remise sur la voie de l'avenir et ont su lui ménager une seconde période qui s'annonce avec quelque éclat. C'est de ce mouvement que nous aurons à nous occuper ici, et parmi les noms qu'il met en relief s'offre, en première ligne, celui de l'ancien professeur au collége de France. Sa vie est de celles qui méritent qu'on s'y arrête : elle est pleine d'excellens travaux et d'infatigables excursions dans tous les champs de la pensée.

Né à Carrare en 1787, M. Rossi commença ses études dans la ville qui a donné son nom à un peintre illustre, à Correggio, dont le collége jouissait alors d'une vogue méritée, et vint les achever dans les universités de Pavie et de Bologne. On sait ce que furent jadis ces grands foyers de l'enseignement italien, et quels hommes supérieurs en sortirent. En mettant même Vico à part, on est embarrassé pour le choix des noms, tant ils abondent. Ce sont des criminalistes comme Beccaria, des moralistes comme Filangieri, des économistes comme Galiani et Verri. M. Rossi devait marcher sur les traces de ces penseurs célèbres, et les continuer en les rectifiant. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de dix-neuf ans il obtenait, à l'unanimité des suffrages, le grade de docteur en droit. Le programme des études n'était, dans les écoles d'Italie, ni étroit ni exclusif; il embrassait la connaissance des sciences exactes. Aussi le jeune légiste put-il donner carrière à toutes ses facultés et développer les diverses aptitudes de son esprit. Il poussa les mathématiques jusqu'aux premières notions du calcul intégral et différentiel, et s'initia aux sciences morales et économiques, qui formaient un cours obligatoire, compris dans la ma-

tière des examens. A ce point de vue, la faculté de Paris est encore en arrière des universités de Bologne et de Pavie. M. Rossi se trouva donc en contact, dès son début, avec cette économie politique dont il devait être l'un des interprètes les plus judicieux; il en aborda les problèmes avec tant de sûreté et d'aisance, que son professeur Valeriani ne voulait pas croire que cette étude lui fût nouvelle.

Quand il s'agit de choisir une carrière, M. Rossi se décida pour le barreau. Après avoir rempli pendant deux ans les fonctions de secrétaire du parquet près la cour royale de Bologne, il revêtit la robe d'avocat et se voua à la plaidoirie. Dès ses premiers pas, il fut aisé de voir que rien en lui ne se ressentait du praticien vulgaire, et qu'il ne se traînerait pas dans l'ornière de la profession. L'esprit du jurisconsulte, le souffle du criminaliste, animaient ses travaux et le suivaient jusque dans les minutieux détails de la procédure. Une maturité précoce, un jugement solide et net, la faculté d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble d'une controverse et de la résumer en quelques traits rapides et concluans, une dialectique aussi impénétrable qu'acérée, vive dans l'attaque, vigilante dans la défense, un essor élevé même en des sujets qui n'y semblaient pas compatibles, une dignité réelle, une tenue parfaite, une parole sûre d'elle-même, ornée, éloquente, souvent ingénieuse, parfois énergique, telles furent les qualités dont le jeune avocat fit preuve à la barre des tribunaux de Bologne, et le souvenir de quelques affaires qu'il soutint avec un talent réel n'est pas encore effacé en Italie. Cependant le barreau ne pouvait être, pour une intelligence de cette trempe, qu'une sorte de gymnastique et de préparation. Il est rare que les hommes vraiment supérieurs puissent vieillir dans cette profession : beaucoup la traversent, peu s'y fixent. Ainsi fit M. Rossi, et en Italie même il aborda la carrière de l'instruction publique, y occupa deux chaires, et professa les élémens du droit civil au lycée de Bologne, et ensuite la procédure civile et le droit pénal à l'université de la même ville.

Il venait à peine de se consacrer à l'enseignement, que les évènemens de 1814 et de 1815 éclatèrent et modifièrent profondément le sort des états italiens. A l'unité éphémère et au joug uniforme que Napoléon y avait fait prévaloir succédèrent les douleurs du fractionnement et les excès des tyrannies locales. Désormais plus d'indépendance pour la pensée et peu de sûreté pour les personnes. Il faut croire que cette perspective exerça une grande influence sur les déterminations de M. Rossi : ce n'est jamais sans combat que l'on dit adieu au sol de la patrie et que l'on cherche un ciel plus clément. S'il se résigna à

l'exil, c'est que l'exil lui parut moins odieux que les servitudes de l'intelligence. Le choix qu'il fit de Genève comme lieu d'asile témoigne de cette disposition d'esprit. A travers bien des vicissitudes, cette petite république avait toujours su conserver à sa tête un noyau d'hommes éclairés pour qui le savoir était une recommandation et le malheur un titre de respect. Sans y jouir d'une liberté entière, un étranger s'y trouvait à l'abri de la persécution. Nulle part d'ailleurs un esprit de quelque étendue ne pouvait se créer des relations d'un ordre plus élevé et se trouver en contact avec des hommes plus éminens. Genève, par une fortune singulière, réunissait alors dans ses murs MM. Sismondi, écrivain si érudit et si ingénieux; Dumont, l'ami et l'interprète de Bentham; Pierre Prévost, le traducteur de Malthus; Bellot, jurisconsulte distingué; le naturaliste de Candolle; les deux Pictet, l'un physicien, l'autre polygraphe; De la Rive, Lullin de Châteauvieux, Bonstetten, puis d'autres noms, célèbres à divers titres. Non loin de là, le château de Coppet gardait l'empreinte qu'y avait laissée sa glorieuse châtelaine, et conservait encore pour hôtes MM. de Broglie et Auguste de Staël. Ainsi cette hospitalière vallée du Léman, où s'étaient abrités au jour de leur disgrace Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et l'auteur de *l'Allemagne*, pouvait s'enorgueillir d'une famille de penseurs et de savans, éclose aux rayons de leur génie.

Ce fut dans ce foyer restreint, mais choisi, que M. Rossi devait trouver sa route et prendre le sentiment d'une direction. Il est un caractère commun à tous les écrivains qui nous sont venus de la Suisse française, et dont peu d'entre eux ont su se défendre : c'est un esprit de méthode poussé à l'excès et un penchant vers les idées dogmatiques. Ceux même qui, comme M. Guizot, n'ont fait que traverser les écoles genevoises, se ressentent du ton sentencieux qu'y affecte l'enseignement et d'une sorte de raideur inhérente aux mœurs locales. Cette tendance donne à la pensée quelque chose de systématique, de tranchant, d'impérieux. M. Rossi fut préservé de cet écueil par la souplesse de son talent et par la verve dont s'inspire le génie méridional; il associa, dans un mélange heureux, ses qualités originelles aux qualités acquises, et se créa une profondeur qui n'allait pas jusqu'à la sécheresse. Rien n'égale l'ardeur qu'il apporta à étendre alors la sphère de ses connaissances. Les évènemens avaient bouleversé toutes ses perspectives; il fallait s'ouvrir une nouvelle carrière, changer d'idiome comme de résidence. De semblables métamorphoses ne s'opèrent qu'au prix de longs efforts. La langue natale est pour l'homme un instrument familier, acquis sans peine, assoupli par l'usage : on dirait

presque un sixième sens. Dans ces conditions, la pensée se fait jour sans embarras, sans travail; les mots qui la rendent arrivent naturellement sur les lèvres. Il n'en est pas de même quand on a recours à un dialecte étranger : à l'instant l'émission des idées se complique d'une opération de plus; il y a traduction mentale, rapide si l'on veut, mais forcée.

Voilà l'une des difficultés contre lesquelles eut à lutter M. Rossi : elle fut promptement vaincue. La langue française n'eut bientôt plus de secrets pour lui; il en pénétra les délicatesses, en devina les ressources, et acquit peu à peu ce style ferme et correct, élégant et précis, qui distingue ses ouvrages. Il est rare qu'un étranger puisse prétendre à des résultats si complets, et parmi les Français, les très bons écrivains seuls y arrivent. Cependant une autre difficulté subsistait encore, difficulté purement mécanique, celle de l'accent et de la prononciation. Malgré tous ses soins, M. Rossi ne put en triompher entièrement : aujourd'hui encore il sacrifie parfois à la prosodie et à la mélopée italiennes, et porte à la tribune et dans sa chaire ce témoignage de sa première nationalité. Cela surprend d'abord, mais facilement on s'y habitue. Ce débit a quelque chose de musical qui en relève la singularité, et la parole est d'ailleurs si choisie, si transparente, en un mot si française, qu'on oublie sans peine l'accent qu'elle emprunte.

En même temps qu'il se formait ainsi un instrument nouveau, M. Rossi fortifiait l'ensemble de ses études. L'histoire, le droit public, l'économie politique, attirèrent successivement son attention; il se mit au courant des travaux les plus récens, les jugea avec sa pénétration ordinaire, et se sentit bientôt en mesure de les dominer. Les langues vivantes l'attirèrent ensuite; l'allemand et l'anglais lui devinrent familiers. Ces exercices ne l'empêchaient pas de cultiver l'idiome natal; en 1817, il publia une traduction en vers italiens du *Giaour* de lord Byron : excursion singulière dans le domaine de la fantaisie, et qui semble être le seul tribut qu'un esprit si sérieux ait payé au culte de l'imagination.

A mesure que M. Rossi prenait racine à Genève, ses amis éprouvaient un désir plus vif d'y assurer sa position. Il avait ouvert en 1818 un cours libre de droit public : on s'entremit pour le convertir en cours officiel, et en 1819 il fut reçu à l'académie de Genève comme professeur de droit romain et de législation criminelle. Ce choix était presque un évènement. Jamais spectacle pareil n'avait été donné dans cette enceinte où régnait toujours l'esprit sombre de Calvin. Un catholique venait pour la première fois d'en forcer les portes; le poison pé-

nétrait dans le sanctuaire. Les puritains crièrent, comme on le pense, à la profanation; le reste de la ville accueillit avec faveur ce témoignage de tolérance. On ne chercha même pas à s'assurer de quelques garanties contre la croyance du nouveau professeur, et ce fut sur sa seule et expresse demande qu'on l'autorisa à s'abstenir des délibérations du corps académique, lorsqu'elles n'auraient pour objet que le développement de l'instruction et de la théologie protestante. Ainsi M. Rossi appartenait au corps enseignant de cette petite république: il allait payer par des services rendus à la jeunesse l'hospitalité qu'il avait reçue. Ses leçons attirèrent un nombre considérable d'auditeurs, et quand il y eut joint des cours libres d'histoire, de droit public et d'économie politique, cette affluence ne fit que s'accroître.

A tout autre cette tâche de professeur eût pu suffire; l'activité de M. Rossi ne s'en contenta pas, et chercha de nouveaux alimens. Il existait et il existe encore à Genève un recueil jouissant d'une estime méritée, *la Bibliothèque universelle;* M. Rossi l'enrichit de remarquables articles. Plus tard, M. de Broglie, dont il avait fait la connaissance au château de Coppet, lui ouvrit la *Revue française*, dans laquelle il traita divers sujets de critique historique, de législation, d'économie sociale et d'administration publique. Cependant il s'attacha d'une manière plus intime et plus suivie à une publication ayant d'abord pour titre : *Annales de législation et de jurisprudence*, et qui se nomma ensuite *Annales de législation et d'économie politique.* Les fondateurs et collaborateurs de ce recueil étaient, avec lui, MM. Sismondi, Dumont et Bellot. De ces trois noms, c'est le dernier qui est resté le plus cher à M. Rossi. Le souvenir du professeur Bellot semble avoir laissé de profondes traces dans son esprit; il n'en parle qu'avec émotion et avec respect. Bellot était un de ces cœurs droits, une de ces intelligences d'élite qui ne dévient jamais du chemin de la justice et de la vérité. Il occupait à Genève une chaire de droit, et s'est fait connaître en France par de fort bons travaux sur l'organisation judiciaire, la procédure civile et le système hypothécaire. Personne n'a rendu à sa patrie des services plus réels, et n'y a causé plus de vide par une mort prématurée.

C'est surtout dans les *Annales de législation et d'économie politique* que M. Rossi fit ses premières armes comme écrivain. Rien n'exerce mieux le jugement et la plume que ces résumés substantiels, assortis au cadre des *revues.* Le livre permet des développemens qui n'ont pas toujours l'intérêt nécessaire, et délaient l'idée sans l'éclaircir. La *revue*, au contraire, exige des aperçus toujours concluans, des expo-

sitions lumineuses et rapides, une critique qui va au but. Un livre peut transiger sur la forme, une revue ne le peut pas; on feuillette l'un pour en connaître la portée, tandis que l'autre est lue phrase à phrase. Le livre renferme tout un sujet, la revue n'en donne que l'essence. Aussi est-il peu d'apprentissages plus féconds, de travaux plus fortifians que ceux dont les revues sont la cause et l'objet. L'auteur s'y sent en présence du public; il est contenu par l'attention même qu'on lui prête, excité par le désir de ne rester inférieur ni à ses collaborateurs, ni à lui-même. On citerait aujourd'hui peu d'hommes de quelque valeur qui n'aient passé par cette épreuve et qui n'y aient souvent recours pour se retremper la main. Personne n'en a mieux compris les avantages que M. Rossi et n'a puisé de plus grandes forces dans ces exercices de la pensée et du style.

Parmi les travaux qui parurent dans les *Annales de législation et d'économie politique*, il faut distinguer une suite d'appréciations sur les principes et les tendances de cette école historique en jurisprudence qui venaît de se produire à grand bruit de l'autre côté du Rhin. On ignorait encore en France les détails de ce mouvement; les *Annales* s'en emparèrent, l'expliquèrent au monde savant, et donnèrent l'impulsion aux études qui se firent dans cette voie. C'est dans les *Annales* également que M. Rossi posa les bases de ses principes *dirigeans* en législation, qu'il ne faut pas confondre avec les principes généraux et philosophiques du droit. Il y a là une indication précieuse : malheureusement ce n'est qu'une indication. L'auteur a eu dans sa carrière plusieurs de ces bonnes fortunes trop négligées; il se contente d'émettre l'idée et l'abandonne à mi-chemin, sans prendre la peine d'en tirer les développemens qu'elle comporte. D'autres travaux considérables marquèrent l'existence des *Annales* et en auraient assuré le succès, si un coup imprévu n'eût frappé cette publication. A la suite des troubles de 1820 et 1821, la sainte-alliance prit ombrage du régime de liberté sous lequel vivait la confédération helvétique; elle voulut y comprimer l'essor de la pensée et imposer une sorte de censure politique. A cette violation des franchises locales, les cœurs indépendans se révoltèrent, et plutôt que de donner l'exemple d'une soumission blessante, les fondateurs des *Annales* aimèrent mieux sacrifier leur entreprise.

Désormais le nom de M. Rossi était placé en évidence; il avait conquis, à force de services, son droit de bourgeoisie et de cité. Aussi l'appela-t-on bientôt à remplir des fonctions politiques. Nommé membre des conseils, il put s'initier au mécanisme des états représentatifs, en connaître le fort et le faible, les grandeurs et les misères. Dans

un cadre étroit et sur une échelle réduite, Genève voyait s'agiter dans son sein toutes les questions qui passionnaient les gouvernemens constitutionnels de l'Europe. M. Rossi se mêla à ces discussions; il y apporta sa rectitude d'idées et cette application soutenue dont il a fourni tant de preuves. Avec MM. Bellot et Girod, il concourut à la réforme du système hypothécaire; avec MM. Dumont et Rigaud, il poursuivit diverses améliorations judiciaires, et surtout le rétablissement du jury. En 1815, Genève, tout en conservant les codes français, avait cédé à l'esprit de réaction sur quelques points essentiels, entre autres sur le jury, qui avait été supprimé. Cette institution, il est vrai, n'est pas sans inconvéniens au sein d'un petit état, et exige, dans la pratique, des combinaisons ingénieuses. Il s'agissait de vaincre ces difficultés, de combattre une foule de préventions et de triompher d'opiniâtres résistances. C'est ce que M. Rossi essaya de faire dans un rapport étendu adressé au conseil d'état, et qui ébranla fortement les opinions. Sans les vicissitudes politiques, il est à croire que le plan exposé dans ce document aurait reçu une application immédiate. Ce ne fut néanmoins que plus tard et sur de nouveaux efforts de M. Rigaud-Constant, esprit ferme et judicieux, que s'opéra ce changement dans la juridiction criminelle.

Ces travaux législatifs mettaient peu à peu M. Rossi sur la voie d'un ouvrage qui devait fonder sa réputation et lui assurer un rang élevé parmi les criminalistes de ce siècle. Depuis long-temps les questions de l'ordre pénal lui étaient familières; il les avait étudiées plutôt avec sa conscience qu'avec des livres. Sans être tourmenté du désir de produire du nouveau et d'imaginer un système, il n'avait pu s'empêcher de reconnaître que la réaction provoquée par Bentham franchissait peu à peu ses justes limites et aboutissait à une sorte d'égoïsme social où se perdait toute initiative morale. C'était moins de la philanthropie qu'une obéissance à la fatalité. Au lieu d'accepter sans contrôle des idées qui exerçaient alors un très grand empire, M. Rossi entreprit de les discuter, et dans le cours de 1828, il vint à Paris où il publia, en trois volumes, son *Traité du droit pénal.*

Le droit pénal s'était développé en Europe sous l'influence exclusive de l'une ou de l'autre des deux grandes écoles philosophiques qui se partagent le monde savant, l'école spiritualiste et l'école sensualiste. Vers la fin du XVIIIe siècle, l'école sensualiste avait pris le dessus, et tous les criminalistes de quelque valeur s'étaient rangés sous sa bannière. Sous des noms divers, on ne donnait plus à la justice sociale non-seulement d'autre mesure, mais d'autre principe que l'intérêt. Elle

n'était plus qu'une application tempérée, il est vrai, par les mœurs, de ces tristes maximes qui excusent tous les excès et justifient toutes les tyrannies.

C'est cette doctrine que M. Rossi se proposa de combattre dans son *Traité du droit pénal*. Il s'y sépara résolument de la donnée sensualiste, et la poursuivit sous les divers déguisemens qu'elle avait pris; mais, tout en repoussant ce principe dangereux, il ne se laissa point emporter par le principe contraire. On l'a accusé de ne voir dans la justice sociale qu'une expiation et d'en faire ici-bas la réalisation de la justice éternelle; ce reproche porte à faux, il ne peut provenir que d'un malentendu. M. Rossi a expliqué nettement et à plusieurs reprises que, si la loi morale est le principe souverain de la justice sociale, l'intérêt de la société en est le mobile et la mesure. Le pouvoir social n'a pas le droit, quelles que soient les suggestions de l'intérêt, de qualifier de crime et de punir un acte louable ou indifférent. Voilà quelle est la règle suprême. Mais il n'a pas non plus l'obligation de punir tous les actes immoraux, de calquer la répression sur le modèle de la loi morale. Le pouvoir social ne réprime que les faits immoraux dont l'impunité ici-bas serait incompatible avec l'ordre matériel. Il laisse les autres à la sanction morale et religieuse. L'intérêt social n'est donc pas le principe, il est seulement la mesure de la loi pénale. Le législateur doit se renfermer dans le cercle que la loi morale lui trace, il n'a pas le droit d'en sortir; mais il n'est pas tenu de l'embrasser tout entier dans les prescriptions du droit positif. C'est sous l'inspiration de ce principe que M. Rossi a développé toutes les parties du droit pénal et donné la théorie de la responsabilité, de la tentative, de la complicité, ainsi que de la peine et de la loi pénale.

On voit combien ce thème est fécond; M. Rossi en a tiré un parti très grand. Rien de plus lumineux que les analyses dont son livre est semé; il y règne un attrait bien rare en des sujets aussi arides. La discussion y est soutenue avec une solidité et une vigueur extrêmes; parfois même elle va jusqu'à des conclusions trop sévères. L'école que M. Rossi était appelé à combattre avait eu sans doute le tort de s'enivrer d'une idée juste au début, mais dégénérée en erreur depuis qu'on en avait forcé les conséquences. Il importait de faire la part de l'excès, tout en rendant hommage au mérite de la découverte. Au moment où Beccaria et Bentham écrivirent, il s'agissait moins d'une organisation définitive que d'une protestation contre le passé. Voilà quel fut le titre des criminalistes du dernier siècle. Le nôtre a des devoirs différens, et c'est ainsi que tout système a une valeur relative qu'il ne faut

isoler ni des temps, ni des lieux, ni des circonstances. Quoi qu'il en soit, les blessures que M. Rossi porta à l'école dont il se séparait durent être bien vives, puisque Jean-Baptiste Say écrivait à Dumont de Genève : « Je suis furieux contre quelques docteurs qui nous représentent comme des espèces de coquins, et qui ont l'air de nous faire grace en nous appelant des *sensualistes*, après avoir eu bien soin de faire comprendre qu'ils entendent par là *matérialistes*. Singuliers scélérats, en vérité, qui consacrent leur vie au plus grand bien du plus grand nombre! »

M. Rossi se partageait ainsi entre le soin d'importantes publications et les devoirs de la vie politique, lorsque les évènemens de 1830 lui imposèrent un nouveau rôle. A la chute de l'ancienne dynastie qui régnait en France répondit en Suisse la chute du gouvernement aristocratique. Le lien qui unissait les cantons entre eux fut ébranlé, et il fallut songer à mettre les institutions fédérales en harmonie avec la situation nouvelle. C'était un temps d'épreuve, presque une crise, et le choix des hommes chargés de délibérer sur d'aussi graves intérêts devait exercer une influence décisive sur le repos actuel et les destinées futures de la Suisse. Genève délégua trois fois M. Rossi pour la représenter à la diète, sûre de sa prudence et de sa fermeté.

De tous les états européens, la confédération suisse est peut-être celui dont l'organisation est la plus compliquée et la plus difficile à connaître. Composée d'états souverains qui diffèrent entre eux par la langue, par la religion, les mœurs, les lois, autant que par le climat, la configuration physique et toutes les conditions économiques et sociales, d'états qui n'ont ni la même origine, ni la même histoire, ni les mêmes besoins, ni les mêmes intérêts, la confédération helvétique n'existe que par une sorte de miracle qui se renouvelle tous les jours, qui honore le patriotisme des Suisses, mais dont la durée, sans cesse compromise, n'éveille pas assez leur sollicitude. Au XVIIIe siècle, la Suisse n'eut pas d'histoire. Elle paraissait s'amoindrir, s'affaisser sur elle-même, comme si elle eût été fatiguée de ses anciens exploits. Des aristocraties sans lumières et sans grandeur, des démocraties encore peu éclairées, des nobles et des paysans opprimant comme souverains des populations nombreuses et asservies qui les valaient à tous égards, voilà le spectacle qu'offrait ce pays lorsque la révolution de 1789 éclata au pied de ses montagnes. On connaît l'histoire de ce temps. Des patriotes suisses, poursuivant un plagiat malencontreux, rêvèrent une république une et indivisible, tandis que les hommes du privilége voulaient continuer le moyen-âge. Après des luttes sanglantes et d'af-

freux déchiremens, un bras puissant intervint, et Napoléon dicta aux cantons ce que l'on a nommé l'*acte de médiation*, transaction assez tolérable entre le passé et le présent, et qui promettait à la confédération, sinon un brillant développement et des jours glorieux, du moins un repos honorable et un accroissement de prospérité matérielle.

Ce système tomba avec son fondateur, et l'esprit de réaction envahit la Suisse en 1815. La sainte-alliance ne pouvait permettre qu'un foyer d'idées démocratiques subsistât au centre de l'Europe. L'Autriche prenait ombrage d'un pareil voisinage, la Prusse y avait un intérêt plus direct encore à cause de Neufchâtel, et la Russie devait embrasser la défense des principes aristocratiques, ne fût-ce que par position et par calcul. L'empereur Alexandre s'empara donc de cette question et la trancha à son gré. Napoléon avait dicté l'acte de médiation, Alexandre dicta le pacte de 1815, qui plaçait sous l'influence des grandes puissances les délibérations de la diète fédérale, et jusqu'à un certain point le régime intérieur de chaque canton. C'était une servitude déguisée, un vasselage indirect dans lequel plusieurs grandes familles du pays jouèrent un triste rôle; mais quel qu'en fût l'instrument, ce joug n'en était pas moins odieux aux populations, et incompatible avec la vieille indépendance helvétique.

Aussi la révolution de 1830 fut-elle pour la Suisse le signal d'une métamorphose fondamentale. Tous ces gouvernemens, qui n'avaient d'autre appui que la sainte-alliance, tombèrent au bruit des trois journées. Le principe démocratique s'empara de la confédération entière, et surtout des cantons où le principe contraire avait été dominant. Rien de plus radical aujourd'hui que le canton de Berne, naguère le foyer principal de l'absolutisme. Cependant, au sein de la diète, le changement de régime ne s'opéra pas sans de profondes résistances. Il était évident que le pacte ancien s'adaptait mal au nouvel ordre de choses, et que les démocraties de 1830 et 1831 ne pouvaient porter sans gêne le manteau fédéral des aristocraties de 1815. Au lieu d'accepter cette nécessité et d'adoucir la transition, les états stationnaires se refusèrent à toute réforme. De leur côté, les radicaux, héritiers des patriotes de 1798, voulaient un état presque unitaire, une confédération où les petits cantons auraient été asservis par les grands, puisque le droit devait se proportionner à la population. C'est sous l'empire de ces circonstances qu'une demande de révision fut portée à la diète.

On a vu que M. Rossi y figurait au nombre des députés de Genève. Les circonstances étaient graves, difficiles. A la question du pacte qui

dominait toutes les autres, qui menaçait de briser la Suisse et fixait par conséquent l'attention de l'étranger, venaient se joindre les déplorables affaires de Neufchâtel, de Bâle, de Schwitz, cantons où la guerre civile était toujours imminente, et où elle devait laisser de si profondes et douloureuses traces. Au milieu de ces conjonctures délicates, les députés de Genève n'eurent qu'une pensée : se séparer de la faction qui poussait à une résistance aveugle, faire au temps et aux évènemens des concessions raisonnables, sans se laisser emporter par les exagérations du parti radical. Les opinions extrêmes reprochaient avec une égale aigreur, aux députés de Genève, cette politique de tempéramens; ils ne s'en laissèrent point détourner et gardèrent résolument leur ligne. Cette sagesse porta ses fruits. Peu à peu leurs intentions furent mieux comprises, et leurs idées, gagnant chaque jour du terrain, finirent par triompher devant la diète. Nommé membre de la commission fédérale chargée de la révision du pacte, M. Rossi continua à y défendre les plans de transaction qui lui semblaient être la seule issue possible de ce débat, et il eut la satisfaction de les voir adopter même par des commissaires qui avaient appartenu au parti radical. Une fois dans cette voie, il devint facile de s'entendre et de poser les bases d'un pacte nouveau. Ce fut à M. Rossi qu'on délégua le soin de résumer la discussion et de rédiger le rapport.

Il s'agissait d'y concilier les principes avec l'histoire, et de conserver l'existence politique des petits cantons sans rendre impossibles les améliorations et les progrès que les grands cantons avaient raison de désirer. C'est le problème que M. Rossi essaya de résoudre dans un travail fort étendu où il aborde les plus hautes questions de politique, de droit public et d'économie sociale. Il commença par distinguer deux ordres bien différens de confédérations : celles où les états particuliers n'ont que la portion de droits qu'un pouvoir central préexistant leur dispense et leur abandonne, et celles où au contraire le pouvoir central ne prend naissance et n'existe que par les concessions que les souverainetés locales et préexistantes veulent bien lui faire. Or, le plus simple calcul indique que la Suisse appartient à la seconde de ces catégories, et qu'il serait dès-lors ridicule de vouloir en faire tout à coup un état unitaire, ou quelque chose de semblable à une confédération américaine. La Suisse, d'après M. Rossi, n'est et ne peut être un véritable état fédératif; elle est plutôt une confédération d'états.

On devine maintenant quelles conséquences devaient découler d'un principe ainsi posé. Il en résultait évidemment le respect des régimes

particuliers et pleins d'anomalies qui constituent la vie des divers cantons, et l'obligation de contenir les réformes fédérales dans de telles limites qu'elles ne portassent point atteinte à l'organisation intérieure des états confédérés. M. Rossi apporta dans la solution de ce problème tant de mesure, de précautions et de soins, il ménagea si bien toutes les répugnances et tous les scrupules, que son rapport et le projet qui le couronnait furent adoptés par la commission à l'unanimité. Elle en ordonna la traduction en italien et en allemand, et il fut publié à un grand nombre d'exemplaires dans les trois langues officielles de la confédération suisse. Le projet fut discuté ensuite et accueilli par la diète assemblée à Zurich.

Rien ne semblait s'opposer à la promulgation du nouveau pacte, qui avait pris et a conservé dans le pays le nom de *pacte Rossi*. Il avait passé par les épreuves des pouvoirs législatifs et renfermait la somme des améliorations compatibles avec l'état de la république, alors livrée à des dissentimens profonds. L'affaire semblait donc marcher vers une issue heureuse, quand une dernière formalité vint tout remettre en question. D'après la loi suisse, le vote de chaque commune doit sanctionner celui de la diète pour les mesures qui touchent aux grands rapports de la confédération. Le pacte fut soumis à cette épreuve définitive, qui ne lui fut pas favorable. Dans le canton de Lucerne, il fut repoussé par les communes rurales sous l'empire des intérêts locaux, et par suite de l'opposition combinée des partis extrêmes qu'appuyait une faction monacale. Cet échec dans le canton qui devait être le siége permanent de l'autorité fédérale paralysa tout : le projet fut retiré, et aujourd'hui la Suisse regrette d'avoir laissé échapper cette occasion, unique peut-être, de sortir de l'état de faiblesse et de tiraillement où elle se trouve.

Cet échec ne semble pas avoir été sans influence sur une détermination que prit alors M. Rossi. Il comptait en France des amis dévoués, qui depuis long-temps l'engageaient à se produire sur un théâtre plus vaste et devant un auditoire plus nombreux. Deux d'entre eux, MM. de Broglie et Guizot, venaient, à la suite de la révolution de 1830, d'être portés aux affaires, et tout conseillait à M. Rossi de se rapprocher d'appuis aussi précieux, aussi sûrs. Avec de pareilles sympathies et la conscience de sa valeur, il n'aurait pas dû hésiter ; il hésita pourtant : cette perspective ne l'éblouit pas. Il aimait Genève, pour lui si hospitalière; il en était l'enfant adoptif. Tout y avait adouci, charmé son exil; il y avait trouvé les joies du cœur, les plaisirs de l'intelligence, il

y avait fait, agrandi sa position. Son nom devenait de plus en plus inséparable des intérêts de la cité, de son rôle en Europe, de sa politique fédérale; il aurait pu s'en tenir là et faire le calcul de César. Recommencer ailleurs, sur d'autres frais, une carrière scientifique et politique, se créer un nouveau public, une nouvelle clientelle, lui semblait une entreprise grave et chanceuse. Peut-être la prudence eût-elle été chez lui plus forte qu'une légitime ambition, si l'état précaire de la Suisse et les fluctuations politiques auxquelles le pays était en butte n'eussent jeté dans son esprit quelque lassitude et quelque découragement. Il était fatigué de ces tempêtes dans un verre d'eau, de ces batailles qui ne terminaient rien, de ces agitations sur place. Un dernier motif le décida : la mort de Jean-Baptiste Say venait de laisser vacante la chaire d'économie politique au Collége de France. Il songea à se mettre sur les rangs pour lui succéder, et, vers les premiers mois de 1833, il se rendit à Paris où ses amis avaient déjà préparé les voies à sa candidature. On sait que ces choix se font sur une présentation double, l'une de l'Institut, l'autre du Collége de France. Le Collége désigna M. Rossi, et l'Académie des sciences morales et politiques, M. Charles Comte, son secrétaire perpétuel. Le ministre se rallia au premier de ces suffrages, et M. Rossi fut nommé, en 1833, professeur au Collége de France, puis, en 1834, professeur de droit constitutionnel à la faculté de Paris. Des lettres de grande naturalisation suivirent de près ces deux investitures.

Depuis ce temps, M. Rossi appartient à notre pays, qui a fait en lui une acquisition précieuse. Il apportait dans l'enseignement des facultés solides et supérieures, un esprit exercé, judicieux, maître de lui-même, et en outre une fermeté de convictions qui prenait sa source dans un sens droit et de longues études. Jamais ces qualités n'avaient été plus nécessaires qu'au moment où il monta dans sa chaire d'économie politique. L'esprit d'aventures faisait alors de grands ravages; de divers côtés, on voyait s'élever des écoles qui traitaient la science comme un spectacle et n'avaient pas assez de dédains pour les économistes restés fidèles à la tradition. Toute poursuite semblait vaine, toute amélioration puérile, quand elles n'embrassaient pas la société entière et n'avaient pas le caractère d'une métamorphose. Il ne s'agissait plus de définir la richesse, mais de la répandre par torrens; il ne s'agissait plus d'expliquer les ressorts qui règlent le jeu des intérêts, mais d'en briser les élémens, afin de les soumettre au creuset d'une transformation complète. Personne ne voulait accepter comme point

de départ le monde réel; on ne rêvait que des mondes imaginaires. Quelques formules hermétiques allaient suffire pour régénérer la société, la délivrer des maux qui l'assiégent, y fonder à jamais l'empire du bonheur et le règne de l'aisance. Désormais plus de misères, plus de souffrances; il ne devait y avoir de place ici-bas que pour une félicité sans limites.

On devine quels dangers peut engendrer une semblable disposition des esprits. Sans doute le devoir des classes favorisées est de penser à celles qui vivent sous une sorte de tutelle, et dans une société qu'animerait un mobile élevé, le dévouement devrait se produire en raison de la position. Ce devoir est impérieux, il ne souffre point d'exception et n'admet pas de privilége; mais, en le remplissant dans toute son étendue, il convient aussi de ne pas s'égarer dans les régions de l'impossible et de se défendre contre des illusions funestes. C'est jouer avec le malheur que de le bercer de rêves, de faire des promesses qui ne seront pas tenues, d'exciter des désirs qu'aucun pouvoir humain ne saurait satisfaire. Il y a là-dedans une ironie cruelle, un abus de l'imagination vis-à-vis des réalités. Si l'intention est louable, l'effet en est triste. Quand on aura long-temps échauffé le peuple au récit exagéré de ses propres douleurs, quand on lui aura promis des réparations chimériques, par exemple, plus de salaire en retour d'un moindre travail et un bien-être indépendant de ses efforts, pourra-t-on s'étonner de le voir un jour changer ses désappointemens en colères et continuer l'utopie dans le sens d'une rébellion? Peut-être serait-il sage de réfléchir plus qu'on ne le fait à cet avenir gros de menaces et de s'occuper ardemment du bien qui peut se réaliser sans épuiser sous toutes les formes l'histoire et le roman du mal.

Cette prudence a été l'un des plus beaux titres de M. Rossi; il a su résister, et en résistant il a préservé la science. Ni le bruit ni les attaques ne le troublèrent dans la ligne de ses études, dans les voies de son enseignement. Il sut préparer et attendre l'heure d'une réaction. Convaincu de la force que l'expérience ajoute aux idées, il reprit l'économie politique au point où ses devanciers l'avaient laissée, et tout en expliquant Smith, Say, Ricardo et Malthus, il les discuta avec la liberté d'un esprit puissant, mais respectueux. Il se fit l'interprète de la tradition, mais ce fut un interprète indépendant, discutant les problèmes économiques en homme habitué à les dominer, n'abdiquant pas son initiative, quoiqu'il sût la contenir. Ainsi, d'une part résister au choc des idées turbulentes et téméraires, de l'autre ne rien accepter du

passé sans contrôle, tels furent le double mérite du professeur et le caractère de ses leçons.

Les cours publics de M. Rossi, en donnant la mesure de son savoir, devaient naturellement lui ouvrir les portes de l'Institut. Il y entra en 1836, lorsque la mort de Sieyes eut laissé un siége vacant à l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section d'économie politique et de statistique. Il n'eut pas, à proprement dire, de concurrent. Sur 22 votans, il réunit 21 suffrages. Quoiqu'il existât un peu de froideur entre lui et M. Charles Comte, secrétaire perpétuel, ce fut pourtant ce dernier qui lui fit donner l'avis de se mettre sur les rangs, et, au jour de l'élection, M. Comte, alors presque mourant, se fit porter à l'Institut pour y déposer son bulletin en faveur de M. Rossi, qui s'en montra vivement touché. A peine admis, le nouvel académicien prit une part active aux travaux du corps, le présida en 1840 et y fit plusieurs lectures, dont la plus importante est un travail sur les *rapports de notre droit civil avec l'économie nationale*. Ce n'est là toutefois qu'une esquisse et le germe d'une idée qui appellerait de nouveaux développemens. Un travail plus essentiel a empêché M. Rossi de s'y livrer. Une ordonnance royale ayant chargé l'Académie des sciences morales et politiques de publier l'histoire de ces sciences en France depuis 1789, et cela pour compléter le travail que l'Institut avait entrepris par ordre de Napoléon, M. Rossi a été nommé rapporteur pour l'économie politique et la statistique. Toute grave qu'elle est, cette tâche ne forme à ses yeux qu'une partie d'une entreprise plus considérable où il compte embrasser l'économie politique soit dans le monde ancien, soit dans le monde moderne.

Il est à craindre pourtant que cette idée, ainsi qu'une foule d'autres émises et quittées par M. Rossi, ne demeure à l'état de projet et d'embryon. Le compte de l'arriéré est facile à faire. Voici d'abord la théorie des principes *dirigeans* en législation, puis l'examen des rapports du droit civil avec l'économie nationale, qui attendent des commentaires. Ce n'est pas tout : le *Traité du droit pénal* appelle un complément indispensable dans l'analyse des diverses catégories de crimes et les principes de l'instruction criminelle. Quant au *Cours d'économie politique*, il n'embrasse que la moitié de la science, la formation des richesses; l'autre moitié, qui en expose la distribution, est encore à publier. En outre, l'Académie compte sur un rapport constatant les progrès des sciences morales et politiques depuis 1789, et l'auteur n'envisage cette tâche que comme un simple extrait d'une

histoire générale de l'économie politique. Ce sont là de bien séduisantes promesses; mais les promesses des hommes qu'emporte le tourbillon des affaires sont sujettes à tant d'ajournemens!

Que d'esprits élevés ou délicats les travaux politiques ont ainsi ravis à l'étude de la science et à la culture des lettres! Combien en pourrait-on citer qui font aujourd'hui un vide irréparable parmi les érudits et les écrivains, et dans le nombre à peine en est-il deux ou trois qui ont la force de suffire à un double devoir et mènent de front les succès de la parole et ceux de la plume! Rien n'aura été plus fatal au monde scientifique et littéraire que cette attraction exercée sur lui par la politique. En divisant son effort, l'esprit perd toujours une portion de sa puissance, et il arrive un moment où il succombe sous sa tâche sans pouvoir fournir en aucun point l'entière mesure de sa valeur. Le dommage est réel; reste à savoir s'il présente une compensation suffisante. En se recrutant dans l'élite des savans et des lettrés, la politique gagne-t-elle ce qu'y perdent les sciences et les lettres? C'est un problème d'arithmétique sociale qu'il est plus facile de poser que de résoudre.

Nommé pair de France en 1839, M. Rossi a pris depuis lors une part très active aux travaux législatifs, et il est peu de débats importans auxquels il n'ait été mêlé, soit comme orateur, soit comme rapporteur. En cette dernière qualité, il a préparé diverses lois, entre autres celles des sucres, de la banque de France et du régime financier des colonies: il s'occupe actuellement de la loi sur la réforme pénitentiaire. A la tribune, M. Rossi a révélé un talent rare de dialecticien et une méthode qui éclaire et élève les discussions. Ses connaissances aussi vastes que variées, la sûreté et la promptitude de son coup d'œil, lui assurent une influence qui ne dépend ni des vicissitudes de l'opinion ni des hasards de la parole. C'est une voix écoutée parce qu'elle ne sacrifie ni aux lieux-communs ni aux sophismes. S'il est un reproche que l'on puisse faire à M. Rossi, c'est de ne point conserver sur le terrain de la politique la rigidité d'opinion qu'il apporte dans la science, et de ne pas toujours mettre ses conclusions en harmonie avec les principes qu'il pose. Un homme qui sait si bien reconnaître la vérité, et qui fait si prompte justice de l'erreur, ne saurait s'abuser ni sur les voies que l'on suit ni sur les moyens que l'on emploie en matière de gouvernement. Il est même des fautes si dangereuses, des déviations si fatales, que le dévouement et la reconnaissance ne sauraient justifier le concours qu'on y attache. Exprimer ce regret, c'est prouver à M. Rossi le cas que l'on fait de son caractère et de son

talent : en politique comme ailleurs, il gagnerait à obéir à ses inspirations, à ne relever que de lui-même. Il est peu d'esprits que la nature ait mieux traités : personne n'a des vues plus nettes en droit public, en administration, en économie sociale; il sait à fond la jurisprudence, le mécanisme des intérêts et la langue des affaires; rien ne lui est étranger, ni les petits effets, ni les grandes causes, ni l'ensemble, ni le détail. Pourquoi ne donne-t-il pas à ces facultés éminentes une direction, un essor plus libres? pourquoi les laisse-t-il s'énerver, s'amoindrir dans une condescendance fâcheuse? Les hommes qui ont apprécié ce qu'il vaut sont en droit d'attendre beaucoup de lui et d'y compter le jour où il se livrera davantage à son initiative.

Comme économiste, M. Rossi est à l'abri de toute accusation de ce genre. Personne n'a envisagé avec plus d'indépendance les problèmes qui se rattachent au régime des intérêts, exposé les faits avec une conscience plus entière, ne cachant, ne déguisant rien, ni ses convictions ni ses doutes. En lisant ces belles pages où le bon sens parle une langue si claire, on n'éprouve qu'un regret, c'est que l'œuvre soit restée à moitié et qu'il faille en attendre la fin. On l'a vu, M. Rossi est un économiste orthodoxe, mais ses croyances s'appuient sur un examen raisonné. Les théories de Smith et de Ricardo ont pris, en passant par sa plume, une force et une autorité qui n'y étaient qu'en germe : M. Rossi les rectifie et les agrandit en les expliquant. Cependant il évite avec soin tout ce qui ressemble à de l'indiscipline, et au milieu des folies du temps, c'est là une preuve d'un bon sens exquis. Pour être prise au sérieux, une science a besoin d'apporter quelque mesure dans les modifications qu'elle subit : elle ne peut pas se laisser reconstruire, tous les dix ans, de fond en comble. La liberté d'une époque n'est pas enchaînée sans doute par le point de vue des époques antérieures, et il serait ridicule de vouer la pensée humaine à l'immobilité; mais l'usage du droit de réforme, quand il porte sur l'ensemble d'une science, ne saurait être accompagné de trop de ménagemens ni entouré de trop de réserve. Le passé lègue à l'appui des idées qu'il recommande, outre leur valeur propre, l'impression qu'elles ont produite, l'ascendant qu'elles ont acquis, la clientelle qu'elles se sont faite. Dans un système de destructions successives, ces résultats s'évanouissent, et un jour arrive où l'on ne trouve plus que le néant en place d'une science, et des ruines pour tout abri.

M. Rossi n'a pas voulu que son nom fût impliqué dans une œuvre d'effervescence et d'étourderie. En demeurant sur le terrain de l'expérience, il a infligé une leçon à ceux qui s'égarent à la poursuite de

chimères et prennent pour des symptômes de force les éblouissemens de la vanité. Certes, une intelligence comme la sienne aurait eu plus de droit qu'aucune autre à présenter un système qui lui fût propre et des combinaisons personnelles. Sans aller jusqu'au pays des aventures, il pouvait, en restant dans la science, y marquer son passage par un contrôle sévère et des dissentimens plus profonds. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il y a vu un péril pour les doctrines vérifiées. Il a voulu se montrer d'autant plus discret qu'autour de lui on l'était moins, donner, au milieu du désordre des opinions, l'exemple de l'obéissance, et rester soldat quand tout le monde aspirait à devenir général. Voilà quel motif en a fait un traducteur si fidèle des économistes qui l'ont précédé, et l'a rendu si sobre en matière d'innovation. L'originalité de M. Rossi consiste dans la façon dont il expose et compare les théories des maîtres, en sachant faire la part de l'erreur et celle de la vérité, en ajoutant à leurs idées ce qui peut les mettre en relief, en éclairant ce qu'elles ont de trop vague ou de trop obscur. Une science a beaucoup à gagner dans cette étude comparée, traitée de haut, et sous la double autorité de la position et du talent; elle est heureuse d'avoir à son service une de ces plumes qui laissent un sillon partout où elles passent, et communiquent à ce qu'elles touchent de la lumière, de la sève et de la vie. Ce qui distingue le travail de M. Rossi, c'est une admirable clarté, un jugement qui ne bronche jamais, une méthode sans égale. Son style fait passer dans les abstractions même la transparence qui le distingue; rien de plus serré que la trame de sa composition, de plus nerveux que sa polémique. L'ordonnance générale y est si rigoureusement calculée, qu'on n'en saurait distraire aucun détail sans nuire à l'harmonie de l'ensemble. Ce signe est un de ceux qui trompent le moins; il caractérise les œuvres fortes et durables.

On a vu à quels combats de mots l'économie politique était naguère livrée, et que de tempêtes se sont élevées autour de ses définitions. Ce sont là des joûtes à armes courtoises que toute science aime à se ménager pour tenir en haleine l'ardeur de ses champions. Les coups portent un peu dans le vide, mais on s'y exerce la main. Parmi les points qui ont défrayé cette gymnastique, il en est trois ou quatre surtout dans lesquels les notabilités de la science sont intervenues, et que M. Rossi ne pouvait, à raison de ce fait, retrancher de son examen. Tels sont la définition de la valeur, le rôle de la rente ou fermage de la terre, l'influence des frais de production sur le prix du produit, enfin le rapport entre le chiffre des populations et celui des subsistances. Un simple coup-d'œil suffira pour prouver que ces questions sont loin

d'avoir l'importance qu'on leur a attribuée, et que l'économie politique renferme des parties plus fécondes et d'un intérêt bien autrement vif.

L'école de Smith n'admettait qu'une seule nature de valeur : la valeur en échange ou échangeable; Ricardo, et avec lui M. Rossi, disent qu'à côté de celle-ci il en est une seconde, qu'ils nomment la valeur en usage. La première serait l'utilité indirecte, l'autre l'utilité directe; l'une le trafic, l'autre l'emploi immédiat des choses. La nécessité de ce second terme de la valeur paraît indispensable à MM. Ricardo et Rossi pour expliquer certains faits et classer certains phénomènes. Il est, par exemple, des objets dont on use sans pouvoir ou sans vouloir les échanger. Tels sont les monumens publics, les routes, les canaux, les ponts; telles seraient les récoltes que le fermier consommerait lui-même au lieu de les vendre. Tout cela, ajoutent-ils, ne peut rentrer dans la classe des valeurs en échange; il faut donc créer une nouvelle catégorie, qui est celle de la valeur en usage.

Il y a là dedans, ce semble, plus de subtilité que de vérité. C'est confondre la propriété avec la destination des choses. Tout produit est échangeable, a eu cette qualité ou l'a encore : seulement, au lieu de l'échanger, parfois on en use, on le consomme directement. L'usage n'infirme pas la valeur d'échange des objets, et ne saurait être invoqué contre elle. Il est vrai que certaines richesses, comme les chemins et les monumens, deviennent, entre les mains de la communauté, des biens de main-morte, indivisibles et se refusant à toute appropriation individuelle, par conséquent à tout échange; mais, pour arriver à cet état, ces richesses ont dû passer par la loi commune, être échangées contre des salaires et autres services productifs, et si, quand elles sont créées, la société aime mieux en jouir que les aliéner, ce n'est pas une raison de penser que toute valeur d'échange soit détruite en elles, parce qu'elle y sommeille. La vente des biens nationaux dans la période révolutionnaire, l'aliénation de plusieurs forêts de l'état à une époque plus récente, prouvent que ces richesses de main-morte peuvent retrouver, à un jour donné, leur valeur d'échange et rentrer dans la circulation après en avoir été long-temps distraites. La difficulté se réduirait dès-lors à quelques exceptions qui ne méritent pas que l'on surcharge la science d'une définition de plus.

Le même caractère se retrouve dans la théorie des frais de production que Ricardo oppose à celle de l'offre et de la demande. Voici, en peu de mots, quel est ce problème. La mesure de la valeur, c'est le prix : or comment se règle, se détermine le prix? Ici commencent les incertitudes. Dans un ordre logique, le prix devrait se composer du

coût des choses, plus d'un bénéfice raisonnable pour le producteur. Malheureusement les faits ne se prêtent pas à cette marche naturelle et simple. Entre les producteurs existent des inégalités d'aptitudes, de prétentions, de positions, qui ne permettent pas d'adopter une loi uniforme, même scientifiquement. Ce serait non-seulement une erreur, mais encore une injustice. Qu'ont fait les économistes? A la loi de la production ils ont substitué la loi du marché. Le prix, disent-ils, ne se détermine qu'indirectement par le coût des choses; il se détermine directement, essentiellement, par le rapport de l'offre à la demande. L'offre représente la quantité des produits qui cherchent un acheteur; la demande est la quantité des produits que l'on désire acquérir. La demande est-elle forte et l'offre faible, les prix se maintiennent ou s'élèvent : au contraire l'offre est-elle abondante et la demande faible, à l'instant les prix inclinent vers une dépréciation. Dans les deux cas, c'est la concurrence qui opère; elle se déclare entre les vendeurs quand la somme de la marchandise excède celle des besoins, elle naît entre les acheteurs quand la somme des besoins excède celle de la marchandise. En remontant jusqu'à la production, l'effet de l'offre et de la demande se manifeste soit par un ralentissement d'activité quand l'offre abaisse les prix au-dessous de la limite où s'arrête la convenance de produire, soit par un accroissement de travail quand la demande se résout en bénéfices qui sont une prime offerte à une production plus grande. Il va sans dire que la quantité n'est pas le seul terme décisif dans le phénomène de l'offre et de la demande, et que la qualité y tient une place tout aussi considérable comme règle et mesure du prix.

Voilà une loi simple et peu s'en faut complète; elle n'a qu'un tort, c'est de ne pas saisir le produit à l'origine pour le suivre dans les diverses opérations auxquelles il donne lieu. Ricardo et M. Rossi après lui ont pris cette marche et cherché la valeur réelle des choses dans les frais de toute nature nécessaires pour les produire. Ils ont poursuivi tous deux la théorie du prix, tandis que les autres économistes n'en signalent que le plus constant phénomène. Cette donnée, juste en elle-même et méthodique, a le défaut grave d'être incompatible avec les faits. Ce que l'on nomme le prix de revient ne règle jamais l'état du marché; c'est au contraire l'état du marché qui règle le prix de vente. A côté du coût des choses, il est une foule de circonstances variables qui influent sur le parti que l'on en tire : par exemple, la perfection plus ou moins grande de l'objet, le besoin de réaliser, les masses sur lesquelles on opère, le jeu des rivalités industrielles et commerciales. Vouloir soumettre à une règle fixe des causes si mobiles et si

diverses, c'est poursuivre une chimère et introduire dans l'économie politique le procédé de Procuste. L'idéal de l'état du marché serait de n'y présenter qu'une quantité de marchandises égale aux besoins et d'y maintenir cet équilibre, comme aussi d'y faire prévaloir des prix d'une mutuelle convenance, éloignés de bénéfices exagérés et de rabais excessifs. Or, qui ne comprend que c'est là un rêve où le bienfait n'est qu'apparent et dans lequel l'esprit d'ordre étoufferait l'esprit de liberté? Qu'est-ce d'ailleurs que le besoin? En pourra-t-on jamais obtenir la mesure fixe, invariable? N'y faut-il pas laisser une grande part à l'imprévu, à l'éventuel? Somme toute, l'état du marché est et doit rester nécessairement aléatoire, chacun réglant volontiers sa conduite sur le voisin et se déterminant par nécessité plutôt que par calcul.

Comme la théorie des frais de production, celle du fermage de la terre, qui appartient également à Ricardo, est empreinte d'une couleur trop spéculative, et touche de très près au sophisme. Ricardo pose en principe que la valeur des choses ne se compose que du travail qu'elles ont coûté, et que le fermage n'entre pour rien dans le prix des produits obtenus du sol. C'est exactement comme si l'on disait que le louage d'une machine, d'un instrument, n'est pour rien dans le prix d'un produit industriel. Il est vrai que l'économiste anglais n'a pas présenté son idée d'une manière aussi crue, et qu'il a su l'entourer de voiles qui empêchent de distinguer sur-le-champ ce qu'elle a d'étrange et d'erroné. Les comparaisons les plus spécieuses, les considérations les plus abstraites semblent accumulées à dessein pour donner le change à l'esprit, et il en résulte de telles ténèbres, qu'au dire de Ricardo lui-même, vingt-cinq personnes au plus se sont, en Angleterre, rendu compte de ce qu'il a voulu dire. Il faut dès-lors laisser à ce petit nombre d'élus le soin d'en peser le mérite.

Le problème soulevé par Malthus a plus de clarté et une portée plus grande. A le résumer en peu de mots, c'est la théorie de la prévoyance au point de vue de la multiplication de l'espèce. Malthus a voulu opposer une digue à cette fécondité presque bestiale qui entraîne certaines populations, et, pour cela, il a évoqué un épouvantail, la famine. A ses yeux, le mouvement des subsistances ne peut plus désormais se mettre en équilibre avec le mouvement ascendant des populations, et si des pratiques de continence n'arrêtent pas cette progression menaçante et fatale, la terre, si vaste qu'elle soit, ne suffira bientôt plus à la nourriture des hommes. Ainsi parle Malthus, et il appuie son hypothèse de chiffres terribles. Heureusement que, sous

des apparences exactes et sérieuses, il n'y a là qu'un roman. Malthus envisage la fertilité du sol et la reproduction de l'espèce comme des termes d'une équation rigoureuse. Pourtant rien n'est plus inégal, variable, bizarre même, que ces deux phénomènes : pour peu qu'on les étudie, soit dans les faits actuels, soit dans l'histoire, on s'assure qu'ils se refusent à tout calcul lointain. La fertilité du sol et la multiplication des êtres, loin de dépendre de lois suivies, ne procèdent que par anomalies et fluctuations, obéissent au caprice des évènemens, et ressemblent moins à un flot qui monte toujours qu'à une eau qui se déplace. Malthus prend pour point de départ deux suppositions, l'une que la fertilité du sol a des bornes, l'autre que la reproduction de l'espèce n'en a pas. Rien n'est moins prouvé. Si la fertilité du sol a une limite, elle n'est pas encore connue, et l'on peut dire que cette fertilité s'est, jusqu'à présent, accrue en raison des bras et des intelligences qui s'appliquent à la culture. Quant à la reproduction de l'espèce, loin d'être infinie, loin d'aller toujours croissante, le moindre examen suffit pour attester qu'elle a des phases, des temps d'arrêt et des intermittences. Tel pays regorge d'habitans, lorsque tel autre voit ses populations s'éclaircir. L'Europe s'est couverte d'hommes aux dépens de l'Asie; l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie se peuplent aujourd'hui aux dépens de l'Europe. Des races entières disparaissent pendant que d'autres races pullulent. A tout prendre, ce n'est pas la terre qui jusqu'ici a manqué aux hommes, mais plutôt les hommes à la terre. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un regard sur la carte du globe. Le présent n'a donc rien qui puisse alarmer : quant à l'avenir, il prendra soin de lui-même. L'économie politique peut, sans regret, décliner ce souci et s'en remettre à la Providence.

Tels sont les divers thèmes sur lesquels la science économique concentrait naguère son principal effort, et, comme historien, M. Rossi a dû s'enquérir de ce qui s'est fait dans cette voie, mettre sous nos yeux les pièces du procès, prendre des conclusions pour ou contre. Cependant il est impossible qu'il s'abuse sur la valeur de pareils débats. Les matières raffinées et délicates intéressent tout au plus un groupe d'initiés; le public ne s'y arrête jamais. Ce sont des questions d'école; elles y naissent, elles y meurent. Comme action sociale, l'économie politique n'a que fort peu de chose à en attendre, et tout lui conseille de les laisser désormais s'éteindre. En revanche, il existe des thèses vives et fécondes, où il est de son devoir d'intervenir d'une manière plus directe qu'elle ne l'a fait, ne fût-ce que pour protester contre les erreurs qui circulent et les puérilités qui se dé-

bitent. Dans le nombre et au premier rang figurent les problèmes qui se rattachent au travail et à la condition des classes laborieuses. Notre époque assiste à des crises qui, pour avoir été exagérées, n'en sont pas moins profondes et réelles. Diverses causes y ont contribué. La principale est la transformation complète du régime industriel, sous l'influence des diverses applications de la vapeur, et la substitution, aujourd'hui générale, du travail mécanique au travail à la main.

Dans l'origine, cette révolution, due à un agent nouveau, se signala par de tels bienfaits, revêtit un tel caractère de grandeur, qu'on n'aperçut pas ce qu'elle renfermait en germe de dissolvans et de misères. Des industries isolées étaient frappées de mort; mais les industries agglomérées comblaient largement ces vides, et attiraient dans de grands centres d'activité d'innombrables légions de travailleurs. L'Angleterre offrit surtout ce spectacle : l'industrie y improvisa des villes aussi populeuses que des capitales. Tout marcha d'abord à souhait : les salaires étaient élevés, les bénéfices importans; le chiffre des commandes s'élevait chaque jour, et le travail surexcité se maintenait au même niveau. Tant que dura cette période d'activité, il n'y eut pas, il ne pouvait pas y avoir de souffrances. L'aisance régnait chez les ouvriers, et avec l'aisance les bras humains suffisent au plus rude service. La fortune restait fidèle aux entrepreneurs, et dans les jours de prospérité, on n'abuse pas des forces de l'homme. Ce fut l'âge d'or de l'industrie et aussi celui du monopole de l'Angleterre. On eut le tort, de l'autre côté du détroit, de croire ce monopole éternel, de prendre cette fièvre pour un état régulier et d'y engager, non-seulement le bien-être, mais encore la vie des populations. L'expiation ne se fit pas attendre. Sous l'influence d'une longue paix, chacun des grands états, en Europe et en Amérique, sentit son activité se réveiller. L'industrie venait de faire brillamment ses preuves : partout on voulait la naturaliser chez soi. En Allemagne, aux États-Unis, en Hollande, en France, on apprit à se passer de l'Angleterre, et chaque jour un marché nouveau se fermait devant les produits de ses manufactures. Cette résistance passive suffit pour amener une réaction fatale. Chaque débouché qu'on perdait au dehors provoquait une crise, soit générale, soit partielle, au sein des foyers manufacturiers de la Grande-Bretagne. De là tantôt un chômage, tantôt une diminution de salaire, c'est-à-dire le dénuement et la faim au foyer de l'ouvrier.

Ces misères ont été décrites plus d'une fois, décrites avec talent, avec sentiment, même avec un peu d'imagination. Peut-être aurait-on dû insister davantage sur les causes, soit anciennes, soit nouvelles, qui

les ont produites : c'est en dominant les faits qu'on parvient à les modifier ou à s'en défendre. Ainsi, en dehors même de cet amoindrissement du débouché extérieur qui a réagi sur le sort des artisans anglais, une circonstance peu remarquée a donné aux souffrances dont les villes manufacturières sont le siége une intensité et une énergie que sans cela elles n'auraient jamais eues. Naguère encore, et pas plus loin que 1833, l'état ou les paroisses distribuaient, entre treize cent mille individus appartenant à la classe pauvre, une somme de huit millions cinq cent mille livres sterling, c'est-à-dire deux cent quinze millions de francs environ. En 1834, ces subsides de la bienfaisance furent brusquement supprimés : une loi frappa le paupérisme. Aux secours en argent on substitua des lieux d'asile où l'indigent devait trouver ce qui est nécessaire à la vie en échange de son travail. La réforme était utile; malheureusement elle prit un tel caractère de dureté, les maisons destinées aux travailleurs furent assujéties à un régime si austère, que le but fut dépassé. Treize cent mille indigens furent mis, du jour au lendemain, en demeure d'opter entre la discipline de l'atelier public et le dénuement dans la liberté : six cent mille subirent le joug nouveau, sept cent mille demandèrent au travail libre ce qu'ils obtenaient autrefois de la charité officielle. Si le premier résultat de la loi fut d'épargner cent millions de francs à l'état et aux paroisses, en revanche il fallut que le salaire manufacturier comblât ce vide et nourrît cette population déclassée. De là ce double effet d'une irruption soudaine de nouveaux-venus dans des cadres déjà pleins, et d'un avilissement de la main-d'œuvre par suite d'une offre excessive du travail. Combinée avec la diminution du débouché extérieur, cette affluence des pauvres dans la manufacture dut y apporter le principal élément d'une détresse dont on a fait de si sombres tableaux.

Quoi qu'il en soit, un enseignement a dû sortir de ces crises, c'est que la suprématie industrielle ne s'acquiert et ne se maintient qu'au prix de grandes douleurs. En Angleterre même, cette conviction pénètre dans les esprits. Sans exclure la misère, le travail isolé ne lui communiquait pas une fermentation dangereuse et ne l'aggravait pas par de continuelles intermittences. Il semble que de tous côtés on s'accorde à voir les choses ainsi. Jamais plaintes plus vives ne se firent entendre contre les excès du régime manufacturier; on le dépeint comme une école de débauche, comme une source d'infection morale. Les populations s'y étiolent et s'y dégradent; on y abuse non-seulement de l'adolescence et de l'âge mûr, mais aussi de l'enfance; on y écrase sous le poids d'un travail forcé non-seulement les hommes, mais les

femmes. C'est une exploitation odieuse qui se consomme à la face du ciel, et où la créature faite à l'image de Dieu descend jusqu'au rôle de la brute. A la bonne heure; il ne reste plus alors qu'à expliquer une inconséquence singulière. Dans les pays même où cette accusation trouve de nombreux échos, où la plainte contre le régime industriel a le plus d'énergie, on se donne un mal infini pour en accroître les applications. On trouve que la manufacture énerve, pervertit, abaisse l'homme, et l'on fait tout pour que la manufacture absorbe chaque jour des populations plus nombreuses. Encore s'il s'agissait d'industries naturelles, le danger serait moindre; mais c'est d'une manière artificielle, à l'aide de lois prohibitives et de tarifs exagérés, empiriquement et à l'aventure, que l'on fait naître une foule d'industries caduques et précaires. Au lieu de s'apitoyer sur les êtres qu'opprime l'atelier, il serait bien plus sage de les arrêter en chemin et de n'y laisser arriver que le contingent nécessaire. Pour cela, il n'y a pas même à agir; il suffit de s'abstenir à propos et de ne pas vouloir tout produire; il suffit de remplacer le travail direct par l'échange, et de prendre l'étranger pour fournisseur là où il opère avec moins d'efforts et avec plus d'avantages.

C'est la liberté en matière de commerce qui peut seule assainir l'industrie, lui rendre son équilibre et faire cesser les tristes hécatombes qui s'y succèdent. Aucun principe n'a plus de vertu, plus d'efficacité. M. Rossi en a fait l'objet de deux chapitres qui sont des modèles de clarté, de logique et de raison. Il y a vraiment du vertige au fond de cette prétention qu'ont aujourd'hui les peuples, même les plus éclairés, de se passer de leurs voisins tout en les mettant à contribution, de leur fournir le plus d'objets possible sans en rien recevoir, de fermer leurs propres frontières en demandant l'accès des autres états. Ce sont autant de contradictions qu'expliquent seules l'âpreté habituelle des intérêts et les terreurs puériles dont ils s'inspirent. On a l'air de chercher autour de soi des nations qui consentent à être dupes, et l'on dirige contre elles des tarifs de douane comme des machines de guerre. Tout cela est désastreux en pratique, insensé en théorie. S'il est une vérité démontrée, hors d'atteinte, c'est qu'un état ne perd pas nécessairement ce qu'un autre gagne, et qu'il paie toujours en produits de son sol et de son industrie les produits que lui fournissent l'industrie et le sol étrangers : d'où il suit que chacun d'eux doit s'attacher à faire ce qu'il fait bien et à bon compte, et demander aux autres ce qu'ils font mieux et à meilleur marché que lui.

Cette loi si simple est cependant méconnue. De toutes parts, on af-

fiche le dessein de régler ses intérêts à l'exclusion de ceux des autres peuples; on prétend se suffire en tout, on s'isole par des blocus volontaires. L'Allemagne et la Belgique échangeaient hier des aggravations de droits; elles se rendaient rigueur pour rigueur, blessure pour blessure. Demain ce sera la France, ou la Hollande, ou bien l'Angleterre, berceau de la prohibition. Les états ainsi régis sont-ils plus heureux? La prospérité y est-elle plus générale, plus soutenue? Le travail s'y maintient-il dans une situation régulière par le seul fait qu'il se trouve placé à l'abri de toute concurrence extérieure? Les convulsions commerciales et industrielles sont là pour répondre. En revanche, il est quelques points de l'Europe, la confédération helvétique par exemple, qui n'ont pu ni voulu défendre l'activité locale au moyen d'un cordon de douanes, ce luxe des grands empires. En sont-ils plus mal partagés? Y voit-on régner la misère qui décime les foyers industriels? Les populations y sont-elles plus chétives, les races plus dégradées? Ce régime libéral est-il la source d'une infériorité en toutes choses, et les met-il bien au-dessous des pays qui assurent à leur propre production le privilége du débouché intérieur? M. Rossi nous le dira. « La production suisse, lit-on dans son *Cours* (1), n'a pas cessé de s'accroître; l'industrie agricole et l'industrie manufacturière y ont également prospéré. Sur le penchant des Alpes, à côté de la fumée pastorale des chalets, on voit s'élever les noirs et épais tourbillons de l'usine qui carde, qui file, qui tisse à la vapeur. L'Anglais, le Français, le Belge, le Saxon, rencontrent sur plus d'un marché l'industrieux Helvétien, qui, par le seul effet de son travail intelligent et de son esprit d'ordre et d'économie, parvient à lutter avec les producteurs que le privilége favorise. »

A la rigueur, on peut admettre qu'à l'origine des industries une protection a été légitime, afin de leur laisser le temps de se placer au niveau des pays les plus avancés et de fournir l'entière mesure de leur force. On doit reconnaître aussi que les intérêts créés sous l'influence d'un régime, même abusif, ont droit à tous les respects, à tous les ménagemens, et qu'une réforme ne peut être que l'œuvre des années. La science, qui est la vérité, doit savoir attendre; elle ne désire pas une victoire douloureuse aux vaincus, mais une victoire inoffensive, lente, successive. L'essentiel, c'est que le principe soit mis au-dessus de toute atteinte, que le droit soit reconnu par ceux que les circonstances en ont fait sortir. Quant aux applications, le

(1) Page 353, vol. 2.

temps y pourvoira avec persévérance, mais avec mesure. Eh bien! cette concession, si adoucie qu'elle soit, les intérêts privilégiés la repoussent. Au principe de la liberté progressive ils opposent celui d'une protection éternelle. Ils ne se contentent pas d'un bail à courte durée, ils exigent une emphytéose. A les entendre, le marché français leur a été irrévocablement aliéné, c'est leur bien; ils ne souffriront pas qu'on y touche. Aussi, sur quelque point que le privilége soit menacé, s'élève-t-il à l'instant un concert de voix éplorées ou furieuses qui demandent le maintien de ce qui est avec un accent déchirant ou le ton de la colère. Le gouvernement lui-même est mis au défi d'y porter la main, et cette effervescence des intérêts va parfois, comme dans le projet d'union belge, jusqu'à prendre le caractère d'une coalition de chefs d'industrie et de législateurs. Cette situation est intolérable; elle ne saurait se prolonger sans danger. La faiblesse engendre les prétentions immodérées, et l'état ne peut pas être à la merci des industries que couvre le privilége. Avec plus de prévoyance, on aurait pu s'épargner cet embarras. Il suffisait de ne donner à la protection qu'un caractère transitoire et de la mesurer à la force des industries dans une proportion toujours décroissante. C'est le contraire que l'on a fait. Les sages avis n'ont pas manqué pourtant, et M. Rossi s'exprimait là-dessus avec autant d'éloquence que raison : « Ceux-là seuls ont besoin de priviléges, disait-il, qui manquent de courage, de prévoyance, de lumières, ou bien qui, plus répréhensibles encore, veulent s'enrichir à la hâte, aux dépens de n'importe qui, et demandent à la loi soudainement les gains qu'ils ne devraient faire que peu à peu, à l'aide d'un travail habile et persévérant. »

On le voit, toutes ces questions sont graves, actuelles; elles touchent la société par mille points, elles demandent des solutions promptes. Le rôle de l'économie politique est d'y concourir d'une manière active, avec modération sans doute, mais avec fermeté. Naguère des milliers d'ouvriers s'ébranlaient au cœur de l'Allemagne et prenaient pour cri de ralliement la destruction des machines. Ces excès ne sont pas nouveaux; l'Angleterre, berceau des découvertes mécaniques, a eu à s'en défendre, et l'expérience a suffi pour les éloigner. Les classes laborieuses ne sont pas long-temps rebelles aux conseils de la réflexion et aux inspirations de la sagesse. Mieux éclairés sur l'emploi des machines, les ouvriers ont fini par en comprendre l'utilité, et c'est avec plaisir que l'on aime à rappeler la réponse d'un tisserand écossais, Joseph Fauster, devant une commission d'enquête formée en Angleterre. Après avoir déclaré que le travail mécanique ruinait sans retour le travail à

la main, et que son salaire était descendu d'une livre sterling par semaine à sept shillings, Fauster ajouta : « Les tisserands de Glasgow savent que les machines doivent continuer à marcher, qu'il est impossible de les arrêter; ils savent aussi que tout ce qui est instrument, outil d'agriculture ou de manufacture, est une force mécanique, en d'autres termes une machine, que tout ce qui est au-delà des dents et des ongles est une machine. Il n'y a qu'à s'y résigner. En parlant ainsi, j'exprime l'opinion de la majorité de mes confrères. »

Ajoutons que des découvertes aussi décisives, aussi révolutionnaires que celle de la vapeur et de ses applications, ne se renouvellent qu'à de longs intervalles, et ne peuvent être considérées que comme des faits exceptionnels dans le cours des siècles. Après un élan pareil, ordinairement le génie humain se repose, et à ce point de vue notre époque, pleine de surprises, se détache des temps réguliers. Les douleurs de l'enfantement pèsent sur nous; notre génération souffre pour les générations qui vont suivre; mais ces douleurs sont glorieuses comme celles de la fécondité, elles en ont le charme et les angoisses. Il en est ainsi pour la liberté industrielle et commerciale, dont les écarts seuls nous frappent, et pour cette colonisation algérienne, pleine de sacrifices si méritoires. Partout nous préparons l'avenir en vaillans pionniers : ici, jaloux de laisser dans nos institutions et dans nos lois les germes d'une émancipation féconde, là, sur le sol de l'Afrique, l'empreinte de notre nationalité. Faut-il se rebuter parce que la besogne est rude, la plainte vive, le sol ingrat? Faut-il retourner sur nos pas à la vue des difficultés qui nous attendent encore, renoncer à assainir ce qui est insalubre, à fertiliser ce qui est stérile? Suffira-t-il de quelques mécomptes pour nous faire abandonner et les conquêtes de principes et les conquêtes de territoire?

Il est des personnes que les maux du temps découragent, et qui volontiers les imputeraient à un affranchissement trop précoce du travail. Les souffrances de l'artisan au sein de l'atelier, les violences des coalitions, l'abus des forces humaines, les fluctuations du salaire, les brusques déclassemens opérés par l'emploi des machines, les écarts de la concurrence, l'audace des sophistications, tous ces symptômes, et d'autres encore, leur rendent la liberté de plus en plus suspecte, et, pour échapper à ces inconvéniens, ils ne sont pas éloignés de se réfugier dans l'arbitraire ou de se livrer à l'empirisme. C'est un sentiment qu'il faut combattre avec les armes de la raison, et l'économie politique a pour principal devoir de maintenir le travail dans les voies où notre révolution l'a fait entrer. L'avenir n'est

pas du côté de la servitude, et encore moins du côté de l'utopie. Il est dans un exercice plus régulier de droits désormais acquis, dans un esprit d'ordre et de prévoyance qui se développe de plus en plus, dans le respect mutuel des intérêts et des personnes, dans l'équilibre des modes d'activité, dans l'emploi mieux réparti des forces et des facultés sociales, toutes choses qui doivent nécessairement naître d'une longue pratique de la liberté et des leçons quelquefois sévères de l'expérience. En industrie comme en politique, on passera de l'abus à l'usage, on se dégoûtera des agitations stériles : la fièvre des intérêts se calmera comme s'est calmée la fièvre des petites ambitions. Il y aura toujours des douleurs; quel régime ici-bas en est exempt? mais peu à peu, les mœurs aidant, on verra s'accroître la somme du bien et diminuer celle du mal, sans qu'il soit nécessaire de recourir pour cela à une organisation arbitraire ou d'entrer dans le pays des rêves.

Sans doute l'économie politique ne repousse aucun des moyens de détail qui peuvent rendre le régime des intérêts moins pesant à l'ouvrier, fonder sa sécurité et préparer son bien-être. Toutes les institutions de prévoyance, tout ce qui tend à répandre dans les classes laborieuses des sentimens d'ordre et de solidarité, tout cela, la science l'accepte, le défend, le propage : elle ne veut rester étrangère à aucune idée morale, à aucune inspiration généreuse; mais il lui est impossible de s'abuser sur les effets nécessairement restreints de ces combinaisons. Toutes, elles se fondent sur l'épargne, et l'épargne est une vertu facultative quand elle est possible : il n'y a donc rien de général à en attendre. La rendra-t-on obligatoire? Il faudrait pour cela que le salaire fût plus que suffisant, ce qui n'est pas la règle, mais l'exception. Ira-t-on alors jusqu'à se placer entre l'ouvrier et l'entrepreneur, et à imposer à celui-ci soit un taux déterminé pour le salaire, soit toute autre charge accessoire au profit du salarié? C'est faire d'un contrat libre un contrat forcé, et frapper la production en même temps que le producteur. Il est difficile d'échapper à ce cercle vicieux.

Avec M. Rossi, avec les véritables économistes, il faut chercher ailleurs un remède plus général et plus efficace. Parmi les maux qui affligent le monde industriel, il en est beaucoup qui dérivent de la situation fausse, précaire, factice, que nos lois ont faite aux intérêts. Ces lois multiplient sur tous les points les existences artificielles aux dépens des existences naturelles, et il en résulte des embarras et des lésions dont la main-d'œuvre se ressent. Au lieu de laisser les industries se distribuer d'elles-mêmes selon le vœu de la nature et l'aptitude des populations, au lieu de les maintenir dans un jeu uniforme où

elles engageraient seulement le nombre d'hommes qu'elles peuvent nourrir, on ne semble pas avoir d'autre souci que de les faire éclore par artifice, et de leur imprimer ensuite, à coups de tarifs, des fluctuations qui troublent leur économie et déclassent les travailleurs. C'est ainsi que l'activité du pays ne marche que par accès, tantôt frappée de langueur, tantôt animée d'une énergie fébrile. Ce régime funeste, dangereux, la science économique doit en poursuivre la condamnation : sa gloire sera de l'atténuer ou de l'abolir. M. Rossi a tracé le chemin avec une autorité, un éclat qui rendent la victoire désormais facile. Il ne s'agit plus que d'insister sur quelques grands principes à l'empire desquels le monde ne saurait plus long-temps se dérober, et de les faire pénétrer dans le domaine des faits, jusqu'ici rebelles à tous les efforts. Surtout plus de querelles dans le champ des idées abstraites; rien qui puisse lasser l'attention, causer des vertiges à l'intelligence. L'économie politique ne doit plus livrer de combats hors du terrain des réalités. Adam Smith, qui était un grand esprit, a voulu en faire une science expérimentale; c'est une malheureuse déviation que de lui donner des allures trop spéculatives.

LOUIS REYBAUD.

DE

LA POÉSIE PHILOSOPHIQUE

EN ALLEMAGNE.

I.

LES POÈTES DE LA JEUNE ÉCOLE HÉGÉLIENNE.

I. — *Laien-Evangelium* (L'ÉVANGILE DES LAÏQUES), par M. Frédéric de Sallet. Leipsig, 1842.

II. — *Laienbrevier* (LE BRÉVIAIRE DES LAÏQUES), par M. Léopold Schefer. Berlin, 1834.

III. — *Vigilien* (VIGILES), par M. Léopold Schefer. Guben, 1843.

Voici plusieurs livres assez curieux pour qui désire connaître l'état des esprits dans cette partie de l'Allemagne où s'agite et se transforme la philosophie de Hégel. Voici deux écrivains, deux poètes, qui se font les interprètes de la doctrine du maître et essaient de populariser par des chants ce que tant d'autres expliquent ou obscurcissent en de longs commentaires. C'est une grande gloire assurément pour une école philosophique de gouverner les différentes directions de la science, de planter son drapeau dans tous les champs de la pensée; il y a là un

témoignage de puissance qu'on ne saurait méconnaître. Hégel étendit très loin cette souveraineté de son génie. Ses idées, qu'il avait imposées lui-même à l'ensemble des connaissances humaines, furent reprises en détail et appliquées avec force par des esprits dévoués; M. Rosenkranz les fit régner dans l'histoire littéraire, M. Hotho dans les études esthétiques, et n'est-ce pas un titre sérieux pour le philosophe de Berlin d'avoir compté parmi ses disciples un théologien comme Marheinecke, un jurisconsulte comme Édouard Gans? Il lui a manqué un poète, car malgré la haute déférence que Goethe témoigna souvent à Hégel, il est difficile de voir dans *le second Faust* une poétique consécration de la nouvelle philosophie. Les préoccupations naïves d'un disciple enthousiaste ont pu seules imaginer ce rapprochement, et l'on sait que M. Hinrichs, quand il commentait dans ce sens l'œuvre du poète de Weimar, s'attira une de ces réponses poliment ironiques qui ne permettent pas d'insister. La jeune école hégélienne a été plus heureuse que le maître dont elle usurpe le nom; elle a eu ses poètes, M. Frédéric de Sallet et M. Léopold Schefer, deux esprits ardens, décidés, convaincus, dont il faut apprécier le rôle et marquer la place.

On comprend sans peine que certains systèmes de métaphysique puissent produire et susciter des poètes. Quand une doctrine a tenté hardiment l'explication universelle des choses, s'il y a, parmi les intelligences qu'elle saisit, de promptes imaginations, des esprits généreux et inspirés, il est naturel qu'ils veuillent consacrer à leur manière, par des images et des symboles, les découvertes de la science et réaliser l'invisible. Rappelons-nous d'ailleurs qu'aux époques primitives la philosophie encore unie à la religion s'exprime souvent elle-même par des hymnes avant d'atteindre la forme rigoureuse, la précision sévère que lui donnera sa maturité; rappelons-nous les poétiques origines de la philosophie grecque. En outre, ce caractère n'est point propre seulement aux philosophies naissantes; il appartient aussi aux époques vieillies, lorsque la science, en résumant tout un ensemble d'idées, en voulant tout couvrir, tout embrasser, se confond avec la religion, se substitue à elle, et lui dérobe quelquefois, avec son enthousiasme et sa souveraineté jalouse, les longs voiles du temple et le langage mystérieux du sanctuaire. L'école d'Alexandrie est pleine de poètes et d'hiérophantes; Plotin est persuadé que la véritable méthode est une inspiration d'Apollon et des Muses. Ce n'est pas assez pour Proclus d'écrire des hymnes; il se proclame le prêtre, non d'une religion, mais de toutes les religions, le pontife de l'humanité tout en-

tière; et si vous cherchez le poète de cette école, ne saisit-on pas très distinctement l'écho des leçons d'Alexandrie dans les hymnes chrétiennes de Synésius?

Des Alexandrins aux Allemands, je n'ai pas besoin de transition. Quelque jugement que l'on porte sur les deux derniers systèmes qui ont régné en Allemagne, il faut reconnaître qu'ils se prêtaient singulièrement au mysticisme poétique. M. de Schelling, dans sa première période, l'a clairement prouvé. Je ne parle pas seulement de la philosophie de la nature et de l'enthousiasme qu'elle communiqua aux sciences, à l'histoire, à l'érudition. Avant ce triomphe, avant que M. Oken, M. Kreuzer, M. Goerres, se fussent groupés autour de lui, M. de Schelling avait rencontré à Iéna un poète qui, dans l'histoire de la philosophie allemande, se place gracieusement à ses côtés. Ce poète, c'est l'auteur des *Disciples de Saïs*, c'est Novalis. Esprit aimable et souffrant, exquise et subtile nature dont le christianisme et les doctrines panthéistes se partagèrent douloureusement les nobles instincts, Novalis a été pour M. de Schelling un Synésius plein de délicatesse et de profondeur.

Or, quel pouvait être le poète de Hégel? Était-il possible seulement qu'il y en eût un? La doctrine du philosophe de Berlin, cette doctrine inflexible, effrayante, eût-elle réussi à inspirer un artiste? Oui, je le crois, car le système de Hégel est lui-même une construction pleine de magnificence. Quand on a pénétré le secret de ces formules, ce n'est pas uniquement le sens philosophique qui vous frappe, c'est aussi la majesté du temple; seulement, ce ne sont pas les *templa serena* dont parle Lucrèce. Je crois que ce système eût offert à une pensée forte et sombre des inspirations vraiment grandes. La conception de l'univers particulière à Hégel était faite pour tenter un poète hardi; ce dieu qui sort de lui-même, qui se produit dans les formes visibles, dans la nature, dans l'humanité, et ensuite les brise sans pitié dès qu'il a retrouvé la conscience de son être, cette divinité terrible qui a besoin de tant de ruines, eût pu saisir avec vigueur une intelligence dantesque. Comme le dieu de Platon, comme le dieu bienfaisant du christianisme plane sur les écrits de tant de poètes et les éclaire d'une lumière pure, le dieu implacable de Hégel eût arraché à ses croyans de sublimes cris de douleur ou de révolte. Lugubre poésie assurément! Pour la traduire en de puissans symboles, il eût fallu l'imagination douloureuse et bizarre qui, dans un songe effroyable, vit le Christ moribond annonçant aux hommes qu'il n'y a point de Dieu. L'art eût pu accep-

ter de telles conceptions exécutées par l'auteur du *Titan*, et elles eussent pris place, entre Faust et Manfred, parmi les sombres enfans de l'esprit tourmenté des modernes.

Mais Hégel n'a inspiré aucun poète, et les écrivains dont j'ai à parler ne représentent que la jeune école hégélienne; c'est de M. Strauss qu'ils procèdent directement, c'est par M. Feuerbach qu'ils nous sont présentés. Avant d'ouvrir ces livres que j'ai dans les mains, je me défie singulièrement, je l'avoue, d'une poésie inspirée par de tels conseillers. Il ne me paraît pas que l'auteur de la *Vie de Jésus* et le fougueux rédacteur des *Annales de Halle* aient enfermé dans leurs théories beaucoup d'élémens poétiques dont un art sérieux puisse tirer profit. On sait que toute la partie grandiose du système de Hégel, son idéalisme, souvent égaré, mais toujours puissant, a complètement disparu dans le commentaire de ses jeunes disciples. Sous prétexte de réaliser les doctrines du maître, de leur donner une vie complète par une application immédiate, ils ont substitué à son insatiable ardeur je ne sais quel matérialisme vulgaire. Triste enseignement pour la muse! Comment pourrions-nous fonder de sincères espérances sur cette poésie de l'école? Lisons pourtant : Lucrèce a chanté les dogmes d'Épicure, et là où il attaquait les croyances qui sont la source de toute inspiration, il a bien su, par un magnifique effort de son esprit irrité, atteindre à des beautés imprévues. D'ailleurs nous verrons, dès les premières pages, combien ces écrivains sont graves, sérieux, décidés. Si ce ne sont de très habiles artistes, ce sont des cœurs honnêtes et généreux. Nous ne trouverons pas, je le crains, une poésie très haute; mais nous pouvons faire certainement une curieuse étude morale.

M. de Sallet, qui vient de mourir, bien jeune encore, l'année dernière, était déjà cité avec orgueil par ses amis. Inconnu long-temps, après maintes hésitations, après maintes tentatives abandonnées et reprises, il sortit tout à coup de l'obscurité en publiant, une année avant sa mort, le recueil qu'il a intitulé l'*Évangile des Laïques*. Ce livre fut accueilli avec beaucoup d'empressement. Il renfermait assez de qualités recommandables pour attirer au poète non-seulement l'admiration toute prête de son école, mais l'attention désintéressée de la critique. On respecta chez le jeune écrivain une ame ardente et sincère qui confessait sa foi en termes très nets et la prêchait avec une confiante tranquillité. Sa droiture inspirait une vive sympathie à ceux-là même qui ne pouvaient partager ses idées; tant de simplicité, tant de répugnance pour tout ce qui était faste et ostentation, un amour

si loyal de la vérité, donnait pour l'avenir de grandes espérances; mais la mort vint tout interrompre. Aujourd'hui les documens abondent sur la destinée trop courte du poète mort avant l'âge; ses amis ont soigneusement éclairé la route qu'il avait suivie; ils ont recueilli avec piété ses derniers écrits, des vers, des fragmens, des lettres. On voit qu'ils veulent se couvrir de son nom. Cette vie est, en effet, une bonne défense pour eux; dans cette école, où l'élévation morale des chefs a été obscurcie chez les disciples par tant de vanités bruyantes, par tant de colères factices, il n'est pas beaucoup d'écrivains chez qui l'on rencontre la haute distinction de M. de Sallet et qui aient su montrer, au milieu des plus grandes témérités, au milieu des plus folles erreurs de l'esprit, une confiance si calme, une si affectueuse sérénité.

M. de Sallet, dont l'origine est française, appartient à une famille protestante qui s'expatria après la révocation de l'édit de Nantes. Né en 1812, dans une petite ville de Prusse, à Neisse, il commença ses études au gymnase de Breslau, puis, destiné à la carrière des armes, il entra au régiment des cadets à l'âge de douze ans. Au milieu de ces études toutes militaires, ses instincts poétiques se déclarèrent bientôt. A dix-huit ans, le jeune soldat essayait déjà sa plume de mille manières; tantôt dans le silence de ses promenades, tantôt en montant la garde sous les remparts de la citadelle de Juliers où il passa une partie de sa jeunesse, il méditait, il faisait des vers, et construisait des plans d'étude, des projets d'ouvrages de toute sorte. Ces fragmens, publiés depuis sa mort et qu'on aurait pu laisser dans l'ombre, attestent sans doute une pensée active, mais ils ne nous présagent rien de la direction qu'il a suivie, et l'on n'y trouve même pas ce travail inquiet d'une intelligence qui cherche sa voie. Chose étrange! celui qui crut devoir être le poète de la morale hégélienne hésita long-temps avant de démêler sa vocation. Arrivé à Berlin en 1832, un an après la mort de Hégel, au moment où la doctrine du philosophe n'avait encore rien perdu de son autorité, le jeune écrivain, qui allait bientôt être subjugué par elle, n'y vit d'abord que des bizarreries qui provoquèrent sa verve. Il est curieux que l'auteur de l'*Évangile des Laïques* ait commencé par publier à Berlin, dans le *Conversationsblatt*, une petite nouvelle, vivement écrite, où il raillait très spirituellement la terminologie de l'école hégélienne. Les amis de M. de Sallet n'ont garde de négliger les rapprochemens que cette aventure rappelle; saint Paul aussi avait persécuté les chrétiens, et M. de Sallet, disent-ils, se trouvera bientôt sur le chemin de Damas. En attendant l'illumination, il

continue à écrire çà et là; il donne des vers à l'*Almanach des Muses* rédigé alors par Chamisso, il publie en 1835 un recueil de poésies qui ne méritait guère d'être remarqué et qui le fut peu en effet. Surtout il s'occupe de littératures étrangères; la vieille poésie anglaise, française, italienne, l'attire beaucoup, et il achève en 1835 une traduction des ballades de Percy qui ne peut trouver un éditeur. C'est vers cette époque qu'il se familiarise avec cette philosophie de Hégel dont l'aspect étrange et la langue barbare l'avaient d'abord épouvanté. Pour sauter par-dessus ces barrières, pour pénétrer dans l'intimité de la doctrine, il lui fallait un guide; un de ses amis, M. Julius Moecke, se charge de l'introduire. Dès ce jour, la révélation sera complète pour M. de Sallet, et la pensée du philosophe s'emparera de toute sa vie.

Forcé de quitter Berlin pour quelques années, il emporta avec lui ces idées nouvelles et en nourrit désormais son ame. Quand il revint à Breslau, en 1839, la philosophie de Hégel, étudiée par lui de plus en plus, n'avait pas un disciple aussi dévoué, aussi scrupuleusement fidèle. Ce qui l'avait surtout frappé et subjugué, c'était, disait-il, l'évidence religieuse, le caractère divin de cette morale. Au milieu des incertitudes du présent (faut-il dire s'il fut plus heureux ou plus à plaindre que tant d'autres chercheurs morts à la peine?), il avait trouvé dans les doctrines de M. Strauss et de M. Feuerbach le repos auquel aspirait son ame; car, bien qu'attiré par Hégel d'abord, il s'était attaché bientôt à cette partie de son école qui, sous le nom de *jeune école hégélienne*, venait d'introduire des dogmes tout-à-fait nouveaux. Ces dogmes, il les approuvait, il les aimait. Tandis que ses coreligionnaires nous offrent surtout, au milieu des déchiremens du scepticisme, des ames violentes, des intelligences troublées, chez lui il n'y a aucun trouble, aucune violence, c'est la ferme candeur du lévite. Voilà son rôle dans cette histoire des idées, voilà la place qu'il occupe dans ce groupe bizarre. Cette candeur, cette conviction naïve, quoique très décidée, il va la manifester enfin dans le livre qui a désigné son nom à l'attention de la critique sérieuse. C'était le moment où la nouvelle école hégélienne s'efforçait de populariser, d'appliquer à sa manière les théories de la métaphysique; les *Annales de Halle* venaient d'être fondées, et M. de Sallet y avait envoyé de Breslau plus d'un article. Tandis que ses amis s'adressaient à la presse, tandis que les publicistes armaient leur plume pour le succès de leur entreprise, M. de Sallet convia au même travail la muse qu'il avait tant aimée; il résolut de présenter en images, en récits, en paraboles, le catéchisme des idées hégéliennes, de le donner sans bruit, sans aucune

prétention, sous une forme très simple, très calme, et il écrivit l'*Evangile des Laïques*.

Très simple, très calme, oui, mais très hardie, telle est l'idée de ce livre. Il tient tout ce que promet le titre et le nom de l'auteur; c'est l'Évangile refait par un docteur hégélien pour une église nouvelle. Le poète suit pas à pas saint Jean ou saint Luc, depuis l'incarnation du Verbe éternel jusqu'à la résurrection du Christ, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire; il traduit gracieusement le divin récit, et chaque chapitre est terminé par une explication qui en détourne le sens et lui fait proclamer les idées de l'école.

Voici d'abord un prologue qui renferme en quelques vers l'histoire de la chute, selon le récit de la Genèse, avec l'interprétation hégélienne, puis l'évangile s'ouvre comme dans saint Jean : *In principio erat Verbum*, au commencement était le Verbe. Quand le poète a traduit l'évangéliste, ce qu'il fait souvent avec assez de bonheur, il se met à prêcher sur son texte; et pour qu'on sache ce que sera cette prédication dans tout le cours de l'ouvrage, il suffit peut-être d'indiquer le commentaire de ce premier chapitre. Ce Verbe éternel, incréé, qui s'est fait chair, il s'était fait chair bien avant le Christ; dès que l'homme est créé, dès qu'il existe dans l'œuvre des six jours, voilà le Verbe venu en ce monde. Seulement, comme l'humanité a oublié qu'elle était le Verbe, comme la chair a étouffé l'esprit, le Verbe s'est fait chair une seconde fois d'une manière spéciale, d'une manière expresse et déterminée, dans la personne du Sauveur. Jésus a été le sauveur, parce qu'il a délivré le Verbe des liens qui l'enchaînaient, parce qu'il a montré à tous les hommes qu'ils étaient, comme lui, les fils de Dieu et le Verbe devenu chair. Que vous dirai-je enfin? Dès le début de son évangile, le poète a dit le dernier mot de la doctrine de Hégel, il a atteint les conclusions de M. Strauss. Le procédé sera le même à tous les chapitres; le récit d'abord, puis les commentaires apocryphes, et enfin les mystiques élans, les prières, l'encouragement moral, l'exercice de piété pratique approprié à chaque sujet.

Au moment de détruire ainsi le sens consacré des livres saints, le poète, malgré la ferme décision de son esprit, semble hésiter quelquefois. Écoutez ces strophes sur l'annonciation :

« La pieuse légende est semblable à l'œuf d'or qui brille, mystérieux, sur le duvet du nid. Son éclat attire l'œil curieux des enfans; chaque jour, c'est une fête nouvelle.

« Ils ne se doutent pas, dans leur innocente gaieté, qu'au sein de l'œuf

fermentent des forces vives, jusqu'à l'heure où, couvé par l'esprit brûlant, il enfantera l'oiseau merveilleux, l'oiseau d'or!

« Un jour, ils s'approchent; l'œuf est brisé : ils s'emportent (puérile colère!) contre le méchant qui a fait le mal; et, pleurant et criant, ils tiennent les débris dans leurs petites mains.

« Enfans que vous êtes! insensés! Là-haut, sur la cime des arbres, n'entendez-vous pas le chant de l'oiseau? L'être s'éveille, l'apparence s'évanouit, la pensée brise son enveloppe.

« Près de la vierge Marie, un ange s'est approché par le sentier des divins messages : Salut, pleine de grace! ne crains rien, Dieu est avec toi, tu as trouvé grace devant lui.

« Tu enfanteras un fils que tu nommeras Jésus le Sauveur. Le Seigneur le consacrera pour qu'il soit un roi éternel, et le nommera le fils du Très-Haut.

« Ainsi parle la légende : langage profond, mystérieux! Mais si vous nous forcez de l'accepter comme un fait, vous la changez en un conte qui n'a plus de sens, vous détruisez le vivant esprit qu'elle renferme.

« Sans doute, c'est un triste devoir pour le poète, quand, armé d'airain pour la guerre, il foule aux pieds et ravage les sentiers fleuris; mais une voix lui crie : Marche, jusqu'à ce que tu aies pris la forteresse de la vérité.

. . . . . .

« La parole de l'ange s'adresse encore aux femmes de la terre : Si la pudeur et l'amour t'enflamment toujours, ô femme! si ce feu sacré te donne une vie nouvelle et te transfigure, tu demeureras toujours pure, toujours vierge.

« Aussi long-temps que tu ne sauras rien des désirs terrestres, et que, dans les bras de ton époux, tu songeras seulement à Dieu, l'esprit saint descendra sur toi; il t'enveloppera des forces du Très-Haut.

« Ce que tu enfantes est saint et deviendra grand en esprit. C'est le roi éternel sur la terre. Oui, Dieu a choisi ton sein maternel pour y devenir homme tous les jours, tous les jours.

« Ainsi, avec humilité, semblable à la mère de Jésus, tu reçois le Seigneur dans la pure beauté de ton ame. De la vallée de la terre tu fais un royaume céleste, et tes enfans s'appellent les fils de Dieu. »

J'ai traduit cette pièce tout entière pour indiquer par un seul exemple la manière de l'auteur. On voit que c'est le dernier terme de la doctrine hégélienne; on voit que ce sont ses plus grandes hardiesses, ses excès les moins tolérables. L'humanité substituée au Christ, tel est aussi l'enseignement de M. Strauss, et M. Feuerbach n'a-t-il pas montré les précieux avantages de ce dogme dans un style badin et léger qui voudrait rappeler Voltaire? Ce qui distingue M. de Sallet, c'est une certaine grace mystique unie à la fermeté de ses croyances.

M. Strauss est dur et impitoyable; M. Feuerbach s'efforce d'être gracieusement impie; M. de Sallet n'est ni dur ni prétentieux, il croit ce qu'il proclame, et je ne sais quelle mélancolie vient tempérer chez lui et adoucir l'esprit de système. Une chose me frappe encore : que les doctrines de ce panthéisme puissent séduire les intelligences, il n'y en a que trop d'exemples; mais il est rare de rencontrer un homme dont elles aient pénétré le cœur, qui y soit attaché avec amour, avec douleur, et au point de régler sa conduite d'après ces théories. Eh bien! cet homme, il est trouvé, le voici : c'est M. Frédéric de Sallet.

Cette piété très sincère de l'auteur, ce mysticisme appliqué à de tels égaremens, est le caractère distinctif de son livre. Voilà pourquoi on se laisse volontiers aller à cette lecture; il y a là un charme bizarre, mêlé de compassion. On voit se dérouler, l'un après l'autre, ces tableaux sacrés, ces pages merveilleuses de l'Évangile, ces divines scènes du lac de Nazareth, et toujours avec un sens nouveau, avec un commentaire inattendu. De la meilleure foi du monde, sans aucune intention impie, l'auteur détourne à son profit l'enseignement de Jésus : voilà saint Jean devenu, grace à lui, docteur à l'université de Berlin, et saint Luc attaché à la rédaction des *Annales de Halle*. D'abord, ce sont les récits de l'enfance du Christ, Jésus dans le temple enseignant les docteurs de la loi, puis les grandes scènes, la tentation dans le désert, le sermon sur la montagne, etc... Si l'auteur a trouvé le moyen de prêcher sa doctrine sous le voile des premiers chapitres de l'Évangile, le sermon sur la montagne sera pour lui une occasion dont il s'emparera avidement : chaque parole du Christ, chaque point du sermon est longuement développé, et j'ai dit dans quel sens. Toutefois, c'est le dogme surtout qui est bouleversé par M. de Sallet; la morale chrétienne est souvent conservée et enseignée avec noblesse. L'auteur n'est jamais descendu aux saturnales qui ont si fort séduit ses amis; au contraire, sa parole est grave et rigide, et il n'y a point trace dans son livre de cet épicurisme vulgaire qui est devenu, chez quelques-uns, le terme désiré, la conclusion suprême de la philosophe hégélienne. Je voudrais savoir l'opinion de M. Feuerbach sur ce ferme chapitre où le poète, prêchant la chasteté d'après les paroles du Christ, repousse avec dégoût les théories sensuelles de nos jours. Peut-être M. Feuerbach a-t-il pardonné : M. de Sallet était jeune et nouveau venu, il ne connaissait pas encore le fond de la doctrine, le secret des *Annales de Halle;* on l'aurait tout-à-fait converti un jour; d'ailleurs ses intentions étaient bonnes, il avait rendu de grands services à l'école par cette poésie naïve et populaire, et, s'il errait sur la morale, pour

tout ce qui intéressait le dogme, sa plume était sans reproche. En effet, M. de Sallet est vite ramené à ses interprétations favorites; pas un chapitre des Évangiles n'est oublié; les paraboles deviennent, l'une après l'autre, autant de symboles métaphysiques. Voici l'enfant prodigue, les ouvriers qui travaillent à la vigne, les vierges folles et les vierges sages. Subtilités, recherches bizarres, commentaires alexandrins, toutes les ruses de l'esprit sont mises en œuvre, et bien évidemment le Christ est venu sur la terre pour enseigner le panthéisme. Quand il monte sur le Thabor, que signifie cette transfiguration lumineuse? Pourquoi ces trois disciples seulement qui l'accompagnent? Le sens est bien clair pour qui connaît la métaphysique nouvelle. Tout cela veut dire que l'homme est une même chose avec Dieu; mais cette unité nous est cachée par la grossièreté de notre intelligence, par la tyrannie des sens et des préjugés; si elle nous est révélée, c'est en de courts instans, en une rapide illumination, et devant deux ou trois témoins au plus; au pied du Thabor, la foule intelligente n'en sait rien, elle ne peut monter jusqu'aux cimes de la métaphysique hégélienne. Écoutez le Christ quand il célèbre la pâque, écoutez-le quand il flétrit les pharisiens et les docteurs de la loi; suivez-le au jardin des Olives, au Calvaire, et voyez-le sortir du tombeau : c'est toujours Hégel, toujours sa doctrine, et la plus grande hardiesse du livre est, en effet, dans cette persistance d'une contrefaçon régulière, dans ce plagiat systématique et ouvertement proclamé.

La candeur naïve, la foi profonde qu'on ne saurait refuser à M. de Sallet, ne suffit pas cependant pour l'absoudre. On a remarqué déjà que parmi les gnostiques plus d'un avait mêlé à ses rêveries une singulière et touchante tristesse : M. de Sallet est un gnostique, comme ceux qui furent combattus par saint Clément et saint Irénée. Cet audacieux emprunt des formes sacrées ne saurait être excusé ni par le chrétien ni par le philosophe. En reconnaissant même que le ton sérieux et convaincu de l'auteur écarte tout reproche d'impiété, toute occasion de scandale, le plus simple bon goût réprouve ces mélanges impossibles. Je sais bien que le christianisme, dans les premiers siècles, s'était souvent approprié des traditions étrangères, des formes païennes; que de différences cependant! Des temples pouvaient se changer en églises, des cérémonies antiques pouvaient être adoptées par la liturgie et le culte nouveau, mais je ne vois pas qu'aucun docteur, en prêchant la religion de Jésus, ait rien conservé des dogmes ou des légendes du polythéisme. C'est ce mensonge qui est inacceptable chez M. de Sallet. Entre le christianisme et les enseignemens de

la jeune école de Hégel, il n'y a point d'alliance permise. M. de Sallet n'est pas chrétien; il valait mieux le déclarer nettement que de transformer le Christ en un docteur panthéiste. De tels jeux d'esprit embrouillent toutes les questions, et comment ne produiraient-ils pas les plus singulières méprises? En voici un curieux exemple : un des lecteurs de M. de Sallet fut ramené au pur christianisme par l'*Évangile des Laïques*, et lui écrivit avec effusion la lettre suivante : « Vous « m'avez ramené au Christ, et cela ne pouvait arriver que par l'*Évan-* « *gile des Laïques*. Votre livre m'a ouvert l'esprit; maintenant, je puis « mourir, je vous devrai la gloire d'être mort en vrai chrétien. » Ce n'est pas là précisément ce que voulait l'auteur, et son succès lui donna de cruelles impatiences. Cette impatience, nous l'éprouvons aussi, et beaucoup trop souvent, quand nous lisons les vers de M. de Sallet. Ses doctrines étaient nettes et arrêtées, mais elles allaient s'embarrasser et se perdre dans des explications alexandrines. Son ame était sincère; sa plume, involontairement, ne l'était pas.

A ne juger que le mérite littéraire de l'*Évangile des Laïques*, on peut aussi adresser au poète plus d'une objection sérieuse. M. de Sallet, qui, dans sa première jeunesse, s'était spirituellement moqué de la phraséologie hégélienne, a eu tort de trop lui pardonner plus tard, quand il fut initié aux mystères. Cette langue barbare, ces formules qu'il veut consacrer, gênent et appesantissent sa marche; au milieu des mystiques élans, au milieu des mouvemens inspirés, les expressions métaphysiques viennent comprimer son essor, et la poésie emprisonnée étouffe derrière les verrous de l'école. Alors le poète se résigne à une forme didactique, à un style terne et timide. Rien n'est plus fatigant que cette continuelle inégalité. Après les strophes éloquentes, voici des quatrains bourgeois qui rappellent ceux de Pibrac, et que recommanderait le bonhomme Gorgibus, s'il pouvait jamais devenir hégélien. Quand M. de Sallet ne fait que reproduire le récit de saint Luc, son style est souvent plein de simplicité et de grace; mais sa muse l'abandonne dès qu'il commence sa prédication. Le traducteur est bien inspiré; c'est le scholiaste alexandrin, c'est le gnostique qui parle une langue moins heureuse. Il commet souvent des fautes de goût bien choquantes; je n'aime pas qu'au milieu d'un chapitre de l'Évangile, après avoir montré le Christ reprenant les saducéens, il détourne la leçon du maître sur les ennemis de la philosophie hégélienne, et qu'il le fasse d'un ton si cavalier :

« Voyez-vous courir ce petit homme blême? c'est maître Bon Sens! Otez

votre chapeau. A son visage maigre, vous avez dû le reconnaître, et aussi à son regard perçant qui fait si bien le rusé. »

Cette prétentieuse légèreté n'est guère à sa place, et cette phrase moqueuse sonne comme une note fausse au milieu du grave développement des idées.

L'auteur de l'*Évangile des Laïques* a montré dans sa vie la calme fermeté, la confiance hardie qui éclate dans ses ouvrages. Il ne connut pas, comme Novalis, les troubles, les incertitudes de l'esprit. En possession de la doctrine hégélienne, il crut que c'était la vérité dernière et résolut gravement de régler sa vie d'après ces principes. Fiancé en 1840 à sa cousine, Mlle Caroline de Burgsdorf, il lui écrivait souvent des lettres qui ont été conservées et qui attestent une singulière tranquillité d'ame. Il lui expose ses théories, sa religion, et avec une ferveur si pure, que ce panthéisme hégélien n'effraie pas l'ame naïve à qui il est confié. Il ne semble pas que la fiancée de M. de Sallet éprouve aucun doute, aucune inquiétude; un secret instinct l'attire. Dans ces confidences philosophiques, dans cette éducation réciproque de ces deux ames, ce n'est pas Faust répondant à demi aux questions inquiètes de Marguerite; c'est plutôt la douce sévérité d'Eudore quand il instruit et reprend Cymodocée. Je ne prétends ni blâmer ni louer, tout cela est fort loin de nous; je signale seulement un fait curieux qui atteste le calme résolu de certains esprits dans le camp des hégéliens. N'oublions pas d'ailleurs que ceci se passe dans l'Allemagne du nord, dans la patrie de Kant, dans le pays où enseignait Hégel; ce n'est pas certes de cette façon que tous les fiancés correspondent au-delà du Rhin. Peu de temps avant son mariage, il écrivait à un ami : « Tant que nous n'aurons pas gagné les femmes, nous devons renoncer à voir régner nos idées, puisque c'est entre leurs mains qu'a été remise l'éducation du genre humain. » Il voulut donc se créer un intérieur conforme à ses vœux les plus ardens, et ses amis nous apprennent qu'il y réussit. Tous ceux qui l'ont approché sont d'accord sur la parfaite sérénité, sur l'austérité irréprochable de sa vie; jeune et grave, il commandait le respect. Qui sait ce que ce noble et sincère esprit eût pu produire un jour, lorsque l'âge, en éclairant ses opinions, l'eût écarté peu à peu des routes impraticables? Il est mort après une maladie de quelques jours, le 21 février 1843. Il avait demandé à être enseveli sans bruit, sans aucune cérémonie. Son jeune frère, quelques heures après l'enterrement, écrivait à un ami du poète qui n'avait pu conduire sa dépouille au cimetière : « Je l'ai vu quand la mort

eut fait de son corps un cadavre; vous dirai-je comment il m'est apparu? Il était couché dans le cercueil, beau et gracieux; nous avions placé sur son grand front une couronne de lauriers. On eût dit un de ces poètes d'un temps plus heureux, le Tasse, l'Arioste! Il était facile de voir, malgré les coups de la mort, qu'il avait été une des plus nobles ames de ce temps-ci... Nous l'ensevelîmes en silence. Qu'aurait pu dire un prêtre sur une telle tombe? »

Ainsi s'annonçait gravement, ainsi vient de mourir un des hommes les plus sérieux et les plus dignes parmi les disciples de la jeune école hégélienne, celui qui avait voulu être son poète. Il eût réussi peut-être, s'il avait vécu, à concilier d'une manière plus harmonieuse les différens élémens qui luttent et se heurtent dans ses vers. Il aurait dû s'attacher à assouplir sa langue, à secouer le joug des programmes de l'école. Son ame noble, calme, animée des plus généreuses intentions, eût pu redresser les erreurs de son esprit, et, en se débarrassant de l'esprit de secte, il n'était pas impossible qu'il donnât à l'Allemagne un grave poète moraliste. Une mort prématurée n'a point permis qu'il fît ce travail sur lui-même. Toutefois l'ouvrage qu'il a laissé a fait autre chose que d'ajouter un nom à la liste des évangiles apocryphes, puisqu'il nous montre, au milieu d'un gnosticisme bizarre, des qualités vraiment recommandables, qui auraient pu se dégager un jour et être conduites à bien.

Avec M. de Sallet, l'école hégélienne a perdu plus qu'un écrivain, elle a perdu un homme, un caractère droit et sérieux. Le zèle que ses amis ont apporté à honorer sa mémoire, à publier ses derniers écrits, à recueillir ses feuilles dispersées, dit assez haut combien cette perte a été vivement sentie. Peut-être dans cet empressement a-t-on agi un peu vite; tout n'était pas à conserver dans les fragmens inachevés de l'auteur. Le livre intitulé *les Impies et les Athées de notre temps*, qui a été récemment publié, n'est guère qu'un recueil de lieux communs sans valeur. Beaucoup de vers aussi ont vu le jour, et il n'est pas sûr que le poète se fût décidé à les donner sous cette forme imparfaite. Je crois qu'on a trop compté sur l'autorité de son nom.

Cette autorité, en effet, commençait à être considérable dans l'école hégélienne, et voici déjà que M. de Sallet a trouvé des imitateurs. Un écrivain assez distingué, romancier et poète, M. Léopold Schefer, avait publié, quelques années avant l'*Évangile* de M. de Sallet, un poème intitulé le *Bréviaire des Laïques*. Cette œuvre, malgré un mérite réel d'élévation et de grace, avait été peu remarquée; elle l'a été davantage depuis le succès du livre de M. de Sallet. Or, l'auteur, pro-

fitant de cette veine, et continuant l'exemple qui vient d'être donné, publie en ce moment même un recueil de poésies toutes consacrées à la doctrine hégélienne; il les intitule *Vigiles*. Évangile, bréviaire, vigiles, voilà déjà une littérature canonique fort bien commencée. Le panthéisme complète peu à peu ses livres saints. Nous aurons peut-être bientôt l'Apocalypse par M. Arnold Ruge, plusieurs épîtres aux Corinthiens par M. Bruno Bauer, et pourquoi M. Feuerbach ne nous donnerait-il pas l'*ordinaire* de la messe? Voyons d'abord le *Bréviaire* et les *Vigiles* de M. Léopold Schefer.

Ce bréviaire est un recueil de pièces morales consacrées à chacun des jours de l'année. Ce qui y respire surtout, c'est un immense amour de la nature. Le monde extérieur, avec ses enchantemens sans cesse renouvelés, est le temple mystique où chante le poète. Un souffle véritablement religieux remplit toutes ses pages; Dieu y est partout présent. Sans doute on ne saurait pas toujours dire quel est ce dieu; tantôt c'est le dieu du christianisme, supérieur au monde et qui l'éclaire, tantôt le dieu du panthéisme moderne; mais malgré ce qu'il y a de vague dans les croyances du poète, un ardent amour de la divinité y éclate à chaque vers. L'auteur assiste à toutes les transformations de cette terre où s'épanouit son ame; un brin d'herbe qui tremble dans le creux d'un sillon, une fleur qui pousse, un bouton qui s'ouvre, la première bouffée de chaleur qui annonce le printemps, ce nuage qui passe, les plus petits spectacles, les moindres évènemens de la vallée et de la forêt, tout l'enchante, tout lui rappelle l'universelle présence de la Divinité. Il ne songe guère au dogme comme M. de Sallet, et il n'a pas encore l'idée de faire chanter à sa muse les doctrines de Hégel. Le poète a quitté l'école de bonne heure; il en a bien retenu les idées générales, la direction et le mouvement de l'esprit, mais les dogmes particuliers, les doctrines expresses que l'*Évangile des Laïques* s'est chargé d'enseigner, ne les lui demandez pas encore. Non, il s'est enfui de l'école, et tandis que les docteurs continuent de dogmatiser, le voilà qui prie sur la lisière du bois, sous le chêne de la montagne, près de la fontaine murmurante. Quand le soleil se lève, quand le soleil se couche, il écoute la voix de la nature harmonieuse, et c'est l'alouette, ou le bruit de la source, ou le gémissement du vent dans les feuilles du peuplier, qui achève pour lui la leçon interrompue du maître. Il prêche alors, mais non pas comme M. de Sallet, sur un texte de l'Évangile; son texte pourrait s'indiquer ainsi : une fleur s'est épanouie ce matin, le bouvreuil a chanté sur mon arbre; hier soir, au couchant, deux nuages d'or se sont arrêtés sur la colline. Tel est l'évè-

nement de la journée et le texte du sermon quotidien. Cela suffit au poète. Dans ces charmantes prédications, la philosophie devient une idylle, et la morale a toute la grace d'une églogue. M. Schefer avait commencé ainsi :

« Celui qui entend toutes les voix de la nature peut seul en saisir l'harmonie. Là, tout près, à mes pieds, pleure un enfant, et autour de moi, dans les arbres, les oiseaux chantent par centaines. Voici un chêne vieilli qui se courbe et s'affaisse, et près de lui s'agitent gracieusement de jeunes arbres en fleurs. J'entends des chants funéraires auprès d'un lit de mort, et ici, du sein de la forêt, quelle joyeuse musique de noces s'élève dans les airs! Maintenant, dans le cercueil entr'ouvert, j'aperçois le mort lui-même étendu, — et là, par une fente de la porte, j'ai vu deux beaux enfans qui s'aiment et se regardent en silence. Là-haut, cependant, sans s'inquiéter de tout ce qui se passe sur la terre, les nuages continuent leur voyage éternel. Oh! comme tous les sentimens de mon cœur s'unissent en une mesure parfaite, en un repos divin! L'esprit de cette harmonie si belle a passé en moi. Également éloigné et de la joie et de la douleur, me voici prêt à recevoir tout ce que m'apportera la vie. »

Il est fidèle, en effet, à ce programme; il commence avec le 1er janvier, et, pendant les mois d'hiver, sa poésie est grave et haute; il prononce de sévères paroles sur la mort, sur Dieu, sur le but sérieux de cette vie qui nous est accordée. Mais quand avril est arrivé, voici le chant qui s'envole comme l'alouette. Chaque jour amène ainsi son enseignement, et c'est un grand charme, sans contredit, que cette morale prêchée de la sorte par les plus doux, par les moins pédans de tous les maîtres, par le ruisseau qui coule, par l'oiseau qui fait son nid, par les harmonies sans nombre de la nature adorée.

J'ai signalé les mérites de M. Léopold Schefer, ce sentiment profond des harmonies du monde extérieur, et l'ingénieuse sagacité avec laquelle il rattache à ses tableaux de tous les jours un noble et grave enseignement; je dirai aussi franchement ce qu'il faut blâmer. Or, il lui manque, autant qu'à M. de Sallet, quelque chose de décisif et sans quoi la poésie n'existe pas; il lui manque la forme, il lui manque une langue souple, intelligente, exercée à suivre avec grace le mouvement de l'inspiration. En prose comme en vers, M. Léopold Schefer ne possède qu'un instrument rebelle qui se refuse à rendre toutes les richesses de son ame. Ce contraste perpétuel entre le prodigue épanouissement des idées et la stérile monotonie de l'expression est pénible et douloureux. Nous retrouverons un jour M. Schefer parmi les romanciers, et nous devrons signaler dans sa prose la même inexpé-

rience, la même barbarie qui opprime cruellement les précieux germes de sa pensée. Je disais tout à l'heure que M. Schefer avait quitté de bonne heure les formules de l'école hégélienne pour continuer son étude sous les arbres de la forêt voisine, et substituer aux discussions pédantes de gracieuses et sévères églogues; il les a quittées beaucoup trop tard encore, puisqu'il en a conservé ce style pesant que ne peut soulever la vive imagination du poète.

Le *Bréviaire des Laïques* n'avait pas obtenu un très grand succès, malgré les qualités réelles qu'il renferme, malgré l'élévation et la sérénité des idées. Le retentissement du livre de M. de Sallet est venu réveiller la muse de M. Schefer; tenté par l'exemple, il a voulu être décidément le poète de l'école hégélienne. La place était à prendre; M. Schefer écrivit les *Vigiles*. Dans son *Bréviaire*, il était facile, sans doute, de reconnaître un ami de la philosophie nouvelle; mais l'auteur, nous l'avons vu, ne se donnait pas pour mission de dogmatiser selon les formules de l'école : c'était un allié seulement qui avait conservé la liberté de son drapeau. Cette fois, M. Léopold Schefer vient d'enrôler sa muse. Le voilà soumis à la discipline étroite du dogmatisme hégélien. Il faut dire adieu à cette philosophie charmante, à cette prédication vraiment poétique, à ces textes de sermon qu'il allait cueillir le matin sur les branches humides de la forêt, ou dans les aubépines des buissons. Tout cela a disparu dans les *Vigiles*. Vigile et jeûne, l'auteur, sans le vouloir, a trouvé le vrai titre. Jeûnons, puisqu'il le faut, et résignons-nous; renonçons à ce que promettait le *Bréviaire des Laïques;* voici, pour toute poésie, les dissertations de M. Feuerbach ou de M. Bruno Bauer, que portent péniblement de pauvres iambes boiteux.

Il y avait dans l'*Évangile* de M. de Sallet une foi tranquille, une calme ferveur qui souvent inspirait le poète et protégeait la témérité de sa pensée : dans le *Bréviaire,* dont je viens de parler, on était charmé de la douce gravité des conceptions; mais ici, dans les *Vigiles,* comment trouver autre chose qu'un jeu d'esprit, un tour de force, une gageure fantasque? Il est absolument nécessaire que la philosophie hégélienne, la nouvelle surtout, soit régulièrement versifiée depuis la préface jusqu'à la conclusion. Pas une sentence, pas une formule n'échappera au poète; il les forcera, l'une après l'autre, à venir recevoir de ses mains le poétique costume qu'il a préparé pour elles. Je voudrais bien ne pas rire en des questions si graves, mais est-il rien de si plaisant que cette philosophie endimanchée? Celui qui mettait l'histoire romaine en madrigaux a trouvé son maître. L'auteur, pour rompre la monotonie de

la tâche bizarre qu'il s'est imposée, abandonne, il est vrai, le ton de prédication simple et grave, la forme de poésie gnomique adoptée dans son *Bréviaire;* il cherche des tableaux, des images, des symboles, mais cette tentative ne lui réussit guère, et on ne voit à chaque pas que le travail désespéré d'une belle intelligence en lutte avec une œuvre impossible. Que de recherches, de subtilités! que d'esprit et de paradoxes dépensés follement! Pour ne point suivre trop servilement son texte, il est obligé de le raffiner, de le subtiliser, d'en extraire la quintessence. Poésie bizarre, maladive, qui s'emploie à développer des thèmes comme celui-ci : « C'est la foi, dit-on, qui rend l'ame heureuse! Mais qu'est-ce que l'ame? L'ame, c'est Dieu. Or, Dieu est heureux. Il me suffit donc de savoir que je suis dieu, et je serai heureux. » Ou bien : « Je ne connais au monde qu'un seul miracle, c'est que Dieu existe; mais ce miracle, je ne le crois pas; je fais bien plus, je le sais, je le vois, je le sens, je le suis moi-même. » Plus loin, pour dépasser l'enseignement de l'Évangile : « Heureux ceux qui ne voient pas et qui croient! » le poète dira dans son mysticisme illuminé :

« Heureux ceux qui voient et qui ne croient pas! Heureux ceux qui voient des tombeaux et ne croient pas aux morts, qui voient les tyrans à l'œuvre et ne croient pas à la puissance des méchans, qui voient des temples et ne croient pas à une demeure où séjournent les dieux! Heureux ceux qui voient souffrir les pauvres gens et ne croient pas qu'ils soient abandonnés de Dieu, qui voient ramper les vers et ne croient pas qu'ils soient délaissés et errans au hasard! Heureux ceux qui voient le soleil se lever et se coucher, et ne croient pas qu'il change de place! Heureux ceux qui voient les fleurs renaître et ne croient pas qu'elles soient mortes! Heureux ceux qui voient les enfans des hommes et ne croient pas qu'ils soient autre chose que la force de Dieu même! Heureux enfin ceux qui voient et ne croient pas, car ceux qui voient et qui croient, ceux-là sont dignes de pitié. »

Voilà dans quels raffinemens va se perdre le poète, et quand la pensée s'égare en de telles subtilités, ce n'est point le style, déjà si peu sûr de lui-même, qui pourrait corriger ce galimatias et sauver les bizarreries du fond. Figurez-vous Lycophron chargé d'expliquer Hégel!

Si M. Schefer renonce au rôle singulier qu'il a choisi, s'il ne s'obstine pas à vouloir être le hiérophante de la métaphysique nouvelle, son inspiration, opprimée sous ces lourdes chaînes, pourra retrouver sa sérénité d'autrefois. C'est la renommée de Novalis qui vous tente, et vous voulez, comme lui, que la Muse soit sœur de la philosophie; mais rappelez-vous quelle grace, quelle liberté son imagination conserva toujours! C'est là une condition inflexible. La Muse est jalouse;

celui qui veut la livrer aux docteurs sera renié par elle et ne livrera que son ombre. Il y a plus : ce n'est pas seulement le poète qui souffre sous cette discipline qu'il accepte; croit-on que le philosophe y gagne beaucoup? La belle gloire de mettre en quatrains le catéchisme d'une secte nouvelle qu'il faudra refaire demain! L'Allemagne a produit dans ces derniers temps des poèmes philosophiques qui, sans appartenir à aucune école, ont un intérêt vraiment élevé. Je m'assure qu'il y a bien autrement de profondeur dans le *Merlin* d'Immermann, dans l'*Ahasverus* de Julius Mosen, que dans les écrits de M. Schefer, précisément parce que ces œuvres ne portent point l'étiquette d'un système. Mais quoi! on veut être adopté par un parti, et comme on a renoncé à penser librement, on est bien sûr d'être appelé un poète original, un vigoureux et hardi penseur! Ces misères n'appartiennent pas seulement à l'Allemagne; elles nous rappellent les nôtres. Et ne devons-nous pas nous défier de ces prétentions philosophiques, nous qui voyons, hélas! de vives intelligences s'éclipser volontairement au fond de ténébreuses écoles, et des artistes que nous aimions se condamner, pour de vulgaires éloges, à un si dur esclavage!

Si cette tentative de poésie hégélienne a obtenu des éloges qu'elle ne méritait pas, elle a excité aussi des appréhensions qui semblent peu fondées. Il ne faut pas craindre qu'un tel enseignement puisse jamais pénétrer bien avant; cette poésie froide, terne, sans enthousiasme, peut être curieuse à interroger si l'on y cherche la situation de certains esprits, mais la fortune n'est point pour elle. Tandis que M. de Sallet et M. Léopold Schefer prêchaient en vers le panthéisme hégélien, la poésie évangélique, la poésie piétiste, méthodiste, supernaturaliste, toujours féconde, redoublait d'efforts et d'activité. Pour combattre l'influence de ces bréviaires philosophiques, le méthodisme a suscité ses poètes. M. Albert Knapp continue de publier des vers gracieux et purs, animés d'un véritable sentiment chrétien. M. Knapp s'est fait une place modeste et respectée, et ce n'est pas de lui que je parle; mais autour de lui viennent se grouper chaque jour des phalanges de petits poètes, soutiens du temple ou de l'église. La même résistance qui, dans le domaine des sciences théologiques, a accueilli la *Vie de Jésus* de M. Strauss, reparaît aujourd'hui dans la poésie contre M. de Sallet et M. Léopold Schefer. Jamais on n'a tant publié de poèmes empruntés aux livres saints. Ce sont les *Scènes de la vie de Jésus* (*Scenen und Bilder aus dem Leben Jesu*), par M. Henri Doehring, *le Seigneur et son Église* (*Der Herr und seine Kirche*), par M. Moeller, les poésies de M. Lange, etc... Le catholicisme est re-

présenté par les légendes de M. le comte Pocci, par la *Vie de sainte Cécile* de M. Guido Goerres, etc... Or, comment ces hardis champions se préparent-ils à la lutte? Quelles sont leurs armes? Des armes très inoffensives, des intentions très honnêtes, mais qui serviront peu leur fortune poétique, une simplicité extrême, la résignation la plus humble, un désir de médiocrité presque toujours satisfait, et je ne sais quelle profonde horreur pour l'ombre même de la pensée. La poésie méthodiste fait pénitence pour expier les témérités de M. de Sallet.

Ni ces alarmes puériles, ni les acclamations intéressées de l'école ne nous donneront le change. Le succès de M. de Sallet et de M. Schefer ne saurait être de longue durée. On aimera chez M. de Sallet une ame douce et ferme, honnête et sérieuse, un écrivain généreux mort avant l'âge et qui donnait de véritables espérances: on reconnaîtra chez M. Schefer une intelligence élevée, une ame ardente; mais l'un n'a pas eu le temps d'élever son monument, et nous ne savons pas encore si l'autre abandonnera la voie funeste où il est engagé. Je me défie, je l'avoue, de cette poésie philosophique, car je vois toujours venir les commentateurs subtils, les interprètes alexandrins, les abstracteurs de quintessence dont il est question dans Rabelais. Toutefois, si une telle littérature est possible, si la Muse peut consacrer en de beaux symboles quelque grande doctrine, il semble que ces tentatives soient surtout à leur place en Allemagne, dans un pays où nulle intelligence cultivée n'assiste avec indifférence aux débats de la philosophie. Mais que de difficultés pour réaliser une telle œuvre! Quelle conviction assurée doit posséder l'artiste! quelle foi positive en cet idéal qu'il invoque! et puis, quelle fermeté pour ne point se laisser subjuguer par les programmes officiels! quelle supériorité! quelle fière indépendance! ce ne serait pas trop de l'impassibité souveraine de Goethe. Hégel eût certainement exigé ces conditions de l'homme qui eût voulu confier à la poésie une traduction libre et vigoureuse de sa pensée. Ce grand esprit, qui avait de l'art une idée si haute, se serait-il reconnu dans les poèmes de M. Schefer ou de M. de Sallet? On peut affirmer que non. L'auteur de l'*Évangile des Laïques* et l'auteur des *Vigiles* n'ont eu que les applaudissemens de la jeune école hégélienne; ce n'est pas tout-à-fait la même chose.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

THÉATRE

MODERNE

DE L'ESPAGNE.

GIL Y ZÁRATE.

Un Año Despues de la Boda. — Don Carlos el Hechizado. — Don Guzman el Bueno, etc.

L'histoire contemporaine du théâtre en Espagne se pourrait, au besoin, résumer dans les œuvres dramatiques de don Antonio Gil y Zárate. C'est assez dire à quel rang élevé nous plaçons M. Gil y Zárate, cette question du théâtre étant, sans aucun doute, une des plus importantes qui, dans la Péninsule, se soient jamais débattues ou se puissent débattre à l'avenir. De la couronne que la vieille Espagne s'est faite à elle-même par le courage ou le génie de ses enfans, l'ancien théâtre forme, à notre avis, le plus riche fleuron. C'eût été justice si, à partir du XVIIe siècle, la Castille avait ajouté à ses armes, parmi ses lions et ses tours, la lyre des Calderon et des Moreto. De toute nécessité, la littérature dramatique devait prendre de glorieux développemens dans ce pays, où, pour exalter l'ame, il suffit des as-

pects du ciel, de la disposition des mers, des plaines et des montagnes, des splendeurs du soleil et de la température, où les monumens des plus anciennes civilisations, ruines de mosquées, châteaux, palais, cathédrales, ont conservé, pour ainsi dire, une physionomie originale qu'il serait inutile de chercher en toute autre contrée de l'Europe, si poétique d'ailleurs qu'on l'imagine. En vain, depuis le XVIe siècle, une politique aventureuse jusqu'à la folie ou débile jusqu'à la lâcheté s'est efforcée de comprimer ce glorieux essor des romanciers et des poètes, qui, par les Pedro Lopez de Ayala, par les Villena, était si vigoureux déjà sous Ferdinand V et Isabelle-la-Catholique, à un moment où les autres peuples bégayaient encore leur langue nouvelle : ni l'intolérance religieuse, ni les excès du pouvoir absolu, ni la misère qui, en Espagne et partout ailleurs au moyen-âge, a été le partage fatal des génies les mieux doués, ni la faiblesse des rois et la corruption de leurs favoris, ni les démembremens de la monarchie et la perte des batailles, ne parvinrent à déconcerter l'imagination et à tarir les sources de l'enthousiasme. De toutes parts sur la Péninsule se repliaient, repoussées et humiliées, les bandes espagnoles; jamais du moins le découragement des ministres et des vieux capitaines ne se communiqua aux poètes; déjà, vers le milieu du XVIe siècle, ils s'écriaient avec amertume : « Ce Dieu des chrétiens, pour qui nous avons combattu huit cents ans, semble avoir, pour toujours, abandonné les Espagnes! » L'instant d'après, ils reprenaient courage, car, pour les consoler, Dieu leur avait laissé leur verve féconde, leur voix harmonieuse et puissante, les charmans caprices du cœur et les nobles élans de l'esprit. Aux théâtres populaires qui, du soir au lendemain, s'improvisaient dans Madrid, Barcelone ou Valence, sur les places et à l'entrée même des carrefours, les villes entières accouraient, s'émerveillant à ces histoires si belles et si longues de gloire et d'amour, où revivait l'ancienne Espagne; il n'en fallait pas davantage pour oublier les désastres des Flandres ou du Portugal. C'est aux seules époques de ruine et de décadence que les nations peuvent enfin bien comprendre leurs prospérités évanouies, et les chanter dignement; il importe que le regret s'empare du cœur humain et le remue à son aise pour y susciter les éloquens et poétiques souvenirs.

A l'avènement de Philippe V, les idées françaises ont pris possession de la Péninsule; personne aujourd'hui ne conteste que par ces idées l'Espagne ne doive, dès ce moment, se régénérer tout entière; c'est assez qu'au-delà des monts les meilleurs esprits s'empressent de le reconnaître, pour qu'à notre tour nous devions franchement con-

venir que la civilisation française a tué l'ancien théâtre espagnol. C'est ici une des questions les plus hautes et les plus délicates qui se puissent agiter entre deux grands peuples; il convient donc que l'on fasse à chacun sa part aussi nettement que possible, si l'on veut mettre un terme aux récriminations toujours si promptes à s'élever dans un pays qui subit l'influence contre celui qui l'exerce irrésistiblement. Dans aucun siècle, assurément, le théâtre ancien de l'Espagne n'a eu des pièces d'un mérite accompli, comme certaines tragédies de Corneille et de Racine, ou certaines comédies de Molière; d'un autre côté, il est vrai de dire que jamais la France, ni aucun autre peuple en Europe, n'a eu un théâtre aussi varié, aussi abondant, aussi complet, si l'on nous permet de parler ainsi, que l'ancien théâtre espagnol. Des premiers jours du XIVe siècle à la fin du XVIIe, Madrid et les autres grandes villes ont eu comme des phalanges de dramaturges qui, se renfermant avec scrupule dans l'histoire nationale et s'occupant aussi peu des autres histoires que si le peuple de Pélage et de saint Ferdinand avait été le seul peuple de la terre, s'attachaient à retracer ou à reproduire les mœurs et les coutumes de la patrie, ses traditions, ses croyances, ses légendes, ses prouesses et ses revers. On conçoit la révolution profonde qui tout à coup se fit au théâtre, lorsque à cette personnification du vieux caractère espagnol, qui, en dépit des complications de l'intrigue et des péripéties de la scène, s'était jusque-là maintenue dans toutes les pièces, on substitua brusquement, sans les discuter ni les comprendre, ces types grecs et romains, et ces types français, — puisqu'après tout nous parlons aussi de Molière, — qui avaient franchi les Pyrénées à la suite de Philippe V. On objectera peut-être que dans *le Cid*, les fils *des vieux chrétiens* pouvaient retrouver leurs ancêtres; nous le voulons bien; par malheur, de toutes les pièces de Corneille, *le Cid* est la seule que l'Espagne du XVIIIe siècle ne se soit pas mise en devoir d'imiter. Nous avons sous les yeux un grand nombre d'essais dramatiques, où les héros défigurés de nos tragédies classiques défilent tristement, tant bien que mal drapés à l'espagnole par Moratin le père ou Huerta. On ne saurait croire quelle peine on s'y donne pour dénaturer ou supprimer tout ce qui de près ou de loin pourrait rappeler que l'Espagne aussi a eu sa littérature originale; Rojas, Lope de Vega, Calderon, étaient bien morts, et avec eux cette spontanéité véhémente qui est le secret de leur force et de leur fécondité. Le peuple entier protesta, en désertant les théâtres, qui dès-lors tombèrent dans cet état de pénurie matérielle d'où il leur est aujourd'hui si malaisé de sortir. Mais dans un pays comme

l'Espagne, il fallait aux masses une compensation poétique, et voilà pourquoi, depuis la fin du XVIIIe siècle, à travers les guerres de l'indépendance et les crises sociales de ces derniers temps, il s'est produit en Espagne tout un *romancero* de chants populaires. Blasés et le cœur desséché, les lettrés de 1780 ou de 1808 auraient cru se compromettre, sans aucun doute, s'ils y avaient pris garde le moins du monde; mais, dans ces dernières années, quand on s'est lassé de ce que l'on était convenu d'appeler le règne de la raison sévère et des strictes règles de l'art, c'est précisément à cette poésie populaire, jusque-là reléguée avec les bandes de contrebandiers et de *guerilleros* dans les *sierras* d'Andalousie ou les ravines de Catalogne, que les jeunes dramaturges se sont empressés d'ouvrir à deux battans les grandes portes des théâtres de Madrid.

Au moment où M. Gil y Zárate a fait représenter ses premières pièces, la scène espagnole était encore livrée au genre classique; déjà pourtant la réaction romantique s'était déclarée en France, et les applaudissemens qui accueillaient à Paris *Henri III* et *Marion Delorme* ne tardèrent point à se prolonger jusqu'à Madrid. Dans les deux écoles, M. Gil y Zárate a tour à tour lutté avec une intrépidité exemplaire, et il est aujourd'hui considéré comme l'un des chefs de cette troisième école nationale qui maintenant se relève, aussi distincte des deux autres que la première peut l'être de la seconde. M. Gil y Zárate n'est pas seulement un poète dramatique; publiciste, administrateur, simple critique, simple journaliste même, il a pris une large part à la discussion des idées où se retrempe l'Espagne constitutionnelle. A travers les ennuis littéraires et les vicissitudes politiques, M. Gil y Zárate a fait tout seul sa position, et une position sous quelques rapports glorieuse; esquisser rapidement sa biographie, ce sera faire l'histoire, nous pouvons l'affirmer, de presque tous les esprits d'élite qui se sont produits en Espagne durant ces derniers vingt-cinq ans.

M. Gil y Zárate est né à l'Escurial, en décembre 1796, de la comédienne Gil et du comédien Zárate, que l'on a long-temps applaudis sur les scènes de la Cruz et del Principe. A peine âgé de huit ans, il fut envoyé en France par son père, et son enfance s'écoula tout entière dans une institution de Passy. Plus tard, quand il retourna dans son pays, il en avait presque tout-à-fait oublié la langue; ce fut une autre éducation à commencer. Très peu de temps après son retour, cependant, M. Gil y Zárate entreprit les travaux multiples qu'il poursuit à l'heure présente; comme les jeunes hommes éclairés de cette époque (c'était en 1819, un peu avant la seconde phase constitutionnelle), il

commença par traduire quelques œuvres éminentes des littératures étrangères. Parmi les traductions qu'il fit alors, on remarque celle du livre anglais de Philips sur les attributions du jury. La révolution de 1820 éclata pourtant, bientôt suivie de l'intervention française; quelques années après cette intervention, quand la première terreur se fut enfin dissipée, la jeunesse libérale de Madrid s'indigna de n'avoir point d'organe. Nous ne savons comment elle s'y prit pour obtenir que le gouvernement ombrageux de Ferdinand VII tolérât la publication d'un journal (1); quoi qu'il en soit, à la fin de 1832, le *Boletin del comercio* fut fondé; c'est ce journal qui, devenu l'*Eco del comercio*, est en ce moment le doyen de la presse de Madrid. L'*Eco* était dirigé par un des plus fiers et des plus fermes caractères du moderne libéralisme espagnol, don Fermin Caballero, ancien ministre de l'intérieur sous le ministère Lopez, aujourd'hui même une des notabilités du parti exalté, dont M. Gil y Zárate est demeuré l'ami en dépit de ses opinions modérées. M. Gil y Zárate compta parmi les plus actifs et les plus assidus rédacteurs de l'*Eco* jusqu'à l'époque—vers 1835—où le journal arbora franchement la bannière ultrà-progressiste. Et d'ailleurs, depuis quelque temps, la révolution installée au palais de Ferdinand VII appelait de tous côtés aux affaires les hommes de cœur et d'intelligence. Le tour de M. Gil y Zárate vint en 1836; le cabinet, composé des meilleurs noms du parti modéré, M. le duc de Rivas, M. Isturitz, M. Alcala-Galiano, lui confia un emploi important au ministère de l'intérieur. Dans ce même ministère, M. Gil y Zárate avait fait déjà ses preuves pendant les troubles de 1820. Le cabinet Isturitz s'étant retiré devant la ridicule échauffourée de la Granja, M. Gil y Zárate rentra dans la vie purement littéraire. En 1840, son emploi lui fut rendu par M. Pérès de Castro; mais les évènemens de Barcelone et la chute de Marie-Christine le contraignirent à le résigner une seconde fois. Réinstallé à l'intérieur, en juin 1843, par le cabinet Lopez dont faisait partie son ami don Fermin Caballero, M. Gil y Zárate s'y est jusqu'ici maintenu. A l'heure même où nous écrivons, M. Gil y Zárate est le chef d'une sec-

(1) En sa qualité de roi absolu, Ferdinand VII n'aimait point les journaux, à moins pourtant qu'il ne les fît faire ou ne se donnât la peine de les écrire lui-même. Durant les troubles de Madrid, très peu de temps avant l'intervention française, un journal prodiguait chaque jour les plus violentes injures non-seulement à sa majesté espagnole, mais à tous les princes de l'Europe, et particulièrement à Louis XVIII. Ses diatribes ne furent pas, dit-on, étrangères à la détermination que prit Louis XVIII d'envoyer une armée au secours de son royal cousin. Or, on prétend que ce journal avait pour principal rédacteur le roi Ferdinand, septième du nom.

tion très considérable, et l'on peut dire que la direction ou plutôt la réorganisation de l'instruction publique lui est à peu près exclusivement confiée. Ses études sur l'enseignement public ne sont pas du reste les seuls travaux qui aient fait sa position officielle; M. Gil y Zárate,— c'est là un titre assez peu connu hors de l'Espagne pour que nous nous empressions de le constater, — a aussi rassemblé les élémens, et avec M. Alcala-Galiano rédigé les nombreux articles de la fameuse loi sur les municipalités.

Au demeurant, quand il se laissait ainsi absorber en grande partie par les soins de l'administration publique, M. Gil y Zárate n'avait point renoncé au théâtre et aux luttes de la presse. Ses tragédies et ses drames se sont coup sur coup succédé, à partir de 1835; ses comédies sont plus anciennes; elles remontent presque toutes à 1828. C'est également depuis 1835 que M. Gil y Zárate a composé son *Manual de literatura*, qui renferme, à vrai dire, la charte de l'école nationale, dont il a si puissamment contribué à relever les ruines. C'est depuis 1835 qu'il a publié, avec don Cristobal Bordiu, ces courtes et substantielles études sur diverses questions d'administration et de politique dont les jeunes publicistes font chaque jour leur profit, et l'on formerait dix volumes des essais qu'il a écrits çà et là dans les journaux et dans les revues, dans la *Revista de Madrid* notamment, sur les plus âpres problèmes de réforme sociale et d'administration; c'est depuis 1835 qu'il a prononcé au Lycée de Madrid ses remarquables leçons d'histoire romaine, tout récemment recueillies en volume. M. Gil y Zárate avait dans l'enseignement public un précédent méritoire; après les convulsions de 1823, le *Consulado* de Madrid (la chambre de commerce), animé d'un esprit d'initiative que le vieux régime absolu se chargea bientôt de décourager, avait fondé des écoles gratuites où les lettres, les langues, les sciences, étaient d'abord sérieusement représentées. Pendant huit ans, M. Gil y Zárate y a occupé la chaire de langue française. A partir de 1833, cette institution du *Consulado* a été continuée par l'Athénée et le Lycée; mais le Lycée ne tarda point à se désister de ses prétentions littéraires et scientifiques : c'est aujourd'hui un *casino* fashionable, un salon de peinture et de sculpture; la jeunesse élégante s'y donne des fêtes somptueuses, bals, concerts, et parfois joûtes poétiques; le bon public madrilègne a pu tout à son aise y applaudir Rubini. Si déchu pourtant que soit le Lycée de sa splendeur première, on n'a pas oublié tout-à-fait qu'il a quelque temps été le rival de l'Athénée par les leçons brillantes de M. Gil y Zárate et du malheureux poète Espronceda.

A vrai dire, depuis 1835 la position de M. Gil y Zárate n'a point changé le moins du monde; comme il luttait alors, il lutte en ce moment dans la presse et sur les scènes de la *Cruz* et *del Principe*. Hier encore, il était un des principaux collaborateurs du *Semanario Pintoresco*, fondé par le spirituel M. Mesonero de Romanos, et rédigé par toutes les célébrités espagnoles, MM. Zorrilla, Breton de los Herreros, Hartzembusch, Escosura, Pedro de Madrazo, et tous les autres enfin. C'est une destinée vraiment curieuse que celle du *Semanario Pintoresco;* exclusivement consacré d'abord à la poésie et à la littérature, ce recueil fut bientôt, grace aux préoccupations de l'époque, envahi tout entier par les plus sérieuses discussions. C'est là que se sont le mieux débattues, avant 1840, les grandes questions d'économie politique et de réorganisation sociale; c'est au *Semanario* de MM. Mesonero et Gil y Zárate que Madrid est redevable de ces belles salles d'asile où l'on recueille jusqu'à huit cents enfans sans famille ou sans pain. La collaboration de M. Gil y Zárate au *Semanario* consistait principalement en des biographies de personnages célèbres, écrites avec une fougueuse et énergique éloquence, et en des poésies lyriques, parmi lesquelles se sont fait remarquer une *Ode à l'amnistie*, où abondent les généreux sentimens, et un beau dithyrambe sur le siége de Bilbao. — Aujourd'hui, avec MM. de Rivas, Mesonero de Romanos, Enrique Gil, Rubi, Aben-Amar (don Santos Lopez Pelegrin), M. Gil y Zárate concourt à la publication de *Los tipos españoles*, œuvre consciencieuse si nous en jugeons par les volumes déjà parus, et où l'on se propose de décrire aussi exactement que possible les mœurs actuelles de la Péninsule. Ce sont les études de M. Gil y Zárate, *l'Employé en fonction*, *l'Ancien employé*, *l'Ancien moine*, qui à notre avis forment jusqu'ici les meilleures pages de la collection. Dans ces trois essais, la question est traitée au point de vue le plus élevé, et l'on peut citer comme un des plus pathétiques morceaux qui soient jamais sortis d'une plume espagnole celui où M. Gil y Zarate réclame un habit de bure et du pain pour les malheureux que les excès de la révolution et de la guerre civile ont chassés de leurs couvens.

Quels que soient, du reste, dans l'administration publique, dans l'enseignement, dans la presse, les précédens et la position de M. Gil y Zárate, c'est au théâtre que se poursuit sa vraie carrière; c'est au théâtre que l'auteur de *Un Año despues de la boda* et de *Don Guzman el Bueno* peut agrandir encore son glorieux avenir. Les tragédies que don Antonio Gil y Zárate a composées dans les règles de l'école classique ont pour titre *Don Rodrigo* et *Doña Blanca de Borbon*. Le

sujet des deux pièces est emprunté à l'histoire nationale; par l'élévation de leurs sentimens, par la fierté du langage, les personnages que M. Gil y Zárate y met en scène sont dignes assurément de chausser le célèbre cothurne. L'action de *Don Rodrigo* commence à l'affront que le dernier roi goth fit subir à la fille du comte don Julian; elle se termine à la ruine absolue de la monarchie, dans la journée fameuse du Guadalete. La vengeance du comte don Julian, l'amour mutuel de sa fille et du jeune don Teofredo, cette idole de l'armée et de la noblesse, que le père offensé ne peut déterminer pourtant à trahir son Dieu ni son roi, telles sont les passions qui défraient la pièce. Pour observer les trois unités de temps, de lieu et d'action, le poète a sacrifié à peu près complètement le rôle du roi don Rodrigo, et c'est un vrai malheur pour son œuvre. Le comte don Julian a beau faire, il a beau maudire le ravisseur, il a beau appeler sur sa tête les calamités de la guerre civile et de la guerre étrangère; le spectateur doit infailliblement demeurer impassible. Vous ne lui avez pas montré l'injure, comme il la faut montrer au théâtre, non point racontée en quelques vers pompeux, à grand renfort d'images et de ronflantes épithètes, mais toute vivante encore, pour ainsi dire, et au moment où elle s'accomplit : le moyen qu'il s'intéresse au ressentiment? comment voulez-vous qu'il s'indigne contre ce malheureux prince qu'il voit toujours persécuté, repoussé, battu, livré dès la première scène à tous les ennemis de sa religion et de sa couronne, poursuivi jusqu'à la dernière par les imprécations violentes et les implacables malédictions?

Pour le fond comme pour la forme, *Doña Blanca de Borbon* est de beaucoup supérieure à *Don Rodrigo;* l'indomptable caractère de don Pèdre-le-Cruel y est retracé avec une grande énergie et dans des proportions qui parfois vous rappellent le *Richard III* de Shakspeare. Voilà précisément le défaut capital de la pièce : tout l'intérêt porte ici sur don Pedro; en dépit de ses emportemens et de ses violences, vous êtes surpris de voir qu'on n'éprouve pas la moindre pitié ni pour sa femme qu'il opprime, ni pour ses vassaux qu'à tout propos il force à faire un choix entre la révolte ou la mort. La mémoire du roi don Pèdre est demeurée populaire en Castille; on lui pardonne aisément des cruautés dont un amour à chaque instant contrarié fut la cause unique; il n'est pas d'homme en Espagne qui, au fond, quoi qu'il en dise, ne soit indulgent pour les excès auxquels vous peuvent porter de profondes et invincibles passions. M. Gil y Zárate lui-même n'est pas sévère outre mesure envers le roi don Pèdre; personne assuré-

ment ne lira la pièce sans en vouloir presque à son frère don Enrique, à ce bâtard de Transtamare qui, au moindre propos, lui va susciter les obstacles et les périls, en Aragon, en France, partout. Nous ajouterons que doña Blanca de Borbon abuse un peu trop de la résignation et de la mansuétude dont, en sa qualité de femme légitime, sacrifiée à une puissante et fougueuse maîtresse, la muse tragique lui fait un devoir. Il faut être bien convaincu qu'elle est la vraie fiancée du roi don Pèdre, la vraie reine de Castille, une princesse du vrai sang royal de France, pour comprendre que de beaux et galans chevaliers comme les Albuquerque, les Lope, les Alvar, ne lui aient point préféré cette doña Maria de Padilla, la vaillante favorite, à la parole de feu, aux prières plus impérieuses mille fois que les menaces, et dont les regards gagnaient des batailles, si l'on s'en rapporte aux chroniques du temps.

Au demeurant, *Doña Blanca de Borbon* accuse un très notable progrès dans la manière et le style de M. Gil y Zárate. On s'en peut convaincre par la scène où doña Maria de Padilla détermine son royal amant à rompre tout préparatif de mariage; M. Gil y Zárate y assouplit sensiblement la raideur classique, et bien que la représentation de *Doña Blanca* remonte à une époque éloignée déjà, ce dialogue est demeuré dans presque toutes les mémoires au-delà des monts. Quelques parties de cette scène méritent d'être citées. Il est bon de remarquer à ce propos que M. Gil y Zárate ne ressemble point à la plupart des poètes de son pays, dont les vers, à la traduction, perdent leur éclat et leur valeur. Presque toujours, chez M. Gil y Zárate, la forme est énergique et brillante, mais, à notre avis, c'est là son moindre mérite. C'est avant tout de la force des idées, de la vérité même des sentimens que M. Gil y Zárate se montre préoccupé.

Don Pedro. — Que vois-je? Mes yeux me trompent, sans doute! Grand Dieu! Est-ce bien toi, Maria?

Doña Maria. — En vérité, je vous admire, ne deviez-vous pas m'attendre, seigneur? Quand le ciel vous unit à une femme accomplie, et qu'à cette occasion tout le monde, à la cour et dans le royaume, vous bénit et vous félicite, n'est-il pas convenable que moi-même, comme tout le monde...

Don Pedro. — Fuis, insensée! Quel est ton dessein?.. Si l'on te voyait! C'est la mort que tu viens chercher ici, puisque tout le monde ici la désire et l'exige!

Doña Maria. — Eh bien! oui, je la viens chercher! Venez, grand prince, et livrez-moi vous-même aux fureurs de votre peuple; qu'il assouvisse enfin sa vengeance et trempe ses mains dans mon sang; qu'il mette mon corps en

lambeaux et disperse au loin mes membres par les rues et les places de la ville! Venez! ce sera un beau spectacle, et tout-à-fait digne du roi don Pedro!

On devine que don Pedro ne peut long-temps écouter de sang-froid les reproches de doña Maria; peu à peu l'amour reprend le dessus dans son cœur. Le moment de la scène où la passion sort victorieuse de sa lutte contre le devoir est rendu avec une singulière énergie par M. Gil y Zárate :

Don Pedro. — Eh! qu'importe l'opinion du peuple? qu'importe sa colère? Je t'aime, et mon amour anoblit tout. Ah! si l'on te menace!.. si un homme, quel qu'il soit, en voulait à ta vie!..

Doña Maria. — Il est bien loin, le temps où don Pedro, fidèle à son amour, méprisait les clameurs du peuple; il pouvait alors protéger son amie; alors c'était un roc dans la tempête! Aujourd'hui, son ame n'est plus que terreur et ingratitude...

Don Pedro. — Moi, je craindrais!..

Doña Maria. — Loyauté des jours écoulés, bravoure indomptable, qu'êtes-vous devenues?

Don Pedro. — Je craindrais!...

Doña Maria. — Aujourd'hui, ce sont les grands qui commandent ici...

Don Pedro. — Ah! je leur prouverai bien que je suis encore don Pedro!

Doña Maria. — Non, résignée à mon triste sort, j'attends la mort et je l'appelle de tous mes vœux. Que doña Blanca ait tout votre amour!... qu'elle prenne place, à côté de vous, sur votre trône!... que la Castille recouvre enfin un peu de paix... que tout le monde soit sauvé, je consens à mourir seule... Mais s'il est vrai que la première je vous ai inspiré une passion véritable, puissiez-vous du moins garder un faible souvenir de cette passion! Mais non, que ma triste fin ne vous arrache jamais ni soupirs ni larmes! Oubliez un jour, oubliez bientôt que je suis morte, sacrifiée à votre amour...

Don Pedro. — Maria!...

Doña Maria. — Je ne vous demande qu'une grace... je suis mère... Dans mes entrailles se fait entendre le cri énergique, le saint cri de la nature, et l'amour maternel les déchire... Peu m'importe de mourir! Mais mes enfans... les enfans de mon ame... ce sont eux qui m'arrachent ces larmes... pauvres enfans!... Prince, ils sont votre sang! Si leur mère vient à leur manquer, vous serez leur protecteur, n'est-ce pas? Ils trouveront en vous un père. N'êtes-vous pas leur père après tout? Que cet espoir m'accompagne dans la tombe. . . . . .
. . . . . .
Vous me voyez à vos pieds, seigneur!... vous ne serez point insensible à mes plaintes, et les prières de l'amour maternel...

Don Pedro. — Ah! assez! je n'y puis tenir davantage! Toi seule es mon amie! Je le comprends bien aux battemens de mon cœur, je ne puis avoir

d'autre femme que toi !... Je sais que les peuples de Castille vont s'indigner encore de ma passion... et que m'importe? Que tous les chevaliers d'Espagne appellent à leur aide tous les chevaliers de France, qu'ils unissent leur vaillance et leur colère, ils ne parviendront point à t'arracher de ces bras!... Au pied des autels, tu recevras ma foi éternelle... Monte sur le trône... règne, Maria, règne! C'est le prix légitime de ton amour et de ta constance... Que tes ennemis se prosternent tremblans devant toi...

DOÑA MARIA. — Ah! prince, que dites-vous?... serait-il possible?...

DON PEDRO. — Je le jure!

DOÑA MARIA. — Mais les dangers...

DON PEDRO. — Je les méprise!

DOÑA MARIA. — Vous oubliez que d'autres nœuds...

DON PEDRO. — Je les vais rompre! Toi seule seras ma femme!...

DOÑA MARIA. — Vaines promesses! Vous-même vous ne pourrez...

DON PEDRO. — Et qui s'opposera...

DOÑA MARIA. — Vos vassaux!...

DON PEDRO. — Mes vassaux! Ah! mes vassaux! Qu'ils tremblent! cette épée saura bien abaisser leur arrogance. Qu'ils choisissent entre l'obéissance absolue ou la mort. C'est en vain que, dans leur orgueil insolent, ils attendent, aux abords du temple, pour imposer à leur roi un joug qu'il déteste! Qui donc a osé commander ces fêtes? Qui a osé faire ces préparatifs? Qu'ils cessent, et à l'instant! Moi-même, moi-même, je vais m'empresser d'y mettre ordre... Malheur à eux, s'ils essaient de me résister!...

En résumé pourtant, quels que soient, dans *Don Rodrigo* et *Doña Blanca de Borbon*, les mérites de la pensée et du style, les tragédies classiques de M. Gil y Zárate ne forment point un titre durable; nous en dirons autant des comédies nombreuses, — une seule exceptée, — qu'il a composées, non pas dans le genre de Molière, comme l'affirment les critiques de la Péninsule, mais bien dans celui de La Chaussée. A la vérité, nous ne nous chargeons pas de justifier par les détails une telle comparaison : il s'en faut de beaucoup que les personnages de M. Gil y Zárate appartiennent au genre larmoyant. Nous avons seulement voulu établir que pour M. Gil y Zárate, comme pour ses devanciers immédiats, comme pour La Chaussée, la comédie n'est le plus souvent, — nous pourrions citer *Cuidado con las novias!* (*Prenez garde aux fiancées!*) et *El Entremetido* (*l'Officieux empressé*), — qu'un cadre philosophique, assez correctement dessiné, où défilent en bon ordre, revêtus pour ainsi dire de costumes bourgeois, personnifiés dans des types d'une très contestable originalité, les moralités sentencieuses et les prétentieux lieux-communs. Pour être juste cependant, nous devons reconnaître que, dans *El Entremetido*, on retrouve

parfois la verve cavalière et l'aventureuse humeur des vieux poètes comiques de l'Espagne, et çà et là le mordant et caustique esprit de don Léandro Moratin.

S'il eût persisté, M. Gil y Zárate serait devenu, nous le croyons, un excellent poète comique, et la preuve, c'est qu'il a écrit une comédie, un vrai petit chef-d'œuvre de malice et de grace, où sont très exactement, très curieusement décrits les travers et les ridicules de la société espagnole à l'époque même où nous vivons. Cette pièce a pour titre : *Un Año despues de la boda* (*Un An de mariage*), et aussi bien elle pourrait s'appeler *le Bourgeois Gentilhomme*, car le sujet n'est, en définitive, que l'histoire fort habilement rajeunie de ce bon M. Jourdain. A côté de M. Jourdain reparaissent tous les personnages de la comédie française, avec leurs vices et leurs ridicules, qui sont les ridicules et les vices du XIXe siècle comme du XVIIe et de tous les autres; mais ces personnages sont convenablement modifiés quant aux manières et au langage. Et d'abord, M. Jourdain sait parfaitement aujourd'hui à quoi s'en tenir sur l'exacte valeur des titres; ce n'est pas lui que l'on pourrait leurrer en lui proposant de le nommer *mamamouchi;* il fermerait sa porte à Fuad-Effendi lui-même, si l'excellence turque lui venait offrir le *nicham-ictihar*. M. Jourdain est bien et dûment marquis; il vient d'acheter un bon titre de Castille, ce qui en ce moment est la chose la plus facile du monde, si l'on rencontre sur son chemin un pauvre *hidalgo ruiné*, hors d'état d'acquitter la *lanza* (1). Il se nommait hier don Juan Chinchilla; c'était le fils d'un riche marchand; mais il est décidé à faire souche de gentilhomme, et il se nomme aujourd'hui le marquis de Rosa-Blanca! Don Juan Chinchilla nous rappelle un bon négociant de Saint-Sébastien qui, voyant sa fille unique à la veille d'épouser un comte, désespéré de n'être pas même noble, glissa mystérieusement dans sa corbeille de noces deux titres de marquise, qu'il s'était procuré tout exprès à cette occasion. Cela ne vous ramène-t-il point à cette plébéienne de Rome qui se désolait que son mari ne pût pas être nommé consul?

(1) En Espagne, tout noble titré paie au trésor une contribution de douze cents réaux, quel que soit du reste le titre. Cette curieuse coutume, très peu connue hors de la Péninsule, est d'origine féodale : le tribut porte le nom de *lanza*, car sous Ferdinand-le-Catholique, qui l'a établi, il a remplacé le nombre de lances qu'un chevalier était autrefois obligé de fournir. Quand le possesseur d'un titre se voit hors d'état de payer la *lanza*, il cherche naturellement à s'en défaire en faveur d'un plus riche; s'il ne trouve point à le vendre, il déclare tout net au gouvernement qu'il entend ne plus le porter. Ce n'est qu'en renonçant au titre qu'il peut se soustraire à l'impôt.

Le Jourdain madrilègne est marié, mais non cette fois avec cette acariâtre ménagère *dont la tête est plus grosse que le poing*, et qui forme avec son mari un si curieux contraste par son imperturbable bon sens. Par ses manières et par son langage, la *marquesa* de Rosa-Blanca ne serait point trop déplacée dans *les Précieuses ridicules;* mais cela tient à ce milieu équivoque de fêtes et de *tertulias* dansantes où elle a coutume de vivre depuis son mariage. De sa nature, la pauvre marquise est une jeune femme charmante, moitié *Agnès*, moitié *Henriette*, une *Henriette* un peu trop déniaisée pourtant, car, à force de passer en revue ces excellens personnages de notre grand comique, on finit par reconnaître au confiant et crédule don Juan quelque air de parenté avec George Dandin. Et, en effet, c'est à sa femme et non à sa bourse qu'en veut le comte Dorante... nous nous trompons, le comte tout court, — M. Gil y Zárate a négligé de nous dire son nom de Navarrais ou de Manchègue. Du matin au soir et peut-être du soir au matin, le comte ne bouge point de la maison de don Juan. J'oubliais de vous apprendre que don Juan a vingt-trois ans à peine, et au fait, cela va sans dire, dans le siècle où nous sommes, il faut n'avoir point franchi l'âge des illusions pour se laisser prendre à ces petites vanités sociales; M. Jourdain, à quarante ans, dédaignerait aujourd'hui de revêtir tous ces oripeaux dédorés; il passerait tout simplement sa journée à la bourse, dans la rue Basse-San-Martin, et depuis long-temps déjà il n'aurait eu d'autre ambition que d'arriver à être nommé membre d'une députation provinciale ou de quelque *ayuntamiento*.

Rassurez-vous pourtant : bien que dans la comédie de M. Gil y Zárate l'ancienne Mme Jourdain soit remplacée par une tête vide et rieuse, le bon sens n'y a pas encore tout-à-fait abdiqué ses droits; le bon sens y est représenté par un oncle de don Juan, don Gregorio Chinchilla, et vous verrez que le digne homme s'acquitte passablement de son emploi. Nous disons passablement, car, il faut bien l'avouer, l'espèce humaine a dégénéré depuis deux siècles; nous soupçonnons le bon Gregorio d'être un peu sensible, dans le plus secret de son cœur, à ce que son écervelé de neveu appelle l'élévation de sa famille; on s'en aperçoit aisément, même dans les scènes où il le raille et le gourmande avec le plus de sévérité, au sujet de ses prodigalités et de ses folles espérances. Eh! mon Dieu, don Gregorio n'est après tout qu'un Espagnol, et il l'est comme on l'est depuis des siècles. Est-ce que le grand Sancho Panza, ce *parangon* de sagesse, n'a point eu aussi ses petites illusions, il y a deux cents ans?

Nous sommes à peine aux premières scènes de la comédie, et déjà don Gregorio est excédé du luxe importun qui de toutes parts s'étale dans la maison de don Juan, du peuple de valets qui l'encombre, de ces visiteurs, protecteurs ou parasites, qui à tout moment y viennent affluer, de l'étiquette insupportable qu'il y faut constamment observer. Toutes ses heures sont indignement bouleversées; à l'heure où autrefois il pouvait dormir à son aise, on le voit aujourd'hui veillant ou courant par la ville; à l'heure où il dînait, c'est tout au plus s'il peut déjeuner maintenant. Encore deux jours d'une vie pareille, et don Gregorio meurt à la peine. Deux jours encore, juste ciel! il préférerait de beaucoup se résigner à ne plus voir son neveu que sur la colline spacieuse et ombragée de Josaphat, où, si l'on en croit les vieilles prophéties légendaires, l'ange du dernier jugement doit convoquer les bons Espagnols. Ce qui scandalise le plus Gregorio, c'est la parfaite indifférence où vivent à l'égard l'un de l'autre, un an après leur mariage, deux jeunes époux dont les amours romanesques avaient été pour tous, — même sous ce beau ciel des Asturies, où pour tous l'amour est l'affaire principale, — un vrai sujet d'admiration et, peu s'en faut, d'ébahissement. M. le marquis ne voit plus sa femme qu'aux heures des repas, et souvent il lui arrive de ne point lui adresser une parole. De son côté, Mme la marquise donne des *tertulias* où elle invite qui bon lui semble; bals, promenades, spectacles et concerts, elle voit tout, elle est partout, et toujours sans M. le marquis. Don Gregorio entame à ce propos une tirade chaleureuse. Le marquis hausse les épaules; il essaie de faire comprendre à son oncle les lois du bon goût et du savoir-vivre. Ne faudrait-il pas, en vérité, qu'il eût jour et nuit sa femme à ses côtés, ni plus ni moins qu'un *escribano* de Xadraque? ne faudrait-il pas qu'il la célât et fît à la moindre occasion le boudeur ou le jaloux? Ah! don Gregorio, vous n'y songez point! On ne se marie pas, quand on est d'un certain rang, pour imposer à sa femme le soin des petits enfans et du ménage : est-ce donc pour rien que l'on a des majordomes et des gouvernantes? On se marie pour avoir du lustre; ce sont les femmes qui étendent la réputation et le crédit, en Espagne surtout, où les marquises de vingt ans, fussent-elles plus jeunes encore de noblesse, seront toujours préférées à une douairière de la maison d'Ossuna ou d'Oñate, si fière qu'elle puisse être de ses titres et de ses parchemins. Par les femmes, les protecteurs vous arrivent en foule et d'eux-mêmes. Autrefois, quand don Juan Chinchilla avait besoin de recourir à leur bienveillance, c'était lui qui les allait trouver. Maintenant c'est tout le contraire : ce sont eux qui

viennent chercher l'heureux marquis de Rosa-Blanca. Quand il sort avec la marquise, à chaque pas il les rencontre qui le saluent et le complimentent; vous diriez d'une continuelle ovation. Mais on comprend qu'il se décerne très rarement un pareil triomphe; le grand ton exige qu'il l'accompagne tout au plus deux ou trois fois par an, à l'église, au théâtre, à la promenade; c'est à d'autres que ce soin revient. N'est-ce point assez pour lui que des fenêtres du salon il la puisse voir, dans son fringant équipage, entourée de personnages qui bien souvent ne sont rien moins que des ducs et des généraux?

Le marquis et son oncle s'éloignent, et la scène est occupée par de nouveaux personnages que M. Gil y Zárate n'a pas dessinés d'une manière moins piquante; c'est le comte, c'est la marquise dont la toilette vient de s'achever. En vain le comte a-t-il essayé de lui apprendre à prononcer ce mot français de *toilette* avec cette gracieuse aisance qu'y pourrait mettre une de nos marquises du XVIIIe siècle; jusqu'ici le galant y a perdu ses peines, la jeune femme n'a pu encore suffisamment assouplir son terrible accent d'Oviédo ou de Segura : en attendant mieux, sur ses jolies lèvres, ce mot charmant de *toilette* est devenu *toaleta*. Ici commence, entre le comte et la marquise, un dialogue pétillant d'esprit et de malice, où se trouvent scrupuleusement reproduites les manières des coquettes madrilègnes. La marquise est hors d'elle-même : vous pensez qu'elle vient de sa toilette? Détrompez-vous; elle échappe à une véritable question. C'en est fait, la Mouchez ne sait plus déjà peigner une chevelure et la disposer en bandeaux lisses et chatoyans comme la châsse de jais d'une madone grenadine; elle lui a fait aujourd'hui une tête qui doit effrayer les gens. Le comte s'empresse de la rassurer; il est trop amoureux pour ne point la trouver charmante; il déclare pourtant, sa conscience l'y oblige, qu'il manque à deux ou trois boucles un certain degré d'élégance... Mais, en vérité, c'est votre faute, madame! Quand vous procédez à une affaire si importante que celle de votre toilette, pourquoi donc vous enfermer comme une reine-mère dans son oratoire? C'est là méconnaître les plus simples et les plus strictes lois du bon goût. Il est de rigueur qu'à une heure si décisive on convoque autour de soi admirateurs et amis. C'est le moment où une jeune femme se montre dans toute sa grace radieuse; chacun s'empresse de la servir, et brûle pour ainsi dire l'encens sur l'autel de sa beauté. Celui-ci présente les essences parfumées; celui-là, avec de frêles pincettes d'argent, ramène sur les tempes reluisantes une mèche rebelle qui essaie de lutter contre le peigne d'ivoire; tel autre assiste la *camerera* quand elle replace les

rubis ou les émeraudes aux blanches oreilles de sa maîtresse; tel autre enfin se tient prêt à offrir le riche collier de perles, le trop heureux collier qui doit étinceler sur les neiges de l'épaule et du sein. Et pendant tout cela, on discute le nombre des papillottes, le volume et le rang que chacune doit tenir. Est-il donc rien de plus sérieux, de plus important? Quant à la jeune femme qui se voit l'objet de toutes ces prévenances, c'est par un regard, par un simple sourire qu'elle daigne y répondre; chacun la quitte enchanté, et, plus que la veille encore, épris d'elle. A-t-elle perdu sa matinée? Non, certes, car il n'est pas un seul de ses noirs cheveux qui ne doive arracher des soupirs, une seule mèche qui ne lui ait valu un cœur tout entier.

Assurément, ce sont là de magnifiques triomphes; malheureusement, ce n'est point sans efforts, la marquise finit par le comprendre, que l'on parvient à les obtenir. La jeune femme est un peu fatiguée déjà de ces bals où l'on étouffe, de ces plaisirs bruyans dont le plus clair résultat est la pulmonie ou la fièvre, de ces *tertulias,* cohues élégantes où se déchirent les plus belles réputations. Elle-même cependant, la douce et naïve marquise, elle est vraiment passée maîtresse dans cet art charmant de calomnier ou de médire; amis, ennemis, indifférens, inconnus, personne devant elle ne trouve grace. Le comte est émerveillé des progrès de son élève, et il est décidé à ne pas s'arrêter en si beau chemin. Il réussira sûrement s'il parvient à mettre dans ses intérêts la comtesse Dorimène... pardon! nous nous trompons encore, nous voulons dire une baronne dont le marquis s'est épris dès le premier aspect. C'est contre un simple *tortil* de baronne que Dorimène a cette fois échangé sa couronne de comtesse. La baronne est au dernier mieux avec le marquis; mais, par la scène suivante, on verra clairement qu'elle ne peut refuser au comte l'honnête service qu'il lui va demander.

La Baronne. — En vérité, le marquis fait bien les choses; tout ici est élégance et richesse.

Le Comte. — Ce n'est pas la première fois, je le suppose, que vous honorez ces fêtes de votre présence, madame la baronne?

La Baronne. — Je n'aime point ces *galas,* où l'on affronte les indigestions; mais, je l'avouerai, j'ai un faible pour la marquise, et puis je désirais avoir un entretien avec vous.

Le Comte. — Oh! je savais que les grandes dames comme vous, baronne, reçoivent chez elles à dîner bien plutôt que d'aller ainsi dîner chez les autres.

La Baronne. — Ma foi! comte, venez chez moi demain, vous verrez si je ne sais pas faire les honneurs à mon tour.

LE COMTE. — Parfait! Il paraît que vous me recevrez dans l'autre maison du marquis.

LA BARONNE. — Mauvais plaisant!

LE COMTE. — Ce luxe au milieu duquel vous reluisez comme dans une châsse, c'est le marquis, j'en suis sûr, qui en doit faire les frais.

LA BARONNE. — Et pourquoi donc?

LE COMTE. — C'est qu'il fut un temps où vous daigniez imposer un tel fardeau à mes débiles épaules.

LA BARONNE. — Bon! qui se souvient d'un pareil temps?

LE COMTE. — Qui? tous mes créanciers.

LA BARONNE. — Ingrat! comment avez-vous eu le cœur de m'abandonner toute seule à Paris?

LE COMTE. — Ma foi! ma chère ame, je te laissai comme je t'avais trouvée. Il me semble, d'ailleurs, que tu t'es consolée bien vite avec ce gros négociant qui t'emmena à Cadix.

LA BARONNE. — Don Juan de Soto! Le pauvre diable a fait faillite....

Arrêtons-nous un instant. La digne personne n'en finirait point de si tôt, si elle était forcée de dire comment, de vicissitudes en vicissitudes, elle en est venue à jouir de ce luxe extravagant dont elle est redevable aux prodigalités du marquis. Ah! madame, soulevez un peu le coin de votre mantille, j'ai cru entendre la voix de Nérine racontant les mésaventures de jeu ou d'amour des fils de famille et des gentilshommes bas-normands. Et vous, mon beau comte, parlons franchement, ne seriez-vous point par hasard le seigneur Sbrigani?

Par bonheur pour le marquis, il faut bien que tout prenne fin, même les intrigues et les conspirations qu'ourdissent le comte et la baronne contre son honneur et sa fortune. Le marquis est trop fier de la noble société qu'il a réunie dans ses salons pour ne pas la montrer à son oncle; don Gregorio saisit avec empressement l'occasion de contempler face à face ce beau monde, dont on lui a fait de si étranges contes au fond de sa province. Il le faut voir, avec sa bonne grace de muletier *maragato*, présentant de groupe en groupe, à qui veut bien lui adresser une parole, son énorme tabatière d'argent, qu'il vient d'acheter au haut de la rue d'Alcala! Tout à coup,.... ô prodige!..... savez-vous qui don Gregorio s'avise de reconnaître dans cette fière baronne dont l'air superbe et les grandes manières l'avaient au premier abord ébloui? Ni plus ni moins que la Juana Pantojo, l'ancienne servante du bonhomme,... un joli bijou, au demeurant, don Gregorio est trop juste pour ne pas le proclamer de lui-même, la plus habile main des Asturies, sans aucun doute, quand il s'agit de préparer aux pimens un *guisado* de poulets! — La leçon est humiliante pour le

marquis; il n'a garde pourtant de se plaindre, car il voit clairement par quelle pente rapide il allait tout droit à sa complète ruine, et à un autre malheur plus grave encore, dont un Espagnol, si ridicule d'ailleurs qu'on le suppose, ne se peut jamais consoler.

Un Año despues de la boda et *Doña Blanca de Borbon* ferment la série des compositions classiques de M. Gil y Zarate. Ici commence la seconde phase de sa vie littéraire; il est assez curieux de voir comment, du soir au lendemain, il s'est lancé en plein romantisme, bien au-delà du *Roi s'amuse* et de *Richard Darlington*. Considéré à bon droit comme un des chefs de l'école ancienne, M. Gil y Zárate essuyait naturellement les plus rudes attaques, au moment où se représentait *Doña Blanca de Borbon*, de la part des jeunes adeptes de l'école nouvelle. Les querelles des classiques et des romantiques avaient contracté brusquement une vivacité extrême : c'était le moindre argument des adversaires de M. Gil y Zárate de prétendre que, malgré les ressources de son esprit et de son style, il lui serait radicalement impossible de quitter la voie étroite et routinière où il se trouvait engagé. Pour imposer silence à toutes ces clameurs, M. Gil y Zárate n'imagina qu'un moyen, mais, en vérité, le plus sûr : ce fut de répondre par un vrai drame romantique, *Don Carlos el Hechizado* (*Charles II, l'ensorcelé*), qui en Espagne est demeuré le modèle du genre.

Cette pièce a soulevé dans les journaux de la Péninsule, et de temps à autre encore y soulève des polémiques violentes. Le sujet offre tant d'invraisemblances bizarres et de données inadmissibles, qu'il est impossible de comprendre qu'un homme aussi loyal, aussi modéré que M. Gil y Zárate ait eu seulement l'idée de le traiter à la scène. Dans aucune autre pièce du reste, nous devons le reconnaître, M. Gil y Zárate n'a aussi énergiquement engagé, compliqué, tranché l'action dramatique; dans aucune autre, il n'a aussi habilement déployé les richesses de son style capricieux et savant; de l'un à l'autre bout, le vers y est profond et rapide comme les desseins et les vengeances de cette inquisition formidable dont M. Gil y Zárate a d'une si originale façon décrit les sombres magnificences. La représentation de *Don Carlos el Hechizado* a été en Espagne un véritable évènement. Pour la première fois les passions politiques faisaient irruption à la scène; et quelles passions, bon Dieu! celles qui, à Madrid, à Murcie, à Barcelone, ont répandu comme l'eau le sang des moines sur le seuil de marbre de leurs couvens. M. Gil y Zárate appartient cependant au parti modéré; c'est un de ses publicistes les plus dévoués et les plus anciens. Il y a

mieux encore : quelque temps après la représentation de son terrible drame, où la haine du moine éclate comme les obus un jour de bombardement, c'est M. Gil y Zárate lui-même qui, dans ses pages magnifiques sur *l'Esclaustrado* (*le Déclotitré*), plaidait éloquemment la cause des religieux épargnés en 1834 et en 1835. On peut se demander comment de telles contradictions se sont produites dans un esprit élevé, et en vérité la question serait difficile à résoudre si l'on n'admettait que dans *Don Carlos* l'homme politique a voulu s'effacer complètement devant le poète.

Le héros de *Don Carlos el Hechizado* est le confesseur du roi Charles II, le père Froïlan Diaz, dont il a plu à M. Gil y Zárate de faire un grand inquisiteur en dépit de l'histoire. Dans le drame de M. Gil y Zárate, ce Froïlan est la perversité même de l'enfer incarnée, la perversité de l'enfer telle qu'on la comprend en un pays catholique. Dès la première scène, Charles II, ce roi imbécile dont les derniers jours s'achèvent tristement entre la peur de mourir et l'ennui de vivre, Charles II ouvre à Froïlan son cœur oppressé. Pour lui rendre un peu de résolution et de courage, Froïlan lui fait un tableau magnifique de ses richesses et de sa puissance. Et, en effet, pourquoi donc se désespérer ainsi ? Est-il un autre roi qui se puisse comparer au petit-fils de Charles-Quint ? Quel autre sceptre sur la terre peut valoir le beau sceptre espagnol ? L'or et l'argent de tout un monde coulent à torrens dans les coffres du roi catholique. Pourquoi donc la vie lui pèse-t-elle? Quel mauvais sort, pour employer une expression du poète, le livre sans défense entre les mains de la douleur ?

A toutes les consolations le roi demeure insensible; le regard morne, le cœur éteint, il fait à son tour le tableau de ses misères : dans ses vastes royaumes, il n'est pas un Indien condamné au travail des mines, un bohême poursuivi par la faim, qui ne le prît en pitié, s'il pouvait l'entendre racontant à son confesseur tout ce qu'il lui a fallu souffrir. Le roi s'abandonne désormais à une destinée qu'il lui est impossible de conjurer ni de vaincre; il voit le bien, il le désire, et pourtant il n'a jamais fait que le mal. Monté sur le trône, au milieu de toutes les factions déchaînées, jouet de leurs passions qui aspiraient à le retenir dans une perpétuelle enfance, il a été roi, mais de nom seulement. En vain il a vu son humiliation, en vain il a cherché à rompre ses chaînes; s'il échappait à un joug, c'était pour retomber meurtri sous un autre. Toujours malade, il a compris quel fardeau intolérable c'était de porter la couronne; aux plus nobles, aux plus illustres, il aurait voulu donner sa confiance, et cependant ce sont les méchans qui, à

toute époque, se sont emparés de sa volonté. Qu'ont-ils fait de ce pouvoir que lui avaient laissé ses ancêtres? De toutes parts chancelle et s'écroule l'état en décadence; les années de son règne, il les faut compter comme autant de malheurs. Si parfois il a voulu tenter la fortune des armes, il n'a jamais pu acquérir la moindre gloire; — partout la honte et la défaite, sur la terre comme sur la mer. Toujours, dans les guerres d'Italie ou de Flandre, on a vu fuir ou s'incliner en signe de détresse le drapeau des douze royaumes; ce qu'il lui reste de ses domaines est aujourd'hui couvert de ruines et dépeuplé. Et comme si ce n'était point assez des douleurs présentes, son ame s'emplit des terreurs de l'avenir. Face à face avec l'éternité malheureuse, il se demande qui recueillera cet héritage? Et aussitôt il aperçoit les monarques de l'Europe, dont sa mort prochaine éveille les ambitions, dévorer du regard ses Espagnes; vous diriez de loups affamés, guettant le passage des troupeaux dans les ravines du Guipuzcoa. Déjà, se repaissant d'odieuses espérances, ils se sont en secret partagé son manteau royal. Est-ce bien de l'Espagne qu'il s'agit, de l'Espagne qui, hier encore, était la terreur de l'Europe? C'est par lui que s'est évanouie la splendeur du sceptre catholique; la discorde civile, la guerre étrangère, voilà le seul héritage qu'il laisse en mourant.

Assurément, il faut plaindre cette infortune irremédiable; mais, nous le demandons à M. Gil y Zárate lui-même, aujourd'hui qu'il est revenu de son ultrà-romantisme fiévreux, est-ce là une infortune bien dramatique? Dans son *Ruy-Blas*, M. Hugo lui-même, qui pourtant a poussé assez loin, ce nous semble, les hardiesses de l'école, n'a point osé donner le spectacle d'une royauté si complètement décrépite. Indigne de la couronne, avilie par sa faute, et que le poète dédaigne de lui remettre au front, le Charles II de M. Hugo est relégué à l'écart, tandis que dans son manteau, ministres, conseillers de Castille, amirantes, se taillent à leur gré de petits pourpoints. Et encore est-il là question d'un roi capable de supporter les fatigues de la chasse et le *grand vent* qui courbe les forêts de pins des *sierras*, aux alentours d'Aranjuez; le Charles II de M. Gil y Zárate ne pourrait pas même tenir l'escopette avec laquelle celui de M. Hugo *a tué six loups*. Un jour, Charles II, — non pas celui de M. Hugo ou de M. Gil y Zárate, mais le vrai Charles II de l'histoire, — racontant ses maux plus amèrement que de coutume à l'un de ses nombreux confesseurs, le prêtre rebuté lui imposa brusquement silence, et lui dit que, de tous ses péchés envers le ciel, le plus grand, sans aucun doute, était de n'avoir conservé un peu de force que pour se plaindre et gémir. Le

confesseur avait raison, et si Charles II a trouvé grace devant la justice de Dieu, il n'a pas été absous par celle du peuple ni par celle de la postérité. Ce sont des destinées fatales que les destinées des princes : ils personnifient en eux toutes les grandeurs ou toutes les lâchetés de leur époque; si l'on admire en Louis XIV les splendeurs du XVIIe siècle français, Charles II à lui seul inspire tout le dégoût dont on ne se peut défendre à l'aspect du XVIIe siècle espagnol. Ce qui nous étonne, c'est que dans cette Espagne, où tant de nobles intelligences et de courages éprouvés cherchent en ce moment à relever des ruines si anciennes, un poète ait songé à exploiter ainsi le règne qui a le plus amoncelé de ces ruines. Le beau modèle à proposer en vérité, et comme cela doit enhardir les masses aux entreprises par lesquelles se régénèrent les peuples, que d'aller, aux derniers jours de la dynastie autrichienne, dresser minutieusement l'inventaire des fautes et des faiblesses qui ont précipité le déclin de la vieille monarchie! M. Gil y Zárate s'est montré dans son drame fort peu respectueux envers l'histoire. Il semble avoir voulu assombrir encore un tableau qui n'est déjà que trop hideux. Aujourd'hui même, au-delà des Pyrénées, il y a aussi une jeune école de publicistes qui méconnaît systématiquement la vérité historique. Mais elle, du moins, c'est la dignité, c'est l'honneur de la nationalité espagnole qui forme sa préoccupation exclusive. Elle s'efforce de réhabiliter Philippe II : irrésistiblement attirée par le génie et la puissance, elle veut les dégager, quoi qu'il en coûte, des crimes de la politique; si coupable qu'elle soit aux yeux de la science impartiale et scrupuleuse, elle est mieux inspirée, on en conviendra, que l'auteur de *Don Carlos el Hechizado*.

Ce n'est pas tout : M. Gil y Zárate est modéré; dans les revues, dans les journaux, dans les livres, il s'est porté le champion énergique de l'ordre et de la royauté. Mais par quels services M. Gil y Zárate pourra-t-il réparer le tort qu'il a fait au principe monarchique, le jour où il l'a montré, dans son œuvre la plus émouvante, tombé en des mains débiles, et perdant la fortune de tout un pays? Puisqu'il a tant fait que d'entreprendre contre la royauté une procédure implacable, pourquoi n'est-il point allé plus loin et plus haut encore? Plus tard, il a écrit sous la régence d'un soldat et sous la minorité d'une femme : pourquoi n'est-il pas remonté à ces régences et à ces minorités célèbres qui, de l'un à l'autre bout du moyen-âge, ont traîné dans la boue et le sang les sceptres de Castille et d'Aragon?

Poursuivons cependant; à la façon dont M. Gil y Zárate a traité son sujet, on verra bien qu'il y a réfléchi d'avance, et que, pour livrer au discrédit public les institutions qui déjà avaient tant de peine à se dé-

fendre contre les *pronunciamientos* et les révolutions sociales, il lui était impossible de mieux choisir. Épuisé par une maladie qui défie la science, Charles II se tourne avec angoisse vers son confesseur, et le supplie de chercher à pénétrer un si douloureux mystère. Si la sainte église elle-même est hors d'état de le soulager, de quelle autre puissance lui viendra la guérison? Froïlan hésite à répondre. Les inquiétudes du roi s'en augmentent; elles deviennent intolérables. « Parlez! s'écrie-t-il la voix pleine de larmes, ne me cachez rien! Songez que votre ministère vous oblige à tout dévoiler!

FROÏLAN. — Seigneur, il ne m'appartient point de révéler...

LE ROI. — Ah! il serait vrai?...

FROÏLAN. — Quoi, seigneur?...

LE ROI. — Je n'ai pas même le courage de le dire... On affirme... que je suis... possédé du démon!...

FROÏLAN. — Grand Dieu! qui a pu vous apprendre?...

LE ROI, avec désespoir. — C'est donc vrai? Dieu saint! Ah!

(Il se cache le visage dans ses mains qu'il mouille de ses pleurs.)

Dès ce moment, ce n'est plus Charles II, mais bien Froïlan, qui est le vrai roi d'Espagne; Charles II tout entier lui appartient, corps et ame, cœur et volonté. Pour échapper à l'obsession qui est ici-bas comme le symptôme avant-coureur de la réprobation éternelle, Charles II conjure Froïlan de vouloir bien entendre l'aveu de ses fautes; s'il ne tombe point à ses genoux, c'est que Froïlan prend en pitié un prince malade, arrivé au dernier degré de la débilité physique et morale; Froïlan lui permet de rester assis. Tous les deux, confesseur et pénitent, cherchent la cause d'un état si misérable; quels crimes a donc pu commettre un pauvre prince qui ne s'est jamais gouverné lui-même, pour être ainsi livré vivant aux peines de l'enfer? Les crimes de la politique? Évidemment, il n'en peut être responsable, lui que le pouvoir a écrasé toutes les fois qu'il a essayé d'en soutenir le fardeau. La seule faute qu'à toute heure le roi se reproche, c'est une faute d'amour, et c'est aussi la seule dont il lui soit impossible de se repentir. En vain ses confesseurs l'ont absous, il n'a jamais pu se réconcilier avec sa propre conscience; le souvenir de cette faute rajeunit son ame; c'est en lui qu'il trouve la force de supporter les maux dont il est accablé. C'était l'époque où il subissait la honteuse tutelle de ce Valenzuela, qui, pour l'éloigner des affaires, multipliait à la cour les fêtes et les plaisirs énervans. Si Charles II n'avait pas été roi, l'amour l'eût sauvé peut-être; mais à quoi lui pouvait servir d'aimer une vassale, si ce n'est à payer par toute une vie de remords quelques rapides instans de bonheur? Il aima pourtant, et bientôt une fille,

belle et douce comme sa mère, fut le gage d'une si malheureuse passion. Un an plus tard, Dieu lui fit la grace de voir en quel abîme de corruption il s'était jusque-là complu à vivre; quand le confesseur Matilla lui ordonna d'exiler à jamais la mère et la fille, il obéit à regret, mais il obéit. Depuis lors, seize ans se sont écoulés sans qu'il ait pu savoir où s'était réfugiée leur misère, et voilà précisément ce qui lui fait la vie intolérable. Il sait bien qu'en pleurant une enfant dont la naissance fut un crime, il encourt la damnation éternelle; mais comment imposer silence à l'amour paternel qui remue ses entrailles et les déchire? Dans l'enfer même où il va descendre, c'est encore l'absence de sa fille qui sera son plus terrible tourment.

Après un tel aveu, Charles II n'ose lever les yeux sur son confesseur, tant il redoute l'indignation que Froïlan en doit éprouver. Il s'en faut de beaucoup cependant que Froïlan s'indigne et le menace des colères célestes; Froïlan ne songe qu'à le consoler. Que le roi se rassure, c'est un scrupule exagéré qui l'a décidé à éloigner sa fille; le ciel ne s'offensera point qu'il la rappelle dans son palais même pour lui faire oublier de si longues années d'abandon. Qui peut sonder les desseins de Dieu, quand il permet que les rois eux-mêmes viennent à pécher? Si le grand Charles-Quint ne s'était point abandonné, lui aussi, aux séductions de l'amour coupable, l'Europe eût-elle été sauvée par le vainqueur de Lépante? De tous les crimes, d'ailleurs, c'est celui pour lequel le juge suprême se montrera le moins sévère; sans aucun doute, son courroux fléchira devant la prière fervente des Espagnes le jour où la sainte inquisition, qui déjà se prépare à pratiquer l'exorcisme, sommera le démon d'abandonner une ame que la crainte de Dieu seule doit à l'avenir posséder.

Si Froïlan compatit aux maux du roi, il ne faut pas que l'on s'en étonne. Plus que le roi, il a besoin lui-même d'indulgence; plus que le roi, le grand inquisiteur a subi les séductions de la femme; toute la puissance de son cœur, toute la fougue de son esprit, il la consume, il l'épuise à aimer une pauvre enfant abandonnée, recueillie par pitié à Saint-Ildefonse, et dont la reine a fait sa fille d'honneur. Froïlan a osé dire à Inès, — c'est le nom de la jeune fille, — à quel point elle s'est emparée de son ame, et Inès a pris en horreur la passion de cet autre Frollo. Voici le moment d'en faire la remarque : la donnée principale de don *Carlos el Hechizado* est de tout point celle de *Notre-Dame de Paris;* M. Gil y Zárate s'est contenté de l'adapter à quelques personnages historiques de l'Espagne et aux mœurs du XVIIe siècle. C'est dans la manière dont il l'a traitée à son tour, c'est dans la fécon-

dité des moyens dramatiques, c'est dans la richesse et la puissance du style, que réside son incontestable originalité. Il est juste de dire encore que son Inès, aussi intéressante à notre avis que l'Esmeralda, ne ressemble pourtant d'aucune façon à l'héroïne de M. Hugo. Ce n'est pas tout, Inès s'est éprise d'un beau page du roi, Florencio, à qui elle s'est promise, et, de son côté, Florencio aime Inès comme on peut aimer à vingt ans. S'il faut dire ici notre opinion tout entière, nous déclarerons nettement qu'à nos yeux le brillant Phébus de Chateaupers pâlit un peu à côté de ce jeune et ardent Florencio, qui souvent nous a rappelé les plus charmans et les plus loyaux cavaliers des comédies de Tirso de Molina et des drames de Calderon.

Repoussé par Inès, Froïlan imagine une vengeance qui eût effrayé Torquemada et tous les grands inquisiteurs habitués à brûler les nouveaux chrétiens par centaines. Froïlan préside à l'exorcisme qui se pratique sur le roi, et, par le prêtre qui dirige cet exorcisme, il fait déclarer que l'auteur du maléfice n'est autre qu'Inès, la plus belle et la plus jeune des filles d'honneur de la reine. Parlons mieux, ce n'est point un vrai prêtre qui exorcise le roi, mais bien un misérable qui, après avoir changé de nom, s'est arrogé du soir au lendemain les droits et les priviléges du sacré ministère; c'est un barbier des faubourgs de Madrid, et non certes un évêque, qui lui a fait, au haut de la tête, cette large tonsure dont il est si fier. Ce rôle d'imposteur est une monstruosité de plus dans la pièce, et, qui pis est, une monstruosité purement gratuite. Quelle fantaisie a pris à M. Gil y Zárate d'envelopper le clergé séculier dans la même réprobation que les moines? C'est un prêtre séculier qui se charge d'arracher le roi au pouvoir de Satan. Que M. Gil y Zárate se soit fait, en l'exagérant, l'interprète de la haine que les moines inspirent au peuple, cela n'est guère généreux à une époque où les moines demandent un peu de pain comme l'on sollicite une aumône, et où l'aumône leur est refusée. A toute force pourtant, cela peut se comprendre : cette haine subsiste en dernier résultat. Mais ce clergé séculier si résigné, si honnête, dont on a pu, il est vrai, contester les lumières, les lumières seulement et non les vertus, pourquoi le faire intervenir où il n'a que faire? Pourquoi le représenter comme le complice de l'inquisition qu'il a de tout temps combattue au nom de l'humanité?

Froïlan a surpris le secret de l'exorciste; il le force à dénoncer Inès, lui donnant le choix entre un bûcher ou un riche bénéfice. On peut juger si le faux prêtre hésite à porter contre Inès l'accusation formidable qui tout aussitôt la plonge dans les cachots de l'inquisition. A

cette nouvelle qu'Inès est arrêtée pour crime de sorcellerie, Florencio parcourt le palais, la rage au cœur, les paroles de révolte à la bouche : contre le saint-office, contre le joug des moines et contre les ordres religieux en général, Florencio profère la plus furieuse imprécation qui se soit jamais fait entendre au théâtre; mais nous sommes encore sous Charles II, c'est-à-dire séparés par tout un siècle de l'époque où les cortès de Cadix doivent abolir le saint-office, et par un siècle et demi de celle où la populace aux bras nus de Madrid et de Murcie doit égorger les moines. Florencio appelle en pure perte ses amis à la vengeance; tout ce qu'il y gagne, c'est d'être arrêté lui-même et conduit à la prison, où Inès attend déjà son arrêt de mort.

Nous nous bornons à poursuivre l'idée capitale du drame, à travers les incidens qui s'y mêlent et la compliquent. Nous vous faisons même grace du roi Charles II, à genoux dans une chapelle du couvent d'Atocha, où se passe l'action du second acte, le cierge en main et prêt à subir l'exorcisme. Aucun poète n'a tracé de la puissance du saint-office une peinture qui ne s'efface devant celle qu'en a faite l'auteur de *Don Carlos el Hechizado*. Tout proclame cette puissance, les rumeurs que jettent au loin par la ville les apprêts de l'auto-da-fé, les terreurs du roi, les terreurs du peuple, celles des plus grands seigneurs et des plus grandes dames qui accourent à leurs balcons, si tôt que se font entendre les sommations des familiers et des alguazils, pour saluer avec leurs mouchoirs blancs l'étendard de la sainte inquisition. Hâtons-nous de revenir à Froïlan et à sa passion abominable qui s'acharne à la perte d'Inès; aussi bien est-ce contre le moine amoureux que le poète a voulu tourner tout l'effet de sa conception, la plus audacieuse, sans aucun doute, qui se soit produite sur la scène romantique. Dans le cachot où Inès se prépare à mourir, Froïlan lui vient brusquement proposer de racheter sa vie au prix de l'honneur; de toutes ces infamies, le grand-inquisiteur ne retire qu'un refus exprimé avec la même énergie et le même dédain. Il y a ici une scène qu'il serait vraiment difficile de lire jusqu'au bout, si pendant que Froïlan s'attache, pour ébranler Inès, à lui décrire la mort par le chevalet, par l'estrapade, par la flamme qui vous enlace toute vive, et, desséchant la peau, vous pompe le sang, la fière Inès ne répondait par les plus nobles paroles de résignation que lèvres de Castillane aient jamais prononcées. C'est un contraste d'idées qui peut-être ne s'est point rencontré encore dans une autre œuvre littéraire au même degré. Froïlan se roule aux pieds d'Inès, mordant ses chaînes et la poussière du cachot; prières et menaces échouent contre les mépris

de la captive. Un instant, il la peut désoler en lui annonçant que sur le même bûcher où elle doit brûler vive, Florencio est aussi condamné à mourir. Les amours d'Inès et de Florencio ne sont point de celles que l'on peut étouffer sur la terre; par-delà les flammes du bûcher, elles revivent dans le ciel. Pour son amant, Inès accepte fièrement la mort comme elle l'avait acceptée pour elle-même, et Inès a bien jugé son amant. Froïlan quitte enfin le cachot et va lui-même veiller aux apprêts du supplice. Touché des larmes de la condamnée et ne pouvant, comme il le dit lui-même, *résister à une si douce sorcellerie*, le geôlier de l'inquisition lui amène Florencio. Tous deux résolus à mourir, Inès et Florencio se demandent s'il ne vaut pas mieux en finir par le poison que par les flammes; pendant que les familiers du saint-office imaginent de nouvelles tortures, tous deux échapperont à leurs persécuteurs. Ici commence la plus belle scène du drame, celle où M. Gil y Zárate a mis le plus de poésie et d'élévation, la seule du reste où il n'ait exprimé que des sentimens généreux, la seule qu'à ce titre on puisse applaudir sans le moindre scrupule et de tout son cœur. Florencio ôte de son doigt un anneau qui renferme un poison subtil, et, après l'avoir ouvert, l'applique à ses lèvres. A ce moment Inès, subitement frappée d'une autre idée, s'élance à lui et arrête son bras :

« Attends, s'écrie-t-elle, que faisions-nous? attends!...

FLORENCIO. — Eh quoi! tu as peur?

INÈS. — Moi! avoir peur?.... tu te trompes... Du moins, je n'ai pas peur de mourir, mais seulement de te perdre...

FLORENCIO. — Tu dois me perdre, et pour toujours; ainsi le veut le destin inexorable.

INÈS. — Oui, dans ce monde de misères; mais dans un monde meilleur nous devons nous retrouver ensemble et nous aimer d'un éternel amour. C'est là l'espérance enivrante qui dans tous mes maux m'a soutenue. Mais du séjour céleste c'est la vertu qui ouvre les portes, et notre dessein est si criminel! Souffrons, ô mon bien-aimé! sachons souffrir. Qu'importe de souffrir une heure encore, si, toujours purs et dignes de grace, nous pouvons bientôt nous présenter devant le trône de Dieu? Crains-tu que le courage manque à la femme que tu aimes? Non, quand je subirai ma sentence, tu me verras sourire au milieu des flammes; fixe alors tes yeux sur les miens, tu verras que, fixant aussi mes regards sur toi, je te donnerai le *oui* nuptial d'une voix aussi ferme que si nous étions au pied de l'autel..... En dépit de nos persécuteurs, le bûcher même sera l'autel; ses charbons ardens se convertiront en un lit de roses où s'accomplira notre union! »

Rarement, il en faut convenir, la résignation et l'espérance chrétienne ont trouvé de plus sublimes accens. On peut juger de l'impres-

sion que doit produire une telle scène dans un pays où chacun au besoin sait mourir, sans rien comprendre, du reste, à *Werther* ni à *René*.

Nous voici parvenus au cinquième acte; dès ce moment, le drame se précipite avec une rapidité sans exemple dans le théâtre espagnol. Revêtu du costume des condamnées et coiffée du *san-benito*, Inès est conduite au supplice. Durant le trajet, elle échappe aux alguazils et se réfugie au palais; elle pénètre jusqu'au roi Charles II. Dans l'égarement de la désolation et de la terreur, elle se jette aux genoux du roi, elle parle de ses malheurs et de sa naissance... Le roi, qui d'abord avait reculé, comme à l'aspect d'une réprouvée, s'élance vers elle et l'embrasse avec effusion. Inès est sa fille, sa fille dont la perte lui arrache depuis seize ans des larmes si amères, et que, depuis bien des jours déjà, il faisait vainement chercher de l'un à l'autre bout des Espagnes! En l'embrassant, Charles II renaît enfin au bonheur de vivre; mais Froïlan se présente, à la tête des familiers du saint-office, réclamant la *sorcière* qui doit mourir. Charles II s'indigne, il prie, il pleure, il menace le grand-inquisiteur de sa colère. La colère de Charles II! Elle est bien faite pour intimider l'inquisition, qui a bravé celle du fils tout-puissant de Charles-Quint! Froïlan va l'emporter sans aucun doute, quand tout à coup un jeune soldat, qui jusque-là s'est tenu à la porte, la visière baissée et l'arquebuse à l'épaule, jetant au loin son arme pesante sur le parquet sonore et dégaînant un poignard, s'avance vers Froïlan, lui montre à nu son visage, et lui dit : « Me reconnais-tu? — Florencio! s'écrie Froïlan. » Oui, Florencio, qui, lui aussi, est parvenu à s'échapper des cachots du saint-office; Florencio, qui, sous l'habit d'un garde, venait demander au roi la grace d'Inès. Mais ce n'est point assez qu'Inès vive, il faut encore qu'elle soit vengée. A peine Froïlan a-t-il reconnu Florencio, que celui-ci lui plonge son poignard dans le cœur.

A mesure que nous avons présenté l'analyse de ce drame, nous avons eu soin d'en indiquer les qualités et les défauts. Chacun, du reste, a pu voir ce que les situations ont de véritablement tragique, et ce qu'elles ont d'exagéré, ce que M. Gil y Zárate a de temps en temps mis de grandeur dans les caractères, et en quoi il les a outrés. M. Gil y Zárate a exactement décrit les mœurs de l'Espagne au XVIIe siècle, mais à un point de vue exclusif et par conséquent étroit, au point de vue de la terreur qu'inspirait le seul nom du saint-office. C'est le style qui forme la plus brillante partie de l'œuvre, bien que çà et là il soit un peu forcé, et que plus souvent encore il manque, non pas d'énergie, mais de concision. Ce n'est pas, du reste, sous le rapport littéraire que *Don Carlos*

el Hechizado doit être avant tout jugé, mais sous le rapport moral et politique; le drame serait de tout point une œuvre littéraire excellente, que M. Gil y Zárate devrait encore se le reprocher comme une mauvaise action. Nous avons, en 1838, assisté à une représentation de *Don Carlos :* parmi les clameurs qui, dans les hautes galeries, s'élevaient au moment où Florencio maudit tous les moines dans la personne de Froïlan, au moment où ce dernier tombe sous le poignard du jeune page, on pouvait, dit-on, parfois reconnaître la voix des *septembriseurs* de 1834 et de 1835.

Aucun genre de succès n'a manqué à la pièce de M. Gil y Zárate; dans un pays où, dès la sixième soirée, le public se rebute et s'éloigne du drame nouveau, *Don Carlos* a dépassé d'un seul trait et de beaucoup les cent représentations. Quand les progressistes avaient en main le pouvoir, ils se réjouissaient d'une pièce qui exaltait si bien les plus aveugles instincts révolutionnaires; et les modérés se seraient exposés à une émeute furieuse, si, rentrés aux affaires, ils avaient essayé d'interdire la scène *del Principe* à ce roi possédé du démon, à ce moine corrompu et fanatique, à cette jeune fille qui va toute vive brûler sous le *san-benito*. Dès son apparition, *Don Carlos* a soulevé dans la presse péninsulaire des polémiques violentes qui, nous l'avons dit, se réveillent encore de temps à autre. Enfin, il a eu jusqu'aux honneurs d'une poursuite judiciaire : un parent du père Froïlan Diaz, indigné de voir le nom de sa famille livré tous les soirs à l'exécration publique, somma M. Gil y Zárate de déclarer qu'il avait pris, non dans l'histoire, mais dans son imagination, l'odieux personnage du grand-inquisiteur. Le procès n'eut pas lieu pourtant, et nous ne savons pour quels motifs. Assurément, le parent du père Froïlan fit preuve, en se désistant, d'une modération fort louable; il n'en est pas moins vrai qu'aucune autre mémoire historique n'a été aussi étrangement défigurée et travestie. Ce père Froïlan n'a jamais été grand-inquisiteur, mais tout simplement confesseur du roi Charles II. Bien loin de s'être porté le dénonciateur en titre du saint-office, c'est lui précisément qui a eu à se débattre contre ses persécutions. En butte à l'inimitié de la reine, par la seule raison que, dans une monarchie absolue, une reine doit haïr nécessairement le confesseur du roi, il se vit contraint de se réfugier à Ségovie pour échapper au grand-inquisiteur de l'époque, don Baltasar de Mendoza, que la reine avait irrité contre lui. On ne sait jusqu'où serait allée la haine de la reine et du grand-inquisiteur, si, dès son avènement, Philippe V, qui réellement a eu l'intention d'abolir le saint-office, n'avait, de sa pleine autorité, ordonné la suppression

de la procédure que le zélé Mendoza s'était mis déjà en devoir d'entamer. Sur un seul point, M. Gil y Zárate ne s'est pas écarté de la vérité historique : de concert avec Rocaberti, le prédécesseur de Mendoza, Froïlan, cela est certain, a pratiqué l'exorcisme sur le roi Charles II; mais qu'est-ce donc que cela prouve, sinon que Froïlan et Rocaberti croyaient à la sorcellerie comme la plupart des Espagnols de leur temps? Nous avons sous les yeux un procès-verbal de l'inquisition, dressé à Saragosse, le 4 juin 1640, contre don Pedro Arruebo, seigneur de Lartosa, condamné au fouet et aux galères pour avoir livré à Satan plus de six cents personnes, dans le seul royaume d'Aragon. Et que parlons-nous de l'Espagne et de 1640? Ceux qui, en plein XIXe siècle, ont visité nos provinces pyrénéennes, savent bien si la foi en la puissance de l'exorcisme est un dogme qui se puisse retrancher aisément de la religion du midi.

C'est de lui-même, au demeurant, que M. Gil y Zárate a quitté les voies excentriques, non pour revenir au genre classique, — après *Don Carlos el Hechizado*, c'était là un retour impossible, — mais pour se rallier étroitement à l'école nouvelle inaugurée par le *Don Alvaro* de M. le duc de Rivas. M. Gil y Zárate a depuis composé un assez grand nombre de comédies et de drames dont l'intrigue et le dialogue rappellent à quelque degré les meilleures pièces de l'ancien théâtre espagnol. Quatre de ces drames, *Don Alvaro de Luna, un Monarca y su privado* (*un Monarque et son favori*, Philippe IV et Olivarès), *el Gran Capitan* (Gonzalve de Cordoue), *Masaniello*, ont pour sujet des évènemens historiques, et il serait inutile d'en entreprendre ici l'analyse : qui ne sait à quoi s'en tenir sur la révolte des lazzaroni, sur les prouesses de Gonzalve, sur les intrigues et les galanteries de la cour de Philippe IV, sur la chute du connétable Alvaro de Luna? Si à toute force on voulait établir des analogies entre ces œuvres et quelques monumens du théâtre moderne en Europe, ce n'est point chez nos dramaturges qu'il les faudrait chercher, mais bien plutôt dans le *Comte d'Egmont* de Goethe et la *Marie Stuart* de Schiller. Dans les autres pièces de M. Gil y Zárate, *Matilde, Rosmunda, Cecilia la ciguecita* (*Cécile l'aveugle*), l'action est exclusivement défrayée par l'amour ou l'ancienne loyauté castillane; ce sont particulièrement les mérites du style qui leur ont valu un accueil favorable sur les scènes *del Principe* et de la *Cruz*. Le drame de *Don Guzman el Bueno* est le titre durable de M. Gil y Zárate; cette pièce reproduit également les vieilles mœurs espagnoles, et dans un style qui est, à notre avis, le point d'arrêt du poète : il importe de s'y arrêter. Nous aurons montré comment don

Antonio Gil y Zárate a successivement marqué dans les trois écoles : dans l'école classique où il a produit une comédie charmante, dans l'école romantique qui lui doit une de ses conceptions les plus audacieuses, et dans celle qui a salué *Guzman el Bueno* comme un éclatant hommage à ses sympathies pour Tirso de Molina et Calderon.

Don Guzman el Bueno est une des quatre pièces dont la poésie espagnole contemporaine est à bon droit le plus fière; de l'un à l'autre bout de la Péninsule, le *Don Guzman* est aussi populaire que le *Don Alvaro* de M. le duc de Rivas, *los Amantes de Teruel* de M. Hartzembusch, *el Zapatero y el rey* de M. Zorrilla. Le principal personnage de M. Gil y Zárate est le plus glorieux ancêtre de l'illustre famille des Médina-Cœli; dans leur palais de Barcelone, les ducs de ce nom montrent encore la devise adoptée par leurs pères, en souvenir de l'héroïque dévouement qui forme le sujet du drame de M. Gil y Zárate : *Patriam liberis præferre parentem decet,* — à sa patrie un père est tenu de sacrifier ses enfans. Don Guzman est gouverneur, sur les côtes d'Andalousie, d'une ville qu'il a prise sur les Arabes, à la tête de ses vassaux. Au premier jour, les Arabes, refoulés jusqu'à Grenade, reviendront en force pour essayer de reconquérir leur boulevard maritime, la riche et fière ville de Tarifa. Don Guzman se prépare à la plus opiniâtre résistance, et comme il se propose d'associer désormais son fils don Pedro à tous ses périls et à toutes ses fatigues, il convoque au palais écuyers et *ricos-hombres;* en leur présence, il arme lui-même don Pedro chevalier. Dans les pièces de M. Gil y Zárate, c'est toujours la première scène qui est la plus imposante. On a pu s'en convaincre par le dialogue de Charles II et de Froïlan, qui ouvre *Don Carlos el Hechizado :* le prologue de *Don Guzman el Bueno* nous paraît plus saisissant encore et de beaucoup par la noblesse des caractères et la force de la situation.

Nous avons été sévère envers M. Gil y Zárate à propos de son drame; aussi, nous l'espérons, notre opinion ne paraîtra point irréfléchie ni suspecte, si nous affirmons que *Don Guzman* est la meilleure épopée dramatique que les siècles chevaleresques de l'Espagne aient jusqu'à ce jour inspirée. Les personnages historiques de ce moyen-âge de l'Espagne, si violent et à fois si loyal, y reprennent tous leur physionomie hautaine ou mélancolique et leurs véritables allures. On reconnaît dans don Guzman le haut baron qui sait bien quelle responsabilité lui impose la part qu'il exerce de la souveraineté féodale, et poursuit la mission chrétienne par la lance comme le prêtre par la parole; on aime dans doña Maria, la mère pieuse et vaillante qui, aux

périls de son fils, s'alarme et défaille, et ne lui pourrait pardonner cependant de les avoir fuis. — Nuño est le vrai soldat des guerres de religion et de race, qui, toujours poussé en avant par la haine du Maure, serait capable de suspendre aux fourches patibulaires du camp un infant de Castille et l'archevêque de Tolède lui-même, s'ils pouvaient le moins du monde se montrer favorables aux ennemis de son Dieu; — l'infant don Juan, le seul type abhorré du XIIIe et du XIVe siècle en Espagne, est bien le prince inquiet et sans foi qui, pour assouvir ses ambitions félonnes, ne recule ni devant la révolte ni devant la défection. A côté de ces personnages principaux se détachent heureusement don Pedro, le chevalier de vingt ans, qui épuisera jusqu'aux dernières gouttes de son sang, pourvu que, des hauts balcons de la ville, les yeux noirs d'une femme s'efforcent de distinguer au loin dans les plaines son pennon que balafre le fer recourbé des cimeterres; — doña Sol, la fière Castillane qui durant la paix se dérobe sous les longs voiles, et pendant les guerres ne veut faire son lit nuptial qu'avec des bannières musulmanes; — Aben-Comat, enfin, le seul chevalier maure que le drame espagnol ait osé représenter comme étaient réellement les chevaliers maures, si intrépide dans le combat, si généreux après la victoire, que don Guzman lui-même se tient honoré d'être son ami. L'action est simple et dégagée tout-à-fait des incidens et des épisodes qui en pourraient affaiblir l'intérêt; il suffit de la raconter en très peu de mots pour que l'on puisse voir combien y abondent les péripéties inattendues, avec quelle habileté le poète les amène et les dispose, et comment pour ainsi dire elles se doivent distribuer d'elles-mêmes à tous les actes et à toutes les scènes capitales.

Tarifa est assiégée par les infidèles que l'infant don Juan va rejoindre avec tous ses vassaux. Le jour même où il est armé chevalier, don Pedro tombe au pouvoir des Arabes; pour le délivrer, son père et Nuño se disposent à faire une sortie générale, quand tout à coup don Pedro lui-même rentre dans Tarifa, accompagné d'Aben-Comat. Aben-Comat se voit contraint par les Walis et par l'infant de remplir auprès de Guzman une mission dont il s'acquitte, la rougeur au front et le regard baissé; il se voit contraint de lui dire que si, au moment où le clairon musulman se sera fait trois fois entendre, il n'a pas livré la place, son fils don Pedro, qui sur sa foi de chevalier a juré de retourner dans la journée même auprès de l'infant, sera mis à mort en vue des remparts. Don Guzman s'indigne d'une proposition si infame; sur l'heure même, don Pedro repartira pour le camp ennemi. En vain doña Maria et doña Sol, la mère et la fiancée, s'efforcent de le retenir;

don Pedro s'arrache à leurs embrassemens, et la première fanfare annonce qu'il est de nouveau entre les mains des infidèles. A la seconde fanfare, peuple et soldats, la ville entière court aux remparts; la chevelure éparse et les vêtemens en désordre, doña Sol exige qu'on aille déclarer à l'infant que de son propre sang elle paiera la mort de son fiancé. Doña Sol est la fille de l'infant; sans aucun doute, pour ne point perdre sa fille, le traître épargnera don Pedro. Doña Sol se trompe; le rauque son de la troisième fanfare a retenti déjà, il arrive à la ville rapide et perçant comme l'acier d'une flèche cordouane; un cri terrible s'élance de toutes les poitrines oppressées d'horreur et d'angoisse. Tarifa sera pour toujours chrétienne; mais don Guzman n'a plus de fils.

Voilà, il en faut convenir, une œuvre d'une donnée vraiment neuve, et dont le dénouement est original, si jamais il en fut. Sommes-nous obligé de dire quelle durable émotion ce dénouement laisse au fond de tous les esprits? Par *Don Guzman el Bueno*, M. Gil y Zárate a du premier pas accompli un grand progrès littéraire; qu'il persiste, et désormais, pour devenir populaire, le poète, chez lui, n'aura plus besoin de dénaturer l'histoire et de saper à leur base des institutions que le publiciste a toujours défendues. Il n'aura plus besoin d'emprunter le sujet et les principaux incidens de ses pièces aux poètes étrangers, à Molière, à Victor Hugo, à Schiller, à Walter Scott lui-même, comme le témoignent *Un Año despues de la boda*, *Don Carlos el Hechizado* et *Rosmunda*. Ce n'est point ainsi qu'autrefois l'auteur du *Cid* et celui de *Gil Blas* imitaient les vieux dramaturges de l'Espagne et ses vieux romanciers. Comme MM. de Rivas, Hartzembusch et Zorrilla, M. Gil y Zárate est certainement le petit-fils des Rojas et des Calderon. Pour la force des conceptions et l'habileté des moyens dramatiques, les uns et les autres, pourquoi ne pas le dire? peuvent sans désavantage soutenir la comparaison avec leurs maîtres : ce qu'ils n'ont pu réinstaller encore sur les scènes de la *Cruz* et *del Principe*, c'est la fantaisie adorable des charmans génies qui ont écrit *el Premio del bien hablar* (*le Prix du beau langage*) et *la Estrella de Sevilla* (*l'Étoile de Séville*), c'est leur profond et solide bon sens. Les tragiques actuels de la Péninsule ont eu tort, nous le croyons, de renoncer tout-à-fait à cet élément comique dont les plus sombres œuvres de l'ancien répertoire abondent beaucoup trop peut-être; ce *gracioso* éternel qui rebute aujourd'hui le goût délicat du public valencien ou madrilègne, il ne s'agissait point de le supprimer complètement, mais bien de le transformer. Quoi qu'il en soit, à l'exemple de MM. de

Rivas, Gil y Zárate, Zorrilla, Hartzembusch, toute une phalange de jeunes esprits noblement inspirés, et dont les travaux doivent infailliblement attirer l'attention de l'Europe, s'éprend chaque jour davantage des gloires, des mœurs, des traditions péninsulaires. Par la régénération littéraire, l'Espagne doit reconquérir sa place dans la civilisation générale autant pour le moins que par la réforme de ses institutions.

Le théâtre de l'Espagne est plus heureux que le nôtre. A l'excès du romantisme qui a compromis l'école entière, on voudrait voir succéder chez nous une période nouvelle qui, transformant le genre et l'agrandissant, l'élèverait à la hauteur de la civilisation actuelle de la France. Il faut le dire pourtant, nous en sommes à la phase de découragement et de lassitude : rien encore ne laisse entrevoir le jour où la poésie nationale reprendra son plein et vigoureux essor. En Espagne, c'est tout le contraire; si pendant quelque temps le théâtre de la Péninsule a subi comme le nôtre l'influence exclusive du genre classique et puis celle du genre romantique, il a du moins secoué franchement l'une et l'autre pour redevenir ce qu'il était, il y a un siècle et demi à peine, avant le complet abaissement de la scène madrilègne ou sévillane. Et en effet, pourquoi se faire Allemand, Français ou Anglais, quand il y a pour lui tant de profit à redevenir Espagnol? Chaque peuple, s'il veut sérieusement renaître à la vie intellectuelle, est tenu de s'inspirer des idées et des sentimens qui lui sont propres. On peut bien, en dehors de ces voies fécondes, déconcerter un instant le goût public ou l'éblouir par les brillans caprices et les imitations décevantes; mais c'est dans la seule originalité de ses allures que doit chercher l'avenir toute littérature qui se sent forte et vivace, et l'originalité ne se conserve ou ne se recouvre que par le culte religieux de la nationalité. Durant tout ce mouvement de rénovation où se retrempe et se rajeunit la poésie espagnole, M. Gil y Zárate soutiendra bien, nous l'espérons, la responsabilité que lui imposent l'énergie même de son talent et l'élévation de son esprit. M. Gil y Zárate n'a point pris l'initiative; c'est M. le duc de Rivas qui à bon droit en revendique l'honneur. Cependant nul mieux que M. Gil y Zárate ne peut en assurer le triomphe par ce rare instinct des choses les plus émouvantes et les plus grandioses de la scène, que discipline aujourd'hui l'expérience, par les réels mérites des idées aussi bien que par ceux du style. En un pays tel que l'Espagne, n'est-ce point une précieuse fortune pour un homme de passion et d'imagination éclatante, que chez lui on trouve non-seulement un poète, mais encore un penseur?

XAVIER DURRIEU.

REVUE LITTÉRAIRE.

HISTOIRE. — POÉSIES. — ROMANS.

Parlons d'abord de quelques ouvrages d'histoire. Aussi bien, des trois branches productives de la littérature actuelle, l'histoire, la poésie et le roman, c'est l'histoire qui tient le mieux son rang et ne déroge pas. Tandis que la poésie fait l'école buissonnière et que le roman s'égare dans un mercantilisme cupide, l'histoire garde ses habitudes de dignité et de travail, et, sauf quelques exceptions, — il y a toujours quelques Varillas à droite ou à gauche, — mérite l'estime, parfois même une renommée éclatante et durable. Je ne sais dans quel vieux conte j'ai lu qu'il y avait une fois une mère d'assez bonne maison qui avait un fils et deux filles, — trois enfans de grande espérance. L'aînée des deux sœurs, prudente et rangée, fit un mariage convenable, et prit position dans le monde; la seconde, plus séduisante, plus belle, et dont l'enfance avait été brillante, presque magique, prêta l'oreille aux propos trompeurs, et se laissa enlever un beau jour, abandonnant la maison natale pour courir les aventures; le jeune homme, spirituel et hardi, pouvant prétendre à tout, et ayant donné assez de preuves de son mérite précoce pour qu'on pût, sans trop de présomption, compter sur son avenir, se jeta dans tous les débordemens, gaspilla les dons les plus rares, et se prépara une mauvaise fin. — Si la poésie et le roman connaissent leur mal, ils me comprendront; s'ils ne le connaissent pas, ils crieront au pédantisme. Fi du pédantisme! je ne l'aime pas, et je le dis tout haut. Je n'en cours

pas moins la chance de passer pour un maître d'école aux yeux de tel romancier superbe qui prendra pour une injure un bon conseil, ou de tel poète irritable qui se croira blessé au moment où il sera secouru. Advienne que pourra. Je vais être vrai avec tous ceux que je rencontrerai sur ma route, poëtes, romanciers, historiens; il en restera toujours quelque chose.

Les fonctions d'historien deviennent chaque jour plus difficiles à remplir. Lorsqu'à l'histoire superficielle, qui prenait les faits à fleur de terre, succéda l'histoire aux nombreuses recherches, aux fouilles profondes, la nouveauté, dans les premiers momens, suffisait, on était facile sur le reste. La nouveauté était un pavillon qui circulait librement et forçait tous les passages; mais aujourd'hui que les travaux ont été poussés loin, que les documens ont été accumulés en grand nombre et de tous côtés, on est devenu à bon droit plus exigeant, et l'on demande presque chez l'historien toutes les qualités au complet : science et impartialité, clarté et profondeur, style original. Quelques hommes ont répondu noblement à ce programme, et ce n'est pas une médiocre consolation, dans l'abaissement actuel des lettres, de voir s'élever ces vaillans et heureux champions des études historiques, au nombre desquels il faut placer M. Michelet.

M. Michelet continue son immense travail sur l'histoire de France avec une patience courageuse et sans fatigue apparente; son sixième volume est digne de ses aînés, s'il ne leur est point supérieur. Pour qui connaît en effet le procédé de M. Michelet, il est aisé de comprendre qu'appliquée à ce règne de Louis XI, qui exige presque autant les qualités du romancier que celles de l'historien, il ait réussi, et que le tableau soit bien venu. Louis XI, on l'a remarqué, est le roi de France qui a été le plus curieusement interrogé dans ces derniers temps. Je m'explique sans peine cette curiosité de notre époque révolutionnaire à l'égard de ce bizarre et profond personnage, qui a commencé en France les révolutions. Bizarre et profond personnage en effet, accomplissant une œuvre gigantesque avec des formes souvent puériles et ridicules, agrandissant la France et comprenant si bien les avantages de l'unité, qu'il disait à Comines : « Si je vis encore quelques années, il n'y aura en France qu'une coutume, un poids et une mesure! » Prodigieuse pensée qui ne devait s'accomplir que plusieurs siècles plus tard! Homme habile qui jouait les autres et s'est plus d'une fois joué lui-même, comme cela arrive souvent à la ruse qui se prend à son trébuchet. Audacieux quelquefois, et souvent lâche, car il ne se piquait pas à contre-temps de cœur romain, dit Bayle; tyran qui donne asile à l'imprimerie, c'est-à-dire à la liberté future du monde; la tête la plus positive et la plus superstitieuse : tout mis en balance, dit Duclos, c'était un roi. Oui, c'était un roi, et un vilain homme.

Moins grand comme politique, Charles-le-Téméraire a une physionomie plus attachante et plus poétique. Enthousiaste et opiniâtre, ayant foi à sa fortune depuis les triomphes de Montlhéry et de Dinant, aimant l'antiquité, ce qui est toujours un bon témoignage, et cherchant sans cesse à comprendre Alexandre, Annibal et César; faisant de grandes choses sans suite, ayant

pour toute politique la soif de l'ambition et l'amour de la gloire, trop pompeux en habillemens, au dire de Commines, fou de musique, très habile aux échecs, grand prince après tout, et bref, ayant disparu dans la tempête comme Romulus; le duc de Bourgogne est sur les confins de l'histoire et du roman, où vient se placer aussi Warwick, l'homme à la prodigieuse fortune. Warwick est un souverain véritable, recevant à Londres tout le monde à portes ouvertes, et ayant des tables abondamment servies pour tous, si riche, que dans tous ses châteaux il nourrissait plus de trente mille personnes; si puissant, qu'il tenait deux rois sous clé, Henri VI à Londres, Édouard IV dans un château du nord; négociateur adroit, le plus adroit de son siècle, n'ayant pas su finir toutefois et couronner l'œuvre, et terminant misérablement ses prospérités inouies.

Ces trois figures, Louis XI, Charles-le-Téméraire et Warwick, vivent sous le pinceau de M. Michelet, qui a su également, avec beaucoup d'habileté, dérouler le tableau des évènemens. Tant qu'il ne s'agit que de peindre, l'imagination de M. Michelet le sert à merveille. Quand il s'agit de conclure, M. Michelet est moins heureux. En général, ses conclusions manquent d'étendue, et son coup d'œil, si perçant parfois, ne s'étend pas toujours assez loin.

M. Michelet, dans ce dernier volume, a eu à rivaliser avec deux historiens remarquables, M. de Barante et Jean de Muller. Or, M. de Barante a rempli sa tâche avec une vive intelligence et un goût irréprochable, et Jean de Muller avec un bon sens profond et une grande largeur de vues. M. Michelet a payé, comme il convenait, hommage à ses devanciers; la note est en tout point convenable : cependant je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il appelle M. de Barante et Jean de Muller « deux grands et *aimables* historiens; » il me semble qu'*aimables* n'était pas tout-à-fait le mot juste.

Au milieu des effets heureux de style, on pourrait en noter quelques-uns de bizarres. Il y a aussi dans ce volume quelques inadvertances qui disparaîtront sans doute à une seconde édition. Ainsi, lorsque le roi, en 1465, rentre à Paris après les troubles où il avait failli par hasard perdre la couronne, M. Michelet dit que, « voyant le tyran revenir en force, on s'attendait à des vengeances de Marius et de Sylla. » Et le paragraphe suivant s'ouvre par ces mots : « On savait le roi si peu rancuneux. » Comment, si on savait le roi peu rancuneux, pouvait-on s'attendre à des vengeances de Sylla? Il y a là une contradiction qui saute aux yeux. A un autre endroit, M. Michelet dit : « A peine roi, il prit l'habit de pèlerin, la cape de gros drap gris, avec les housseaux de voyage, et il ne les ôta qu'à la mort. » Cependant, l'auteur dit autre part que le roi était vêtu d'une riche robe fourrée, car, « ajoute-t-il, « vers la fin, il s'habillait richement. » C'est mon zèle pour les intérêts de l'éminent écrivain qui me rend si minutieux.

M. Michelet ne s'est pas contenté d'offrir pour son compte de bonnes pages d'histoire à notre époque; il a été réveiller au fond de son tombeau une intelligence supérieure oubliée depuis un siècle et demi, et il a eu l'honneur de présenter Vico à la génération nouvelle. Il y a des résurrec-

tions dans les lettres, et des revenans glorieux. De grands esprits, dédaignés de leur vivant, émergent du sein des ombres et viennent, après décès, prendre possession de la vie pour ne plus la quitter : c'est une belle revanche; Vico a eu la sienne, et il doit à M. Michelet d'avoir si promptement gagné sa partie en France. Il est vrai cependant que la première traduction était écourtée, presque tronquée; mais le *précis* était excellent et porta la traduction. Le second travail de M. Michelet fut bien supérieur au premier, bien qu'il n'ait pas découragé les rivaux, et qu'aujourd'hui même une dame célèbre qui se complaît dans les idées sérieuses, une princesse qui a commerce avec les pères de l'église, publie une traduction *complète* de *la Science nouvelle,* avec préface sur la vie et les ouvrages de Vico. Je me hâte de dire que de telles entreprises sont constamment à l'ordre du jour : le tout est d'y briller, ou au moins d'y être utile.

Je n'ai pas à développer et à discuter en ce moment le système de Vico; j'éprouve le besoin de dire cependant que *la Science nouvelle* ne me paraît rien moins qu'une révélation historique. Je mets à part le génie de Vico et les ingénieuses découvertes de détail, je ne parle que du système. Au lieu d'éclaircir les ténèbres antérieures, il me semble qu'il les épaissit. Il fait entrer de vive force le monde réel dans son cercle idéal. Dès-lors il y a un résultat évident pour moi, c'est que les histoires particulières sur lesquelles j'avais des données très positives n'existent plus, et que l'histoire universelle éternelle, qui sera toujours fort douteuse, n'existe pas encore; de telle sorte qu'en suivant Vico, j'ai abandonné la proie pour l'ombre. — Je dis cela bien humblement en présence d'autorités si graves, mais il faut avoir le courage de son opinion.

Le livre de Mme la princesse de Belgiojoso est une œuvre louable, bien qu'à vrai dire, ni la traduction ni la préface ne donnent à connaître aucune particularité nouvelle sur le caractère, le génie ou le système de Vico. L'introduction, à laquelle on attribue peut-être une grande importance, a des passages heureux et des naïvetés. On sait que, d'après Vico, ce fut le premier coup de tonnerre qui délia la langue de l'homme, et qu'à ce moment de terreur fut prononcée la première syllabe *pa*. De ce *pa* au sanscrit, il y a une course. L'auteur de la préface explique clairement toute la pensée de Vico, et il ajoute avec beaucoup de sérieux : « Vico pense que le développement de la parole ne fut pas pour les hommes l'affaire d'un jour. » Je le crois bien. La parfaite connaissance de la langue philosophique n'est pas non plus pour l'écrivain l'affaire d'un jour.

J'ai remarqué que l'auteur de la préface s'exprime dans les deux genres, que tantôt *il s'est efforcé,* et que tantôt *elle est satisfaite.* Un flatteur dirait que le génie n'a pas de sexe, et je serais capable de le dire, si je n'avais la clé de l'énigme, que Mme de Belgiojoso me remet elle-même. Elle parle des amis qu'elle a consultés, de l'assistance qu'elle en a reçue. Ne serait-ce pas alors quelqu'un de ses amis irresponsables qui aurait oublié de retirer sa prose? Pourquoi donc emprunter, quand on est riche?

Sans sortir de l'Italie, de Vico passons à la papauté. Depuis quelque temps, la papauté est l'objet de nombreux travaux littéraires. M. Hurter, M. Léopold Ranke, se sont livrés à des investigations sérieuses sur le gouvernement des papes, et quoique ces écrivains n'aient pas toujours été impartiaux, la lumière a été faite sur beaucoup de points. A son tour, M. de Cherrier intervient et publie l'*Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe*. Ce livre commence à Frédéric Barberousse, et finit à Conradin. Le sujet est vaste, quoique l'auteur se soit imposé des limites; il a une haute portée, car il ne s'agit de rien moins que de pénétrer, durant ces luttes mémorables et sanglantes, la pensée de l'église romaine et celle des empereurs, touchant cette nationalité italienne, encore en procès de nos jours. — Il ne faut pas chercher dans le livre de M. de Cherrier les brillantes peintures; érudit et attentif, M. de Cherrier s'entend mieux à pénétrer les effets et les causes des évènemens qu'à prodiguer les vives couleurs. Ce qu'il entend le mieux après tout peut-être, c'est l'impartialité. Malgré ses sympathies pour la politique du saint-siége, il ne manque pas, lorsque les papes se laissent emporter par les passions humaines, de les reprendre avec énergie. Une telle bonne foi mérite de ne pas passer inaperçue, et il est juste d'appeler l'attention sur un ouvrage instructif qui rachète ce qui lui manque d'éclat et de profondeur à force d'honnêteté et de bon sens.

Aujourd'hui la papauté a changé de rôle; elle a une autre mission. La logique enflammée du comte de Maistre, qui dévore tout ce qu'elle touche, et les fougueuses inconséquences de M. de Lamennais, n'ont pas été écoutées; il y aura bien d'autres mécomptes. Je suis sûr, pour aller du grand au petit, qu'on ne demanderait pas mieux que de faire descendre la papauté dans le débat actuel; mais elle n'y descendra pas, et la lutte entre le clergé et l'état se poursuivra comme elle a commencé : Rome restera simple spectatrice. Du reste, cette question de l'enseignement, à peine au début, est singulièrement envenimée. Déjà les écrits de toute espèce, minces ou gros, honnêtes ou venimeux, hypocrites ou violens, se sont succédé coup sur coup. Nous ne mentons pas à notre vieille renommée : la *furia* est toujours française. — Parmi les écrits qui plaident directement ou indirectement la cause de l'Université, un des plus consciencieux certainement est l'*Histoire de l'Université de Paris*, par M. Eugène Dubarle. A part l'intérêt du moment, ce livre offre une lecture des plus instructives. N'est-il pas intéressant et curieux d'aller de Ramus au bon Rollin en côtoyant les jésuites, d'arriver au rapport de M. de Talleyrand à l'assemblée nationale, et de passer avec M. de Fontanes à l'établissement de l'Université impériale? Est-il indifférent de suivre cette pensée féconde de l'instruction primaire avec les deux hommes éminens de ce temps-ci qui ont le plus contribué à ses progrès, M. Royer Collard et M. Guizot? — Le livre de M. Dubarle avait déjà paru sous la restauration : c'est une sentinelle qu'on avait relevée et qui revient prendre son poste.

M. l'abbé Liautard est une autre sentinelle qu'on place dans la guérite opposée. Sous la restauration, il fut l'ennemi impatient et colère de l'Univer-

sité, et on peut dire qu'il a été le précurseur de la croisade actuelle, à laquelle on fait assister son ombre par la publication de ses *Mémoires*. Ce n'était vraiment pas un homme vulgaire que M. Liautard, et il a de tout temps exercé de l'influence sur ceux qui l'ont approché. On a dit qu'un sang royal coulait dans ses veines; alors seraient expliquées ses longues relations avec la cour sous la branche aînée des Bourbons. Pendant les quinze années de la restauration, de près ou de loin, par ses conversations ou par ses notes, ce prêtre à l'esprit tranchant a influé sur la politique, et retiré dans son collége Stanislas, au milieu d'élèves dont il savait se faire aimer, il avait la main longue et la voix haute. Plein d'esprit du reste, il était mécontent de ce qui se passait, et il s'escrimait de verve contre les hommes et les choses. Je trouve dans ses *Mémoires* un morceau intitulé : *Le Trône et l'Autel*. M. de Bonald n'a jamais rien écrit de plus résolu ni de plus vif contre la liberté de la presse. Louis XVIII eût souri, Charles X eût été atterré, s'il eût lu ces pages virulentes et sinistres; mais il ne les lut pas. On ne savait pas toujours, chez M. Liautard, où finissait le sérieux et où commençait la moquerie. Dans ce même écrit, sur le trône et l'autel, après avoir proposé au roi un moyen d'en finir avec la presse, il conseillait, une fois que tous les journaux existans auraient passé de vie à trépas, de créer au compte du pouvoir *un journal de la pluie et du beau temps pour l'agrément de la bourgeoisie modeste*. Le plan et le titre étaient singuliers. Pas si singuliers, M. Liautard dégradait en riant son ennemi.

Les *Mémoires* contiennent une correspondance fort curieuse de M. Liautard sur une combinaison ministérielle de 1828. L'éditeur a été forcé, pour des raisons de convenance que j'apprécie, d'employer beaucoup d'initiales, et d'abord de voiler la personne à laquelle ces lettres étaient adressées. C'est fâcheux; le piquant a disparu. « A..., dit M. Liautard, est un pauvre cerveau sur lequel je compte beaucoup; possédant fort peu de justesse dans l'esprit, il disputera à perte de vue, comme il fait à la chambre, consumera le temps, lassera tout le monde, et empêchera de conclure. » Ce portrait ne manque pas de finesse assurément, et rien n'y manque que le nom. Le nom propre n'est pas toujours banni d'ailleurs. « M. de Villèle a démoli les royalistes et a failli démolir la royauté, » dit M. Liautard, qui, dans la même lettre, conseille de neutraliser momentanément M. Lainé *en lui donnant à la chambre des pairs force besogne*. Que pensez-vous de la recette? Elle est bonne à méditer, ce me semble; et que dites-vous de M. l'abbé Liautard dans les coulisses politiques? Il n'y est pas trop embarrassé et s'y démène assez bien, je pense. — Il faut regretter que cette partie des *Mémoires* ne soit pas plus étendue. M. l'abbé Denys, dans l'élégante préface qu'il a consacrée pieusement à son bienfaiteur et à son ami, dont il est l'exécuteur testamentaire, dit qu'il aurait pu multiplier les documens sur la vie intime des *politiques* de la restauration. Le livre y aurait gagné; a-t-on craint que M. Liautard n'y perdît? Je ne veux pas finir par cette pensée, qui est triste. J'aime mieux dire que dix ans après la révolution de juillet, étranger depuis long-temps

aux menées politiques et à toutes les petites intrigues qui se nouent et se dénouent du matin au soir, M. l'abbé Liautard est mort en bon curé, et qu'il repose dans la paix du Seigneur à l'ombre de la royale forêt de Fontainebleau.

La politique de la restauration, celle d'hier, est déjà vieille; la politique d'aujourd'hui le sera demain. M. le capitaine Tanski a fait sagement en réunissant sans retard ses *Lettres sur l'Espagne en* 1843 *et* 1844 : le meilleur moyen de faire valoir un livre, c'est de le publier à propos. M. Tanski a séjourné assez long-temps en Espagne pour être initié aux détails de la situation, faire connaissance avec les hommes, ne pas se laisser prendre aux apparences, découvrir les ressources cachées, et pouvoir, en un mot, témoigner à son retour de ce qu'il a vu, en méritant créance. Le livre de M. Tanski s'ouvre en août 1843 et se ferme en mai 1844, et durant cette courte période se passent des évènemens à défrayer des années. Le régent tombe de haut, sans chercher à se défendre, comme s'il était poussé d'une main fatale; le ministère Lopez ne sait pas s'asseoir; les affaires de Barcelone éclatent, Sarragosse se soulève, les *pronunciamientos* font leur tour d'Espagne. Ici se place comme intermède une comédie politique qui a failli devenir un drame : l'élévation, la puissance et la chute de M. Olozaga forment une trilogie qu'aurait pu écrire Beaumarchais. M. Gonzalez-Bravo s'improvise ministre, le général Narvaez arrive et prend le gouvernail, et cela, tout cela, en moins d'une année! Quelle succession d'évènemens et de leçons! Mais au milieu de la débâcle politique, des désordres financiers, des soulèvemens des provinces, il est un spectacle que je ne puis me rappeler sans attendrissement : c'est la jeune reine et sa sœur, à Retiro, sous l'œil de la veuve de Mina, bêchant un petit jardin, parce que leur gouvernante veut leur faire comprendre la vie du pauvre.

Les lettres de M. Tanski sont une gazette très variée. De la *Puerta del Sol*, ou de la politique en plein air, on passe à la vie et à la pensée intime des hommes considérables, ministres, orateurs, généraux, qui exercent une influence sur les affaires actuelles de la Péninsule. Aucun détail n'est omis, et on peut constater, jour par jour, les difficultés énormes qu'éprouve le gouvernement représentatif à s'acclimater dans la vieille Espagne. Chacun le désire, le veut même; mais on ne peut s'y faire. Le raisonnement y porte, et l'habitude en éloigne; là est la cause de cette instabilité effrayante qui habite les régions gouvernementales; là est la vraie cause de cet imprévu, puissance nouvelle qui semble tout dominer en Espagne, et qui ouvre des chausse-trappes sous les pas de tous ceux qui escaladent le pouvoir. Vraiment, c'est bien à propos de cette malheureuse Péninsule, s'efforçant d'établir le régime constitutionnel malgré elle-même, et où la logique des évènemens brille par son absence, qu'on peut, comme le grand Frédéric, reconnaître sa majesté le Hasard.

La situation politique et les mœurs actuelles de l'Espagne sont fidèlement reproduites dans les *Lettres* de M. Tanski, qui ont un intérêt véritable.

M. Tanski est un esprit qui observe et qui voit juste. On désirerait seulement qu'il allât un peu plus au fond des choses, et ne se contentât point de jouer à la surface, comme cela lui arrive souvent.

Bien me prend, au sortir de l'Espagne, et avant de m'engager dans d'autres contrées où je pourrais m'oublier, de me souvenir que j'ai à parler de quelques poètes, et qu'il est temps de les introduire devant le lecteur. Je voudrais avoir un gentil page pour les annoncer gracieusement et faire sonner leur nom harmonieux. Je n'ai pas de page et j'annonce moi-même M. Hippolyte Morvonnais. Poète par le cœur, habitué aux longues rêveries, plein de Wordsworth, M. Morvonnais est un lackiste breton. Après un premier recueil, *la Thébaïde des Grèves*, M. Morvonnais vient d'en publier un second, *les Larmes de Madeleine*. La poésie de M. Morvonnais est une sorte d'idylle chrétienne qui a pris sa source dans *Jocelyn*. Ce n'est certes pas l'élévation de la pensée qui manque à l'auteur des *Larmes de Madeleine*, et si chez lui l'art répondait toujours au sentiment, son poème ne serait pas à beaucoup près aussi défectueux. D'abord la création principale serait plus heureuse, car cette pécheresse du grand monde, cette Madeleine qui habite des appartemens dorés et que le paysan breton rencontre dans une église de Paris, le soir, pour qu'aussitôt, sans le connaître, à la première ou à la seconde vue, elle lui confie les secrets de son cœur, les mystères de ses larmes; cette grande dame n'est pas assez dans la réalité pour être touchante. J'aime mieux *Marie* de M. Brizeux et aussi *Georgine* de M. Morvonnais, quoique de Georgine à Marie il y ait encore plus loin que d'un bout du pont Kerlo à l'autre bout.

Le poème de M. Morvonnais est coupé à chaque instant de longs épisodes sous lesquels l'action principale disparaît. J'avoue que je ne comprends pas pourquoi M. Morvonnais a jugé à propos d'enclaver ses églogues dans un cadre dramatique; elles n'y gagnent pas, et le poète a le désavantage d'avoir créé un drame qui n'est pas intéressant. Un autre reproche qu'il faut adresser à M. Morvonnais, et qui est plus sérieux, parce qu'il s'agit d'un défaut qui étouffe toutes les bonnes qualités, c'est de se livrer à une abondance de détails qui est presque toujours de la diffusion. Rêvez, poète, rêvez long-temps sous vos forêts touffues, au bord de vos étangs mélancoliques : qu'un rien remplisse vos heures, si tel est votre bon plaisir, vous êtes le maître ici et personne n'a le droit de vous demander raison de vos caprices; mais quand vous écrirez, souvenez-vous que vous ne devez donner au lecteur qu'un choix de vos rêveries, la meilleure part de vos sensations, que vous devez, en un mot, faire de l'or avec de la petite monnaie.

Ne séparant pas assez le lecteur de lui-même, et croyant continuer son monologue, tandis qu'il a admis un interlocuteur, l'auteur des *Larmes de Madeleine* ne varie pas suffisamment son paysage. Les ajoncs, les glayeuls et les nymphœas reviennent trop souvent sous son pinceau, et il peint toujours les mêmes choses, parce qu'elles lui plaisent et le touchent toujours, si bien que c'est un paysagiste ému, qui, à force de se complaire dans son émo-

tion, oublie de me la communiquer. Néanmoins M. Morvonnais a prouvé qu'il avait une remarquable habitude de la forme poétique, et je le félicite de s'être efforcé, comme il nous l'apprend, de rapprocher son vers du vers de Virgile. Il a réussi quelquefois; il est vrai qu'il a échoué souvent : la poésie de Virgile s'est montrée à lui pour lui échapper.

Et fugit ad salices.....

Qu'il coure après; c'est le meilleur moyen de séduire cette Galathée.

Je souhaite qu'il m'entende, d'autant plus qu'en courant de ce côté M. Morvonnais, je l'espère, s'éloignera de quelques idées singulières qui sont venues frapper à la porte de sa Thébaïde et mêler leurs inspirations suspectes aux douces rêveries du soir. Oui, le fouriérisme, qui le croirait? s'est assis au foyer de l'homme de la solitude. L'auteur des *Larmes de Madeleine* parle en effet, dans sa préface, du *mode simple*, du *mode composé*, et du reste, en disciple expert de Fourier, de telle sorte qu'au prochain poème *les Reflets de Bretagne* menacent de devenir des reflets de phalanstère. Il y a vraiment danger, si le poète, sans retard, ne chasse le faux ami qui s'est introduit dans son foyer. Cela fait, qu'il retourne seul à ses grèves, et aux simples inspirations de sa raison et de son cœur, dussent-elles être monotones.

Je sais un recueil qui ne serait pas monotone, s'il tenait ses promesses et si son titre n'était menteur. Il est là, ce recueil, c'est une brochure d'environ cent pages qui s'appelle la *Poésie de l'Histoire*, rien que cela, c'est-à-dire ce qu'il y a d'éclatant et de triste dans les annales de l'humanité. La *Poésie de l'Histoire!* c'est-à-dire l'odyssée des douleurs et de la gloire des nations. Pour un si vaste sujet, ce ne serait pas trop d'Homère, et nous avons M. Belmontet et sa brochure. Cette brochure a une préface, laquelle préface est intitulée en gros caractères : *Un Poète de l'Empire*, ce qui est, pour M. Belmontet, la dénomination la plus enviable et la plus glorieuse. En effet, dit-il, puisque la littérature est l'expression de la société, et que l'époque impériale est une époque de merveilles, la poésie impériale est une poésie à nulle autre seconde. Voilà qui est clair et d'une argumentation triomphante; cela est mathématiquement vrai, et la poésie de Delille *égale* Austerlitz. Ce n'est pas tout, et ce raisonnement, tout vigoureux qu'il est, ne suffit pas encore à notre auteur, qui, pour agrandir la gloire de la poésie de l'empire, a eu recours à l'ingénieux moyen que vous n'auriez jamais imaginé, et qui consiste à donner le nom de poète de l'empire à tous les poètes qui sont venus au monde sous l'empire. Ah! M. de Lamartine et M. Hugo ne sont pas des poètes de l'empire! dites-vous. Allez consulter leur acte de naissance, vous répond victorieusement M. Belmontet. Ah! M. de Musset n'est pas un poète de l'empire, parce que, dites-vous, il n'a écrit ses premiers vers qu'en 1829! Et moi, je vous dis, réplique vertement M. Belmontet, que M. Alfred de Musset était au berceau à la chute du grand homme. Voilà qui ferme la bouche à tout, comme dit Molière. Qui donc oserait contredire M. Belmon-

tet, quand il parle ainsi et quand il ajoute que *M. Frédéric Soulié, M. Eugène Sue, M. Monteil, M. Romey!* — je cite textuellement, — sont des planètes du système napoléonien? La critique, si rogue qu'elle soit, n'a qu'à baisser la tête ici; elle a trouvé son maître.

Le péristyle franchi, entrons dans le temple. *Vive Attila!* c'est par là que débute M. Belmontet, et ce premier morceau est dédié à M. Villemain. Si le versificateur de l'empire cherchait un bon juge, il ne pouvait mieux choisir; mais il me semble qu'il faut être bien sûr de soi pour aborder un tel juge, je dirais presque qu'il faut être un poète sans peur et sans reproche. A la vérité, M. Belmontet est sans peur, et il croit sérieusement tracer de beaux vers lorsqu'il s'écrie :

> Il est des siècles d'atonie
> Où, rampant sous un lâche sort...

Lâche sort est heureux dès le second vers, il faut l'avouer. Cependant ce qui est plus heureux encore, c'est le mouvement de la fin, lorsqu'Attila offre pour hécatombe

> Un abattis du peuple-roi.

Cet *abattis* a dû être fort goûté, et c'est une charmante idée que de l'avoir offert en primeur à celui qui déguste mieux qu'homme de France l'exquise liqueur d'Horace et de La Fontaine.

Quant au culte de M. Belmontet pour Napoléon, je le trouve très légitime, et je ne le chicanerais pas sur ce point, si, toutes les fois qu'il s'agit de l'empereur, il n'avait à son service quelque grosse exagération qui éclate comme une bombe. Ce que c'est pourtant que de ne pas naître à propos! Si M. Belmontet fût né quelques années plus tôt, il eût été le plus fortuné des versificateurs; il eût chanté le sacre, il eût chanté le divorce, il eût chanté le mariage, il eût chanté la naissance, et il eût toujours eu dans son portefeuille une ode pour la victoire du lendemain. Puis, voyez la différence! au lieu d'être traité par la critique selon ses mérites, ce qui lui arrive en ce moment, il eût reçu les pompeux éloges du *Journal de l'Empire,* une bonne pension de trois mille livres et un petit logement dans la colonne. Il n'y a qu'heur et malheur.

Gloriana! fille aérienne de Tieck, blonde fée d'Allemagne, douce inspiratrice, descends, je t'invoque; viens me montrer ton jeune et ardent enthousiasme qui s'épanouit, à la place de cet enthousiasme lourd et refroidi qui se livre à des contorsions. — Gloriana a répondu à mon appel, mais elle n'est pas venue seule; c'est M. Louis Ulback qui me l'a amenée par la main, et qui l'a affublée d'un accoutrement sous lequel elle n'est presque plus reconnaissable. M. Louis Ulback est d'origine allemande et d'origine française, et s'il eût su réunir en faisceau les qualités diverses d'imagination qui sont dévolues aux deux peuples, s'il eût su marier la rêverie d'outre-Rhin à notre clarté, il eût fait, à coup sûr, un meilleur livre que *Gloriana.* Disciple fer-

vent de M. Hugo, M. Ulback compose sur nouveaux frais *les Feuilles d'Automne*. Son vers a de l'éclat; c'est ce qu'on peut en dire de mieux, car il n'exprime pas toujours des idées justes; il est est dur parfois et de mauvais goût. Voici une idée fausse :

Et le doute qui chante est bien près de la foi.

Comment! si je doute et que je me prenne à chanter, je serai sur le point de croire! L'auteur a-t-il voulu dire que le doute heureux est moins profond, moins enraciné que l'autre? C'est précisément alors le contraire qui est vrai, car le malheur est la grande route qui mène à la foi. M. Ulback a accouplé des mots sans s'en rendre compte. Voici maintenant du mauvais goût :

Les paroles sont des causeuses.

Voici un vers dur :

Que ton doigt, quand il veut, pour lire plus loin, ôte....

Or, je n'ai pas trié ces exemples sur le volet; j'ai pris au hasard. Il y a donc de nombreux défauts dans *Gloriana;* cependant je ne voudrais pas affirmer qu'une abeille, quand M. Louis Ulback était enfant, n'ait déposé un peu de miel sur ses lèvres.

Je suis sûr que la nourrice de M. Barthélemy Théophile n'entendit bourdonner aucune abeille autour de son berceau. *Les Sylvies* sont l'ouvrage d'un esprit sensé qui n'aurait jamais dû se piquer de poésie. Tous les sujets traités dans ce recueil annoncent une intelligence nourrie de bonnes études philosophiques et religieuses; il faut autre chose pour être poète. Ne faut-il pas un peu d'imagination? A un vrai poète, le poème de *Justin et Philon* aurait fourni de larges et féconds développemens. Quoi! vous entrez dans l'empire romain lorsque *ce grand empire n'en pouvait plus,* vous arrivez au milieu de cette décadence épouvantable, et vous ne trouvez pas de grands traits, pas un seul mouvement; vous peignez un froid tableau de genre! Vous êtes jugé. — La manière de M. Barthélemy Théophile se rapproche beaucoup de celle de Louis Racine; il a dû lire et relire le poème de *la Religion :* il eût mieux fait de chercher à se pénétrer d'*Athalie*. D'ailleurs, quand on a le cœur si tranquille ou si loin de la tête, et la tête si loin du bonnet, on n'a rien de commun avec le *mens divinior,* et l'on écrit en prose ou l'on n'écrit pas du tout. Je ne donne aucun conseil à M. Barthélemy, si ce n'est de prendre congé de la Muse. Fût-il moins ambitieux, et voulût-il descendre au roman, là encore il faut de l'imagination, ou, au lieu de marcher, on se traîne.

Il faut plus que de l'imagination, car nos romanciers n'en manquent pas, et Dieu sait pourtant, la critique aussi, s'ils mettent au monde des chefs-d'œuvre! Je ne veux pas parler de la *Modeste Mignon* de M. de Balzac, qui s'est enfin mariée. Certes il y aurait quelque cruauté à troubler les douceurs d'une lune de miel si chèrement achetée par cet excellent Ernest de Labrière aidé de Butscha, lequel à lui tout seul a plus d'esprit que tout le monde

et joue sous jambe avec une incroyable prestesse, dans la conversation, un grand poète, un grand orateur, lui qui n'est qu'un pauvre clerc de notaire. Butscha n'est pas plus vrai qu'une chinoiserie; mais M. de Balzac se préoccupe bien de la vérité des caractères! Mlle Modeste n'a-t-elle pas le cœur à droite? C'est la mode du reste dans les romans de M. de Balzac depuis quelques années, depuis que les cravaches de sept mille francs qu'on va chercher à franc étrier en courant jour et nuit, au risque de se tuer, jouent un si grand rôle dans ses fictions. Je ne voulais faire qu'une simple observation, et je m'engage malgré moi; je reviens : je voulais dire qu'avec l'imagination seule on produisait des œuvres foncièrement défectueuses où un peu d'or se trouve mêlé à beaucoup de cuivre et d'étain. — Un romancier célèbre avait invité récemment quelques amis à venir manger, dans sa retraite, quelques reliefs d'ortolan. L'on dîna sur une table ordinaire, non sur un tapis de Turquie, comme les deux amis de La Fontaine; mais, hélas! on remarqua la variété et la singularité du couvert. Pour une cuiller en vermeil qui brillait là par hasard, le reste était de fer ou en bois. Que de livres, à commencer par ceux de l'amphitryon, sont composés comme cette table était servie!

Dieu me garde d'arrêter un moment *le Juif Errant* dans sa course à travers les mondes! *Le Juif Errant*, c'est le choléra; ingénieux moyen qu'a trouvé M. Sue pour effrayer la critique et la tenir à distance! S'il y avait danger, s'il y avait péril en la demeure pour le lecteur, on pourrait se risquer; il n'en est rien. L'intérêt n'a pas grandi depuis le début, et ne pas avancer en ce cas, c'est reculer. Les innombrables complications qui vont survenir réveilleront-elles la curiosité assoupie? cela est au moins douteux. Le fantastique va être pour M. Sue un élément de malheur : la plupart de ses créations des *Mystères* n'avaient point la réalité humaine; mais le lecteur, facile à tromper, se laissait prendre à ces semblans de vie et s'intéressait à ces fantômes. Aujourd'hui tout est changé. Votre Juif errant et son Hérodiade, la Juive éternelle avec laquelle il a tous les cent ans une petite entrevue, laissent tout le monde froid. Parviendriez-vous à intéresser avec les autres personnages, l'ombre du Juif Errant plane sur tous vos tableaux pour les glacer. Je sais que vous réservez pour les grands momens vos deux jeunes filles; que déjà vous vous êtes écrié : « Chères créatures, si jeunes, si naïves, qu'avez-vous donc fait pour être si malheureuses? » à peu près comme Ducray-Duminil, qui s'écriait : « Pauvres enfans, si naïfs, si bons, qu'avez-vous donc fait aux hommes? » Mais les enfans de Ducray-Duminil couraient de vrais dangers, et la lectrice en frémissait au coin de son feu; tandis que les vôtres se sauveront de tous les mauvais pas; vous avez averti le lecteur en donnant à vos deux héroïnes, pour protecteurs, l'ange Gabriel et le Juif errant, qui ne connaît aucun obstacle matériel, renverse les portes des prisons et franchit les distances comme le vent. C'est une des plus graves fautes que puisse commettre un romancier, et vous l'avez commise si complètement et d'une telle façon, qu'il vous est impossible de revenir sur vos pas, et que

vous allez porter pendant vos dix volumes la peine de votre premier feuilleton.

Avec de l'esprit, une plume aimable et facile, et le commerce habituel d'une époque, on peut donner le jour aux plus invraisemblables fictions. L'auteur de *Madame de Favières*, M. Houssaye, va nous le prouver.

Dans une petite chambre, chez un menuisier du Marais, loge un joueur de violon, du nom de Franjolé. La chambre du musicien donne sur le jardin de M. le marquis de La Chataigneraie, un roué du régent, qui a un duel par semaine et une nouvelle maîtresse tous les soirs; ces roués se vantaient. M. le marquis de La Chataigneraie, qu'il exagère ou non ses tristes exploits, se lie avec Franjolé par amour pour son violon. Or, il se trouve que Franjolé est amoureux d'une main qui passe chaque jour à travers une jalousie pour jeter une pièce de monnaie à un vieil aveugle qui joue de la flûte dans la rue. Réellement, Franjolé n'a vu que la main, et il aime cette main; cela se passait ainsi dans le XVIIIe siècle de M. Arsène Houssaye. La Chataigneraie est tombé aussi amoureux de cette main, et comme il est plus audacieux que Franjolé, il fait enlever la dame, un soir qu'elle revenait seule avec sa cameriste; au moment où Mme de Nestaing (c'est le nom de la dame) se croit perdue, La Chataigneraie arrive pour la sauver, comme Grandisson, et met en fuite le ravisseur, qui était son compère. Revenue à elle, Mme de Nestaing remercie avec effusion son sauveur, et le laisse entrer dans cet hôtel mystérieux, où elle ne recevait aucun homme. Quand on demande son nom à La Chataigneraie, il se garde de le dire, vu ses projets ultérieurs; et, adoptant le premier nom qui tombe sur ses lèvres, il déclare s'appeler le chevalier de Riantz. Mme de Nestaing aime M. de Riantz. Tout allait bien, s'il n'eût existé de par le monde un véritable chevalier de Riantz, qui, apprenant l'abus qu'on fait de son nom, arrive un matin, au petit lever du marquis, et le prie de venir se couper la gorge dans le parc voisin. On se bat. Riantz est tué. Le marquis rompt avec sa maîtresse, et l'occasion est excellente, car il laisse croire à Mme de Nestaing que c'est lui, le faux Riantz, qui est mort. Voilà donc Mme de Nestaing pleurant son amant. Avant de pleurer son amant, elle avait pleuré son mari, lequel n'est autre que Franjolé, qui a jugé à propos, pour se séparer de sa femme après quelque scandale, de passer pour mort. Continuons. Franjolé est toujours amoureux de la main, et comme cette main ne se montre plus à la jalousie, il en a demandé des nouvelles, et il a appris qu'elle était partie pour le château de Froidmont. Il va à Froidmont, où il y a bal, et où Mme de Nestaing, déguisée en Diane, est au mieux avec La Chataigneraie, déguisé en Actéon, car l'amant est ressuscité, à la grande surprise de sa maîtresse. Que dira t-elle donc lorsqu'elle verra son mari ressusciter aussi? Le mari ressuscite; Franjolé redevient M. de Favières; pour le coup, à cette seconde résurrection, Mme de Nestaing, ou mieux Mme de Favières, n'y tient pas et meurt de chagrin, bien et dûment, sans que résurrection s'ensuive cette fois.

Après cette analyse, on comprend ce que c'est que *Madame de Favières*. Ce n'est ni un roman historique ni un roman de passion, c'est un roman de fantaisie. M. Houssaye joue avec son sujet, qu'il ne prend pas au sérieux; il s'amuse à peindre des pastels qu'il ne prétend pas sans doute nous donner pour la nature. Il écrit avec le pinceau de Watteau et s'ingénie à reproduire Marivaux ou Dorat. Il aurait mieux à faire : il y avait dans son talent une naïveté et une fraîcheur dont on pouvait tirer un meilleur parti, et qu'on pouvait employer à quelque chose de mieux que des pastiches, si gracieux qu'ils soient. Seront-ils d'ailleurs toujours gracieux? M. Houssaye écrit vite et beaucoup : l'industrie littéraire aura frappé à sa porte, que le jeune romancier aura par mégarde laissée entr'ouverte.

Parlerons-nous d'un nouveau *prône-roman* de M. Louis Veuillot? Aux quelques lignes que nous avions consacrées ici à ses homélies sentimentales et romanesques, M. Veuillot répond par une longue préface. Il a si peu d'amour-propre littéraire! Que lui importe la critique? Pourquoi donc se débat-il pendant quinze pages contre le souvenir d'une innocente piqûre? Aurions-nous contesté la sincérité de ses convictions? Au contraire; mais nous avons dit que ses romans ne nous intéressaient guère. C'est assez, M. Veuillot ne se contient plus; il est dévot, et il s'emporte. Bien plus, il nous excommunie sans façon, car c'est merveille de voir comment ces convertis d'hier matin lancent facilement les foudres du haut de leur petit Vatican! Cependant que M. Veuillot réfléchisse un peu : parce que ses contes ne m'amusent point, est-ce une raison pour que je ne croie pas à l'Évangile? A la vérité, je n'ai pas l'habitude de me mettre toute la journée à la fenêtre pour crier aux passans : « Je suis catholique, apostolique et romain. » Je crois même qu'il vaut mieux ne pas crier si fort et être un peu plus ému au fond de son cœur. Peut-être sommes-nous bien arriéré, et ne sommes-nous pas tout-à-fait au courant de ce qui se passe? Il me semble comprendre cependant que les nouveaux apologistes ont détrôné l'humilité chrétienne et l'ont remplacée par l'outrecuidance, et que dans ce coin de sacristie, quand on a un petit talent, on est autorisé à se croire un grand homme et à s'imaginer qu'on est une armée quand on est un pauvre soldat. J'avoue que tant de confiance en soi me désarme, et que je n'ai pas le courage de rire de M. Veuillot s'écriant, avec des airs de matamore, qu'il accompagne, la plume au poing et pistolets à la ceinture, la religion de ses pères pour la défendre envers et contre tous. M. Veuillot a l'air de penser qu'il tire la religion d'un grand embarras, et qu'elle ne pourrait en aucune façon se sauver sans lui.

C'est avec ses romans, autant et plus qu'avec sa polémique étourdie et violente, que M. Veuillot a la prétention de porter un puissant secours au catholicisme. Or, voici ce que c'est que *l'Honnête Femme;* c'est un tableau assez vulgaire des mœurs de province, une peinture peu délicate d'un monde où de vilaines gens, hommes et femmes, se livrent à des infamies cachées, à des capitulations de conscience. Les belles choses à offrir aux jeunes filles

pour lesquelles, dites-vous, vous écrivez! Qu'importe que la moralité arrive à la fin du livre, comme dans une fable; l'auteur n'a pas moins offert à son scrupuleux public, sous le prétexte de l'édifier, des scènes d'un goût suspect. M. Veuillot, je le sais, a une réponse à tout : ses livres se vendent. Quoi! il n'aspire qu'à ce résultat? Vraiment il laisserait croire, ce que nous ne voulions pas penser, que la littérature religieuse, en de certaines mains, n'est qu'une branche particulière de la littérature industrielle. Ce serait de l'industrie littéraire ni plus ni moins que *le Diable à Paris, les Étrangers à Paris,* et toutes ces publications où l'on cherche à attirer le public avec des noms célèbres et des images.

Il est évident que le métier porte malheur; autrement, comment se ferait-il que ces écrivains pour la plupart spirituels ne réussissent à faire, en s'associant, qu'un livre où l'esprit brille par son absence. Réunis dans un but de lucre, sans que l'art y soit pour rien, ils élèvent un ou deux étages de quelque mesquine Babel, où l'ignorance de l'architecte se fait remarquer comme l'indiscipline des travailleurs. L'influence du lieu pèse si fort sur l'écrivain, que son talent, s'il en a, s'évanouit dès le seuil. L'inspiration méconnue se venge et se vengera si bien, qu'elle disparaîtra pour ne plus revenir. C'est ce qui est déjà arrivé à plusieurs. Que ceux qui ne sont pas encore mortellement frappés y songent : la chose en vaut la peine; il s'agit de tout leur avenir.

PAULIN LIMAYRAC.

SOUVENIRS DU PORTUGAL.

—

Erinnerungen aus den Jahren 1841—1842.[1]

Ce livre a paru sans nom d'auteur et porte sur son titre, en manière d'épigraphe, deux vers d'Horace qui du moins indiquent que le touriste n'est point une femme :

Dextra tenet calamum,
Strictum tenet altera ferrum.

Déjà en 1841, un des romanciers en renom de l'autre côté du Rhin, Mme la comtesse Hahn-Hahn avait publié sur le même sujet des impressions de voyage fort recherchées du public allemand; cette fois, je le répète, il ne s'agit pas d'une femme, et le ton général du livre moitié littéraire, moitié politique, alliant autant que possible les détails de mœurs, l'observation pittoresque, à l'étude des intérêts matériels du pays, répond parfaitement à la double devise affichée, non sans quelque hauteur, au frontispice. Ici, du reste, l'air cavalier, le style à libre allure ne messied pas. Aujourd'hui que tant de gens qui ne sont rien ni par le talent, ni par l'esprit, ni par la naissance, en prennent si volontiers à leur aise avec le lecteur, on peut bien, quand on est une altesse et qu'on a de gaieté de cœur essuyé vingt fois les plus terribles mousquetades, se donner un moment le plaisir d'aborder son monde avec confiance, et, comme on dit, le chapeau sur l'oreille. Mais n'allons pas trop loin, et, puisque anonyme il y a, respectons l'anonyme.

(1) Un volume, Mayence, 1843.

Esprit entreprenant et singulier, curieux sur toute chose de rencontres périlleuses et de romanesques hasards, l'auteur de ce livre aime le voyage pour ses aventures et n'est pas homme à négliger une émotion nouvelle, dût-il l'aller chercher dans les gorges sauvages du pays basque, au milieu des guérillas de don Carlos dont il commanda dix-huit mois les bandes par fantaisie, ou, dans des dispositions moins chevaleresques, au fond des plaines arides de l'Estramadure, partageant avec des populations misérables leur triste galetas et leur pain noir frotté d'ail, quitte à s'indemniser des privations du moment par le sentiment du pittoresque, cette jouissance que le vulgaire ignore, ce plaisir raffiné des poètes et des grands seigneurs. Et cela n'empêche pas notre aristocratique touriste de recueillir çà et là ses notes de voyage tout aussi bien, je dirai même beaucoup mieux que personne, car au moins, avec lui, la fantaisie et le caprice ne viennent point à tout propos dénaturer ce que telle ou telle observation peut avoir en soi d'utile et de profitable, et vous n'avez pas à craindre à chaque page tant de digressions insignifiantes, tant de plates et sottes vantardises dont trafique aujourd'hui chez nous toute une espèce d'écrivains, braves gens qui courent les grandes routes par spéculation, et se font comme les commis-voyageurs de je ne sais quelle industrie littéraire en honneur chez un certain public.

Avant d'écrire le livre qui nous occupe, l'auteur de ces esquisses sur le Portugal avait publié un volume sur l'Espagne, ouvrage sérieux et contenant sur les opérations de l'armée carliste pendant la guerre civile, sur les projets et les plans de don Carlos, des renseignemens du plus haut intérêt. Quiconque a lu ce livre se souviendra d'un passage célèbre où l'auteur, après avoir exposé les mille passions qui s'agitaient autour du prétendant, raconte les étranges motifs qui empêchèrent l'armée carliste, un moment triomphante et touchant aux portes de Madrid, d'entrer dans la capitale des Espagnes, et jette un nouveau jour sur cet épisode resté obscur de cette déplorable campagne. Aujourd'hui c'est le Portugal que visite le voyageur, complétant ainsi son travail sur la péninsule ibérique, excursion toute pacifique cette fois et que le jeune général, naguère au service d'un prince factieux, entreprend en ancien ami du royal époux de doña Maria, en poète aventureux épris du romanesque, en gentilhomme s'informant de politique, d'industrie et de littérature, et, comme on l'imagine, voyant partout le meilleur monde.

Ce livre a cela d'original, qu'il ne s'en tient pas aux capitales, et pousse ses explorations au cœur même du pays, mérite plus rare qu'on ne l'imagine dans les ouvrages de ce genre. En effet, rien n'égale l'indifférence de certains touristes à l'égard des villes centrales, si ce n'est leur aplomb à reproduire éternellement, et sans grandes variations, les mêmes thèmes. En général, on croit avoir tout dit quand on a parlé de Lisbonne et de Cintra, et poursuivre jusqu'à Mafra ses pérégrinations, c'est vouloir faire plus qu'on ne doit à son lecteur. Aujourd'hui que les bateaux à vapeur d'Angleterre ne mettent que quatre jours dans leur traversée, et qu'il faut vingt heures pour passer de Cadix à Lisbonne, cette facilité de voyager, au lieu

d'enhardir les gens et d'éperonner en eux le désir de connaître, semble encourager davantage leur humeur indolente, et vous en verrez bon nombre rayer de leurs tablettes tout endroit où les omnibus n'atteignent pas. Si je ne me trompe, au XVIIIe siècle les choses se faisaient plus en conscience. Il en était alors un peu des touristes comme des poètes. A la vérité, les uns et les autres on ne les comptait point par centaines, comme aujourd'hui; mais au moins, s'il s'en présentait un, la méfiance ne s'attachait point à ses récits, et quand il vous prenait fantaisie d'écrire sur les mœurs et la politique d'un pays que vous veniez de parcourir, il n'entrait jamais dans l'esprit du lecteur de contester l'autorité de votre parole. Là comme partout, la dignité humaine avait une plus large place, et les droits de la vocation étaient maintenus. Lorsqu'en 1777 le duc du Châtelet visita le Portugal, il ne se contenta pas de voir Lisbonne; en dépit d'une température excessive, en dépit des mauvais chemins et des mauvais gîtes, il parcourut tout le pays, et ses notes de voyage sont restées comme un des plus intéressans documens qui existent sur les commencemens du règne de Maria Ire. Il vit Pombal dans sa solitude, dans cette petite ville de Pombal où le ministre déchu se retira et vécut jusqu'à l'âge le plus avancé. A ce propos, je remarquerai combien il est fréquent de voir les hommes d'état atteindre à des vieillesses fabuleuses. D'où vient ceci? N'y a-t-il point là un problème à résoudre, et dont on trouverait peut-être la clé dans ce mot d'un homme d'esprit : « Les égoïstes vivent cent cinquante ans, comme les perroquets? » A l'exemple du duc du Châtelet, l'auteur du livre nouveau s'est occupé de Pombal, mais d'une façon moins complète sans doute, moins authentique, et se bornant à recueillir les souvenirs encore vivans dans sa ville natale. Chez nous, un travail historique fort distingué avait récemment appelé l'attention sur cet homme d'état. Après les remarquables pages de M. le comte de Saint-Priest, qui lui aussi, et mieux que personne, serait appelé dans l'occasion à dire son mot sur le Portugal, on ne lira peut-être pas sans intérêt certains détails biographiques contenus dans l'ouvrage allemand. « Derrière Cordiera, à l'ouest, s'élève une longue chaîne de montagnes de craie. Ici le pays devient plat et désert; des champs de maïs pauvrement ensemencés, çà et là quelques oliviers rabougris, trahissent déjà le voisinage de l'Estramadure. Enfin, après cinq lieues mortelles, vous arrivez à Pombal, assise au sein d'une vallée agréable, véritable oasis en ces solitudes désolées. C'est là que l'illustre ministre portugais a passé dans l'exil ses dernières années, au milieu d'une population qui, encore aujourd'hui, ne prononce son nom qu'avec reconnaissance. Les petits enfans parlent de lui au voyageur, et vous rencontrez des vieillards à barbe blanche qui vous racontent comme quoi le grand marquis, *o gran marquez*, avait fait construire à Pombal des magasins de blé, bâtir des greniers d'abondance où les indigens de la ville pouvaient puiser à discrétion. Chaque jour, après son dîner, une multitude affamée assiégeait sa petite maison, dont les portes s'ouvraient à mesure, jusqu'à ce que le der-

nier se fût retiré satisfait. Je voulus voir cette maison, bâtie dans des proportions plus que modestes. Elle a pu être assez comfortable, mais, à coup sûr, le luxe n'y est jamais entré. Sur une colline voisine où s'adosse une partie de la ville s'élèvent les ruines d'un antique château-fort d'origine mauresque. Il est faux, comme on l'a prétendu, que Pombal ait jamais habité ce château et mené là un train de prince. Pombal vécut seul avec sa femme, une comtesse Daun, et son secrétaire, qui lui faisait la lecture. Du reste, déjà au temps de Pombal, ces ruines étaient inhabitables. Les seules traces qui témoignent encore de la présence du célèbre marquis sont d'abord un système mieux entendu dans la culture de la terre, puis çà et là quelques fondations municipales, des aqueducs, des puits, deux bâtimens publics et une chaussée garnie d'une double rangée d'arbres conduisant jusqu'aux limites de ses domaines. »

Du reste, s'il faut en croire le gentilhomme allemand, le nom du marquis de Pombal, encore assez vivace dans un coin du Portugal, a singulièrement perdu de sa gloire et de son éclat dans la capitale du royaume. Voilà soixante-dix ans à peine que le célèbre ministre a quitté la scène, et déjà cette Lisbonne qu'il releva de ses mains ne se souvient plus de lui; triste chose quand un pays honore si peu ses hommes illustres, et qui marque d'ordinaire les jours de décadence et d'abaissement moral. Toutefois, ce nom que la haute classe a si vite oublié de parti pris (et convenons qu'elle avait bien ses raisons d'en agir de la sorte), ce nom se retrouve encore dans le peuple, et il n'est pas rare d'entendre une bouche grossière répéter, en faisant allusion aux hommes du jour, la fameuse épigramme qui courut Lisbonne au lendemain de la chute de Pombal : « *Mal por mal melhor Pombal.* » Je ne sais, mais, en lisant l'histoire de cet homme singulier, je ne puis m'empêcher de penser au cardinal de Richelieu. Il y a évidemment plus d'un trait de ressemblance entre ces deux ministres, toute proportion gardée, bien entendu, et en admettant la différence respective des deux pays. Seulement Pombal obéissait peut-être à une nécessité plus impérieuse, plus absolue, nécessité du moment qui ne permettait pas d'attendre. De là l'expulsion des jésuites et l'exécution d'Aveiro et de ses neuf complices. Il faut dire que le ministre portugais avait à faire aux prétentions d'une noblesse bien autrement démoralisée et corrompue que celle de Richelieu. Mais le plus beau titre, le plus incontestable, du marquis de Pombal à la reconnaissance de l'histoire, est à coup sûr la conduite qu'il tint après le tremblement de terre, et dont le spirituel touriste raconte en détail les merveilleux résultats. La Lisbonne d'aujourd'hui, reconstruite presque entièrement par ses soins et son génie, est à vrai dire un monument élevé à sa gloire.

L'ère nouvelle du Portugal s'ouvre, comme on sait, à la révolution de 1832. C'est de ce moment que procèdent toutes les individualités plus ou moins illustres appelées depuis à jouer un rôle dans les affaires, c'est de là que datent

ces institutions aujourd'hui si vivement débattues dans les luttes parlementaires, et pour lesquelles ces mêmes hommes acharnés désormais à les battre en brèche versaient alors si volontiers leur sang. L'auteur du livre sur le Portugal ne pouvait manquer d'insister sur un point de cette importance. Son ouvrage est une sorte de galerie où figurent en pied les portraits de tous les personnages qui ont brillé à cette époque et depuis cette époque. Dom Miguel et dom Pedro, les ducs de Terceira et de Palmella, Costa Cabral, tous défilent sous vos yeux, marqués au front de cet intérêt que les évènemens attachent à certains hommes. A peine en vue du bourg de Mindillo, l'écrivain, signalant un obélisque élevé là sur le rivage en mémoire du débarquement de dom Pedro, évoque les souvenirs de cette journée célèbre, où l'incroyable impéritie des autorités miguélistes fit la partie si belle à l'aventurier conquérant. Le 7 juin, sur le soir, un des gardiens du télégraphe de Villar da Paraiso allait clore son rapport de la journée, lorsqu'il aperçoit tout à coup, à l'aide du télescope, une partie de la flotte ennemie, et reconnaît environ vingt-huit voiles à l'horizon, au nord d'Oporto. A neuf heures, on bat la générale, et l'alarme est jetée partout. Cependant personne ne bouge et nul ne songe à s'opposer au débarquement, de telle sorte que dom Pedro entre le soir même et sans obstacle dans le petit port de Villa do Conda, où il met à l'ancre. Son équipage entier se composait de deux frégates, d'une corvette, de deux bricks, de quatre schooners et quarante-deux bateaux de transport, le tout monté par huit mille trois cents hommes, parmi lesquels se trouvaient environ quinze cents étrangers, ce qui réduisait à sept mille cinq cents le nombre des combattans à bord; et c'était avec de pareilles ressources qu'un homme qu'on avait perdu de vue depuis des années s'avançait pour conquérir un royaume dont le régent commandait une armée de cinquante-cinq mille hommes et disposait d'une quantité de places fortes, de magasins et d'arsenaux, sans parler des avantages qu'offrait un des sites les mieux fortifiés par la nature. Le 8, dom Pedro envoie un parlementaire au brigadier Cordova, gouverneur de Vicenna, et qui jouissait de l'estime de tous les partis. Le parlementaire fut éconduit, et le message qu'il reçut répondit, pour cette fois, à l'idée qu'on se fait de l'honneur militaire. Ce premier échec ne laissa point de jeter quelque consternation parmi l'état-major de dom Pedro. Le lendemain, la flottille, abandonnant Villa do Conda, vint jeter l'ancre dans la baie de Mindillo, à deux lieues d'Oporto, et vers midi commença le débarquement sous les yeux des avant-postes du vicomte de Santa-Martha, dont la division de vingt-deux mille hommes, cantonnée dans Oporto et sur la rive du Douro, étendait jusqu'à Villa do Conda son aile droite. Les troupes miguélistes laissèrent ce débarquement s'effectuer le plus tranquillement du monde, et se contentèrent d'ouvrir, sur le soir, un feu de mousqueterie sans conséquence. A la première nouvelle de la marche de l'ennemi, Santa-Martha, qui n'avait pas moins de quatre mille hommes dans Oporto, traversa le fleuve et se replia sur Aliveira, abandonnant, outre

un matériel considérable, le château de San-Joao da Foz, qui commande l'embouchure du Douro, et livrant la position du couvent de la Serra, qui domine la ville. Dom Pedro entra le jour même, et sans coup férir, dans Oporto, et la cité constitutionnelle par excellence l'accueillit avec enthousiasme. On voit par le trait que nous venons de citer ce que dom Miguel était en droit d'attendre de l'aptitude de ses généraux. Il faudrait chercher longtemps dans les annales militaires des peuples pour trouver un pareil exemple d'héroïsme; mais, ajoute l'auteur de l'ouvrage sur le Portugal, de semblables faits se sont renouvelés si souvent durant le cours de cette campagne, qu'on finit par ne plus s'en étonner.

Heureusement la fortune du Portugal devait trouver des représentans plus dignes chez les hommes du parti de la reine. Ici, nous le savons, la faiblesse et l'apathie du vaincu peuvent rendre contestable la gloire du vainqueur; mais n'oublions pas qu'en cette guerre, s'il y eut des rencontres déplorables, les engagemens sérieux ne manquèrent point : d'ailleurs la part que les Terceira et les Palmella prirent à la révolution, terminée par la venue de dom Pedro, datait de loin. Et dans cette conviction qui brave tout, l'exil et les privations; dans cette persévérance audacieuse qui ne se lasse pas de revenir à l'assaut et court au-devant du péril sans compter ses ressources, il y a, quoi qu'on puisse dire, un certain élan chevaleresque des temps illustres. Le maréchal duc de Terceira, après avoir passé alternativement, et sous le nom de comte de Villa-Flor, du service du Brésil au service du Portugal, se trouvait à Lisbonne, en 1828, lorsque le retour de dom Miguel le mit en demeure de quitter la place. La même année, il prit part à l'insurrection d'Oporto, qui se termina par la défaite des troupes constitutionnelles. A peine arrivé en Angleterre, le comte de Villa-Flor n'eut rien de plus pressé que de se concerter avec le duc, alors marquis de Palmella, au sujet d'un nouveau plan d'opérations. Le 5 juin 1829, il s'embarque au Havre, passe à travers la flotte miguéliste, et descend accompagné de quelques officiers dans l'île de Terceira, la seule qui n'eût pas reconnu l'autorité de dom Miguel. Je laisse parler ici notre Allemand : « La situation de l'île en plein Océan, son éloignement de la mère-patrie, et les vents impétueux qui règnent d'ordinaire dans ces parages, ont presque toujours favorisé l'insurrection. D'âpres rochers, des cimes volcaniques dont les flancs déchirés plongent dans les flots, rendent en certains endroits l'abordage impossible. Ainsi fermée de toutes parts, l'île est réduite à ses propres ressources, qui, Dieu merci, suffisent aux besoins des habitans. Le blé, le maïs et le riz s'y récoltent en abondance, et les troupeaux réussissent au mieux. En cet étroit espace, les produits des zones les plus diverses se multiplient avec un luxe merveilleux; l'ananas et la noix de coco, le citron, l'orange et la banane mûrissent à côté de la fraise et des autres fruits du nord. Le myrte, le frêne et le châtaignier s'y forment en bois épais; des plaines toujours vertes, un ciel éternellement bleu, le climat le plus doux, des sources chaudes et de tièdes brises marines, 60,000 habitans,

et pour capitale une charmante ville, Angra; telle est la description de ce petit Éden, et l'on m'accordera facilement, sans que je prétende en aucune façon porter atteinte au mérite de personne, qu'une expédition commencée en pareil lieu n'offrait pas du moins en perspective à ses chefs tous les désastres d'une campagne de Russie ou de la guerre dans les montagnes du pays basque. » Ne remarquez-vous pas dans cette pointe d'ironie l'homme du métier qui se trahit chez l'écrivain? Ici la main qui tient la plume se souvient de l'épée, et je retrouve l'épigraphe du livre. Il ne veut porter atteinte à la gloire de personne, et cependant il ne peut s'empêcher de sourire en songeant à cette campagne d'hommes du monde sous un ciel clément et favorable. Évidemment cette guerre en plein Éden est presque du dilettantisme pour lui qui a bataillé dans ces montagnes du pays basque et qui sait ce qu'il en coûte.

A côté du duc de Terceira figure le duc de Palmella, compagnon d'exil du comte de Villa-Flor en Angleterre, président de la régence dans l'île de Terceira et plusieurs fois ministre. Le marquis-duc occupe une trop large place dans l'histoire contemporaine du Portugal, pour qu'un touriste qui tient à faire les choses en conscience néglige de s'informer de lui. Le marquis de Palmella, on le sait, se signala au débarquement de Mindello, et contribua puissamment à la formation d'un gouvernement provisoire. A la tête du conseil des ministres, en 1834 et 1835, on le vit reparaître pour la dernière fois au cabinet, pendant le court espace qui s'écoula entre la révolution d'Oporto et le rétablissement de la charte. Élevé aujourd'hui à la présidence de la chambre des pairs, et par conséquent au-dessus des fluctuations ministérielles, comblé par la fortune, investi pour lui et sa famille d'honneurs et de dignités de toute espèce, le noble duc semble avoir touché au terme de son ambition, et tout porte à croire qu'après tant de vicissitudes et de traverses, il ne quittera plus cette retraite pour rentrer dans les débats de la politique active. « Quand j'arrivai à Lisbonne, écrit l'auteur du livre sur le Portugal, le duc de Palmella habitait sa magnifique villa de Lumiar. Nos lettres se croisèrent, et je désespérais de le joindre, lorsqu'un matin il vint, ou plutôt se glissa chez moi sur la pointe du pied et comme à la dérobée; — c'est un petit homme d'une taille insignifiante, au visage pâle, au nez d'aigle, aux traits italiens et marqués. Rien, du reste, d'original ou d'imposant dans sa physionomie. Ses yeux seuls, où la finesse perce, et son sourire particulier indiquent une nature supérieure. Je ne crois pas que ce sourire ait jamais réjoui personne, quoique le duc passe pour généreux et bienveillant; peut-être aussi faut-il y voir une qualité diplomatique. Le duc de Palmella, en dépit du peu d'avantages de sa personne, se présente avec une très grande dignité, et dans les occasions solennelles, lors de l'ouverture des chambres, par exemple, ne laisse pas de faire excellente figure sur son fauteuil de président, où il trône revêtu de l'ancien costume espagnol. Sa villa de Lumiar est une délicieuse résidence, dans laquelle le luxe de la vie moderne étale

ses plus riches merveilles. La duchesse passe pour avoir eu de la beauté, et possède encore, comme presque toutes les Portugaises, des yeux étincelans dont une expression singulière rehausse encore l'éclat. Le fils aîné du duc de Palmella, le marquis de Fayal, était en voyage. Il a épousé, comme on sait, la plus riche héritière du Portugal, doña Maria Luiza de Sampayo, fille du comte de Povoa, sur les millions duquel on raconte des choses fabuleuses. Elle a aujourd'hui dix-sept ans à peine, et son mariage date du 3 juillet 1836. Je ne reviendrai pas sur l'histoire de ce mariage entremêlée de scènes romanesques dignes du moyen-âge, les journaux de l'époque en ont assez parlé; tout ce que je sais, c'est que, s'il y a eu violence, l'objet ravi ne doit guère en avoir souffert; on trouverait difficilement une victime plus résignée que la jeune marquise. Le duc de Palmella donne d'excellens dîners. Sur un service de dessert d'une rare élégance était gravé l'écusson de sa famille avec cette devise : *veritatem regibus*; et comme je remarquais la chose, le duc, avisant ma curiosité, ajouta à voix basse : *et populo.* »

La société de Lisbonne est ainsi passée en revue jusqu'aux membres du corps diplomatique et des chambres. On a souvent parlé des habitudes médiocrement civilisées du parlement américain et du sans-gêne de la tribune britannique; mais, s'il faut en croire l'auteur de ce livre, rien n'égale la grossièreté des mœurs publiques en Portugal, et ce n'est que dans le vocabulaire des halles qu'on trouverait les termes dont on s'apostrophe. Se figure-t-on, par exemple, un membre de l'opposition disant à un ministre de la couronne que, sous son administration, tout n'est que simonie et concussion! Sur quoi le ministre répond à son interlocuteur : « Quand tu étais aux affaires, tu volais bien autrement. — Non, répond un troisième, le véritable brigand, c'est toi. » En vain le président agite sa sonnette à tour de bras; nul, dans l'assemblée, ne s'en inquiète. On s'agite, on pérore, on se démène sur les bancs, et, pendant ce temps, la galerie accompagne le sabbat de ses huées. Aux élections de 1842, un électeur élu (1) de l'Estramadure, contre l'attente de son parti, vota pour le ministère. Le lendemain, le *Revoluçao de Setembro,* organe des septembristes, contenait le manifeste suivant : « Vu sa trahison et son manque de foi envers ses amis politiques, vu l'affront qu'il vient de faire au collège électoral de l'Estramadure, vu l'ignoble concours qu'il prête à la plus infame des administrations, le sieur Joao-Antonio-Rodrigues de Miranda est dénoncé au mépris des honnêtes gens. »

Je l'ai dit, l'auteur de ce livre a pénétré dans les provinces. Il a vu de près et bien vu ce peuple original, frotté de constitution à la surface, et sous plus d'un rapport resté au fond le même qu'aux beaux jours de Vasco de Gama. A mesure que vous vous éloignez des métropoles, les modifications

(1) En Portugal, l'élection est double; chacune des sept provinces nomme un certain nombre d'électeurs, lesquels nomment ensuite les députés pour la province.

importées de l'étranger s'effacent, et le naturel reparaît; insensiblement vous touchez à des points où l'action révolutionnaire n'arrive pas. En Portugal, tout le mouvement politique se concentre dans Lisbonne et dans Oporto, et le reste du pays vit la plupart du temps sans se soucier le moins du monde des changemens de ministère et de constitution. Allez à Coïmbre, par exemple, et vous m'en direz des nouvelles; c'est le moyen-âge pris sur le fait : vous savez, ce peuple de Cervantes au costume à la fois clérical et séculier. Croirait-on qu'il y a encore un endroit en Europe où les étudians s'habillent comme Faust et Paracelse, parlent latin, s'intitulent enfans des Muses, et jouent de la guitare au clair de lune sous la fenêtre de leurs maîtresses? Si *Childe Harold* vous inspire l'idée de voir Cintra, le *glorious Eden* de Byron, le paradis de la Lusitanie :

Cintra donde as Naiadas escondidas
Nas fontes vao fugindo ao duro braço;

j'avoue qu'en ce livre Coïmbre m'est apparu sous un aspect bien tentant. En effet, rien de plus romantique et de plus singulier que cette Athènes du moyen-âge conservée là comme par magie, rien de plus curieux que ce peuple de virtuoses tapageurs ne relevant que de la discipline de l'université dont il porte aujourd'hui encore le costume tel qu'il était en 1537, au temps de dom Garcia de Alméida, le premier grand-maître de Coïmbre. Depuis dom Garcia, on ne compte pas moins de quarante-cinq recteurs, dont les portraits figurent dans la salle du conseil tendue de damas brodé d'or. Le personnage actuellement investi de ces magnifiques fonctions (les protocoles universitaires donnent au recteur le titre de *sa magnificence*) est un vieux comte de Terena dom Sébastien Correa de Sà. Ici je cède la parole au spirituel touriste, qui nous racontera, sans omettre un détail, le cérémonial d'une visite en si haut lieu. « A peine installé dans mon hôtellerie, j'envoyai au vieux comte une lettre de Costa Cabral, et deux heures après le neveu de *sa magnificence* vint me chercher dans un équipage digne des prélats du XVIIe siècle. C'était un lourd et somptueux carrosse à huit glaces, et tiré par quatre mules que dirigeaient deux élégans postillons. Nous traversâmes ainsi à grand fracas les rues tortueuses de Coïmbre, et montâmes au palais de l'université, construit en haut de la montagne sur un plateau qui domine la ville. En arrivant, nous trouvâmes le comte de Terena occupé à présider les conférences publiques qui ont lieu au terme de l'année scholaire et se prolongent des semaines entières avec beaucoup de solennité. Sa magnificence, assise sous un dais de velours et portant l'ancien costume portugais à épée, dirigeait un débat juridique, ayant autour d'elle les doyens des diverses facultés. Les débats se tenaient en latin, en présence d'un nombreux auditoire de jeunes gens auxquels leur pourpoint noir donnait un air de gravité à surprendre fort, je dois le dire, leurs joyeux confrères d'Heidelberg et d'Iéna. En général, l'étudiant portugais ressemble assez à un enterrement, et, si je

ne me trompe, cette mine lugubre qu'on lui reproche lui vient de sa manière d'aller vêtu. Un moment, Pombal voulut reformer le costume; mais les traditions universitaires prévalurent, et d'ailleurs on lui représenta que ce costume favorisait les idées d'égalité en rendant impossible toute distinction entre le riche et le pauvre. — Sitôt que le recteur eut levé la séance, nous nous rendîmes dans son appartement. Le comte de Terena est un digne et honnête vieillard pénétré à fond de l'excellence de ses écoles, et qui, sur le chapitre de l'établissement qu'il dirige, n'entendrait pas raillerie; nous parcourûmes avec lui les salles où se tiennent les cours, et tout ce que j'y remarquai fut une ouverture pratiquée dans le mur et recouverte d'un rideau, au moyen duquel sa magnificence peut surveiller son monde en cachette, et savoir à toute heure, sans être vue, ce qui se passe entre les professeurs et les élèves. » Voilà, j'imagine, une façon d'agir tout orientale, et ce mystérieux rideau m'a bien l'air de venir en droite ligne du sérail de quelque prince maure. — L'université de Coïmbre ne compte pas plus de mille étudians. Quarante-six professeurs, assistés de vingt-sept suppléans, enseignent la théologie, le droit canon, la jurisprudence, la médecine, les mathématiques, en tout six facultés auxquelles il faut joindre un institut pour les arts. Cette organisation date de Pombal, et, quoi qu'on ait fait depuis soixante ans pour l'améliorer, elle est bien loin de répondre encore aux besoins de la science moderne; sans rappeler ici les arts pratiques totalement omis, que devient l'histoire dans ce programme?

Avez-vous jamais ouï parler de Condeixa, nom charmant, qui signifie en portugais *corbeille de fleurs?* Condeixa est une petite ville à deux lieues de Coïmbre, ou plutôt un délicieux jardin de myrtes, de lauriers-roses et de cactus. L'auteur de ces *Souvenirs*, après avoir loué les délicieuses oranges qu'on y trouve, cite en passant cette phrase recueillie par lui : « Les femmes de Condeixa sont fort jolies et plus libres que dans aucune autre ville du Portugal; le voisinage des étudians de Coïmbre en est la cause. Ceci donne à penser, et volontiers j'inclinerais à croire, après l'ingénieuse remarque, que les étudians en soutane, après tout, ne sont pas si noirs qu'ils en ont l'air. »

En France, on a peu écrit sur le Portugal. Si l'on excepte les mémoires du duc du Châtelet, que j'ai cités plus haut, l'*Essai statistique* de M. Balbi, volumineux ouvrage à compulser, mais d'un optimisme fatigant, la belle étude de M. Magnin sur Camoëns, l'*Histoire de la littérature portugaise* de M. Ferdinand Denis, et enfin un travail curieux et complet de M. de Lasteyrie sur l'état politique et moral du pays (1), je ne vois guère quels documens il reste à invoquer; bien entendu que nous ne parlons pas ici des livres de Dumouriez et de Foy, ouvrages militaires et d'un intérêt tout spécial. Sous ce rapport, l'Allemagne est plus riche. On ne saurait croire, en effet, quel

(1) Voyez, dans la livraison de la *Revue* du 15 mars 1841, *le Portugal depuis la révolution* de 1820.

accroissement cette espèce de littérature que j'appellerai, faute d'un autre terme, la littérature touriste, semble vouloir prendre depuis quelque temps au-delà du Rhin. En dehors de l'escouade tumultueuse de MM. Herwegh et Wienbarg papillotte et s'agite toute une nuée d'esprits élégans et faciles, d'ingénieux diseurs qui ne demandent qu'à trouver le butin. Aussi c'est merveille de voir comme les impressions de voyage se multiplient; il y en a sur l'Italie, sur l'Espagne, sur la France, et les dernières ne sont pas les moins curieuses. Pour en revenir au Portugal, le livre de M. de Eschwege, écrit vers 1836, ouvre, si je ne me trompe, en Allemagne la série des travaux contemporains sur cette question. Depuis se sont succédé les *Reisebriefe* de Mme la comtesse Hahn-Hahn, et enfin l'ouvrage nouveau sur le Portugal. M de Eschwege est pessimiste, il voit tout en noir; c'est un écueil auquel échappe l'auteur des *Souvenirs de* 1842, sans tomber dans l'optimisme que je blâmais tout à l'heure. Ce qui plaît surtout dans ce livre, c'est l'impartialité de jugement jointe à un coup-d'œil sûr, à une manière toute sérieuse d'envisager les évènemens et les hommes. Je reprocherai cependant à l'auteur certaines négligences de détail qu'il aurait pu s'épargner, et qui font tache. Ainsi, chaque fois qu'il s'agit de raconter un site ou de décrire les magnificences d'un palais, ce palais fût-il celui d'Ajuda, il se tire d'affaire en quatre lignes et ne manque jamais de vous renvoyer, pour plus ample information, aux *Reisebriefe* de Mme de Hahn-Hahn, « qui, ajoute-t-il, a plus d'esprit et de patience que moi. » Quand on prétend écrire un livre sur un sujet, il faut envisager d'avance toutes les difficultés du travail, et, quelles qu'elles soient, y faire face de son mieux. A cela près, l'ouvrage est excellent; mais, je le répète, ces complémens, qui peuvent entrer plus tard dans la pensée du lecteur, il n'appartient jamais à l'écrivain de les indiquer. Un ouvrage doit se suffire à lui-même, et le seul corollaire qui fût permis à l'auteur du *Portugal,* c'était son livre sur l'Espagne.

HENRI BLAZE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1844.

Dès que le ministère du 29 octobre a pris les affaires, on lui a dit : Ne vous jetez pas inconsidérément dans l'alliance anglaise, ne précipitez rien, soyez prudent. Vous voulez renouer l'alliance brisée par le traité du 15 juillet, vous la jugez nécessaire au repos de l'Europe, vous voulez sortir de l'isolement où les évènemens de 1840 ont placé la France : soit. Rapprochez-vous de l'Angleterre, mais n'aliénez pas votre liberté. L'Angleterre se tient sur la réserve avec vous : ne montrez pas dans la recherche de son alliance une vivacité indiscrète, mesurez surtout votre langage officiel, ne donnez pas vos espérances pour des réalités, songez aux ressentimens excités en 1840. Pour proclamer l'intimité des deux gouvernemens et des deux peuples, attendez qu'elle soit rétablie.

M. Guizot, sans écouter ces sages conseils, a proclamé l'entente cordiale; aussitôt on lui a dit : Vous allez contre le but que vous voulez atteindre, vous compromettez l'alliance par cet empressement irréfléchi. Du côté de l'Angleterre, vous ferez naître des exigences; du côté de la France, vous exciterez de justes susceptibilités : vous ferez croire, vous ferez dire que le gouvernement de juillet a fléchi, et qu'il est disposé à faire des concessions; le sentiment national s'inquiétera. L'alliance anglaise, devenue pour vous une source d'embarras et une blessure pour l'amour-propre du pays, sera impopulaire. Les esprits s'aigriront chez les deux peuples; le moindre accident, amené par le hasard au milieu de cette situation équivoque, pourra produire une explosion.

L'incident est arrivé, et l'explosion a eu lieu. L'affaire du missionnaire Pritchard a mis le feu dans les journaux des deux pays; les vieilles jalousies

nationales se sont ranimées : nous voulons croire qu'elles s'apaiseront. Le révérend M. Pritchard, après avoir allumé la guerre dans Taïti, n'aura sans doute pas la satisfaction de voir l'Europe s'embraser à cause de lui. Cependant cette malheureuse affaire, en supposant même qu'elle se termine bientôt par les négociations, ce qui nous paraît douteux, laissera en France un souvenir pénible qui s'effacera difficilement. Nous voulons parler de l'impression causée par les paroles de sir Robert Peel dans le parlement anglais.

Sir Robert Peel n'est pas un homme qui se laisse entraîner par la passion. C'est un orateur froid qui calcule toutes ses paroles. S'il a été prompt et véhément, c'est qu'il a pensé que cela lui serait utile. Il a compté sur la forme insolite de ses réclamations pour intimider notre cabinet. De là est venue l'émotion que la France a ressentie. Voilà pour elle le fruit de la politique suivie depuis quatre ans à l'égard de l'Angleterre. Un différend s'élève à deux mille lieues entre les deux peuples : à la première nouvelle qui en arrive à Londres, le ministre anglais, sans examiner les faits, sans discuter, annonce en plein parlement qu'il demande une ample réparation à la France. Il envoie du haut de la tribune anglaise une sommation à notre gouvernement. Voilà comme l'Angleterre en use avec nous! Tant de soins, tant de sacrifices, tant d'avances faites à la tribune et dans les discours du trône, ont abouti à une alliance bâtarde, où l'égalité des prétentions n'existe pas, où l'Angleterre conserve une opinion exagérée de sa force, où nos complaisances sont prises pour un signe avoué de notre faiblesse! Quel échec pour la politique de M. Guizot, et quel sujet de tristes réflexions pour la France!

Félicitons nos chambres. Elles n'ont pas voulu se séparer sans témoigner au pays qu'elles partageaient son émotion. Le sentiment national a trouvé dans M. Molé et dans M. Billault des interprètes également fermes et mesurés. N'oublions pas M. Charles Dupin, qui a parlé le premier de tous et a excité une sensation très vive, en défendant énergiquement l'honneur de notre marine. Une déclaration a été arrachée à M. Guizot par M. Molé. Venu au Luxembourg avec l'intention bien arrêtée de garder le silence, M. le ministre des affaires étrangères, troublé par l'attitude de la chambre et par le danger de sa situation ministérielle, a protesté qu'il avait à cœur autant que personne l'honneur de notre marine et la défense des droits de nos officiers. On lui rappellera un jour cette déclaration. Elle a une portée que M. Guizot a voulu sans doute atténuer dès le jour même, en ajoutant dans le *Moniteur* qu'il la regardait comme élémentaire et inutile : il est bon qu'on sache que ce commentaire restrictif n'a pas été exprimé devant la chambre des pairs. Aucun membre ne l'a entendu. L'accueil de la noble chambre ne lui eût pas été favorable.

Ainsi donc, M. Guizot négocie, et la France attend ses actes. On a pu croire un instant que les difficultés s'aplaniraient par le retour subit du ministère anglais à des sentimens plus raisonnables et plus justes; on a été trompé. Après sir Robert Peel, lord Aberdeen, sans modifier les prétentions

exprimées par son collègue, avait tenu cependant un langage plus modéré. A Paris, M. Guizot montrait à qui voulait la voir une lettre de notre chargé d'affaires à Londres, M. de Chabot, annonçant que lord Aberdeen désapprouvait les termes employés par sir Robert Peel. Bien plus : des journaux anglais, connus pour recevoir les inspirations de M. Peel, présentaient l'affaire sous un jour nouveau qui en rendait la conclusion facile. M. Guizot était déjà triomphant. Ses écrivains les plus intimes plaisantaient fort agréablement sur la simplicité des journaux de l'opposition, sur tout ce bruit fait à propos d'une petite reine de sauvages et d'un religionnaire exalté, sur la bonhomie de ceux qui conservaient encore des inquiétudes sérieuses au sujet de cette puérile affaire. M. Molé devait en être pour ses paroles à la chambre des pairs; M. Billault était prié de réserver son éloquence pour une meilleure occasion. Malheureusement, les faits qui ont suivi sont venus troubler ces joies indiscrètes et cette confiance prématurée. Le gouvernement anglais a reproduit avec une insistance évidemment calculée toutes ses prétentions sur l'affaire de Taïti. Les hommes les plus graves de l'Angleterre se sont fait, en quelque sorte, un point d'honneur de parler, à peu de chose près, comme M. Peel. Lord Wellington a déclaré formellement que l'Angleterre avait été insultée, et que cette insulte devait être réparée. Quant à lord Palmerston, il a dû naturellement saisir cette heureuse occasion d'exprimer avec sa bienveillance ordinaire les sentimens qu'on lui connaît à l'égard de la France. La presse anglaise, ouvertement encouragée par lord Aberdeen, a fait comme le parlement; elle a montré la même vivacité et la même décision. Son langage a été unanime. Il est devenu dès-lors manifeste pour M. Guizot que sa situation personnelle, si soigneusement ménagée jusqu'ici par le ministère anglais, était sacrifiée sans scrupule. Un fait qui s'était passé peu de jours avant aurait pu lui en donner le pressentiment. Lors des premières interpellations sur Taïti, dans la première séance du mois d'août, lord Aberdeen avait commis envers M. Guizot une grave indiscrétion. Le noble lord avait affirmé que le désaveu de M. Dupetit-Thouars avait été demandé à la France. C'était démentir publiquement M. Guizot, qui a déclaré il y a six mois, à la tribune française, que ce désaveu a été spontané. Un pareil oubli des intérêts de M. Guizot avait déjà quelque chose de significatif dans les circonstances.

Le cabinet anglais ne retire donc aucune de ses prétentions primitives. Il exige une réparation. Il compte l'obtenir de M. Guizot en cessant de protéger sa position ministérielle, et il se présente ayant derrière lui tout le parlement et toute la presse de l'Angleterre. Que fera M. Guizot ?

Plus on examine cette affaire, plus il est difficile de voir à quel titre l'Angleterre exige une réparation. Si l'on en juge par les détails publiés dans les journaux anglais, aucune accusation sérieuse ne peut être légitimement intentée contre MM. Bruat et d'Aubigny. Il est avéré que le religionnaire Pritchard fomentait des troubles contre le gouvernement substitué au protectorat. Il

était l'ame d'une insurrection. Sur l'ordre de M. d'Aubigny, commandant en l'absence de M. Bruat, M. Pritchard est arrêté et incarcéré; puis, au retour du gouverneur, il est mis à bord d'un vaisseau anglais sous la condition de n'être débarqué sur aucun point des îles de la Société. Que peut-on reprocher aux autorités françaises? Dira-t-on avec lord Palmerston que les Français n'avaient pas le droit d'exercer la souveraineté dans l'île, que cette souveraineté, ayant été désavouée par la métropole, est réputée n'avoir jamais existé; que dès-lors, pour M. Pritchard, elle a été nulle de fait et de droit? Cette doctrine n'est pas soutenable; elle est à peine défendue par les feuilles anglaises. Lord Palmerston en a tout le mérite. C'est un principe reconnu que tout gouvernement de fait exerce une autorité souveraine; ceux qui l'attaquent le font à leurs risques et périls : il ne leur est pas permis d'invoquer la protection de leur gouvernement pour couvrir leurs hostilités. M. Pritchard avait protesté contre l'occupation souveraine de Taïti : il devait en rester là. Combattre cette occupation sans l'aveu de l'Angleterre, c'était faire un acte dont il devait seul répondre, et qui par conséquent ne pouvait être mis sous la garantie de son gouvernement. D'ailleurs, que la souveraineté établie à Taïti fût réputée légitime ou non par M. Pritchard, peu importe. Si les Français n'avaient pas la souveraineté, ils avaient au moins le protectorat; or, pas plus sous le protectorat que sous la souveraineté, les missionnaires et les résidens étrangers n'avaient le droit de troubler l'ordre. Dira-t-on encore avec lord Palmerston, soutenu cette fois par lord Aberdeen et par les feuilles anglaises, que M. Pritchard, bien qu'il eût amené son pavillon, n'avait pas cessé d'être consul de l'Angleterre? Qu'importe? Consul ou résident, il n'avait pas le droit de conspirer. S'il était consul, dites-vous, on ne pouvait le détenir ou même l'arrêter; son titre le rendait inviolable! On fait ici une confusion : c'est en effet le privilége d'un ambassadeur d'être inviolable dans le pays où il représente son souverain; s'il conspire, on peut le renvoyer, et non l'arrêter. Mais ce privilége n'existe pas pour les ministres plénipotentiaires, à plus forte raison pour les consuls. Le révérend M. Pritchard était-il donc ambassadeur d'Angleterre à Taïti?

En France, pour venir au secours de M. Guizot, on a imaginé un autre texte d'accusation. Deux feuilles ministérielles ont insinué plus ou moins clairement que des réclamations légitimes pouvaient s'élever sur la durée et sur la rigueur de la détention. Cela mènerait au désaveu de M. d'Aubigny. Voilà l'expédient trouvé. Le bruit court que M. Guizot ne serait pas éloigné d'offrir cette satisfaction à l'Angleterre. S'il en est ainsi, M. Guizot serait bien mal inspiré. Où a-t-il vu que M. d'Aubigny se soit rendu coupable de procédés violens envers son prisonnier? On lit partout que M. Pritchard a été traité comme un prisonnier de distinction. De plus, M. d'Aubigny est connu pour un homme sage et modéré. Si des violences ont été commises, comment se fait-il que tout le monde les ignore, excepté M. Guizot? Quant à la durée de la détention, comment pourrait-on blâmer M. d'Aubigny d'avoir

fait garder à vue M. Pritchard jusqu'au retour du gouverneur? Du reste, cette pensée d'un désaveu partiel semble appartenir exclusivement à M. Guizot ou à ses journaux. Le ministère anglais ne paraît pas goûter cette demi-humiliation. Les feuilles de Londres qui ont distingué entre M. Bruat et M. d'Aubigny n'ont pas pris, dit-on, l'idée de cet expédient en Angleterre. Presque toute la presse anglaise demande que les deux officiers français soient désavoués.

Faut-il parler de ces révélations sinistres que les affidés de M. Guizot font tout bas à l'oreille? Il s'agirait, suivant eux, d'une insulte au pavillon anglais! Voilà des gens bien informés! Comment l'Angleterre ignore-t-elle ce qu'ils savent, et, si elle en est instruite, pourquoi garde-t-elle le silence sur un pareil fait? Pourquoi M. Guizot, de son côté, hésiterait-il à le révéler, ne fût-ce que pour simplifier sa situation? Ces fausses rumeurs nous ont bien l'air d'être inventées pour éprouver les esprits, pour les troubler, et les préparer à l'idée d'une concession.

L'avenir nous dira quels sont les faits communiqués par lord Cowley à M. Guizot. S'ils présentent un caractère nouveau, nous les apprécierons; s'ils s'accordent avec les détails publiés dans les feuilles anglaises et connus aujourd'hui de tout le monde, nous n'hésitons pas à déclarer, dès à présent, que les exigences de l'Angleterre n'ont rien de fondé. Lui accorder, sur de pareils motifs, la réparation qu'elle demande, ce serait une faiblesse sans excuse. Désavouer nos officiers lorsqu'ils ont fait leur devoir, lorsqu'ils ont montré de la prudence et de la fermeté, lorsqu'ils ont pris les mesures nécessaires pour épargner le sang de la France, lorsque, soutenus par une poignée d'hommes contre une population fanatique, ils ont su, à trois mille lieues de nous, garder fidèlement le poste confié à leur bravoure; les rappeler, les frapper d'une disgrace au moins apparente, lorsque leur conduite mériterait au contraire l'approbation du gouvernement, ce serait un acte déplorable. Rapproché du désaveu qui a frappé l'amiral Dupetit-Thouars, ce nouveau coup porté à notre marine aurait des conséquences funestes. L'idée s'accréditerait de plus en plus que le bras de la France ne s'étend pas au-delà des mers pour soutenir ceux qui la servent avec honneur, que tout dévouement est méconnu, et que tout acte de vigueur est menacé d'un désaveu, s'il porte ombrage à l'Angleterre. Cette pensée jetterait l'inquiétude et le découragement chez nos marins. Le moment serait bien choisi de répandre de pareils sentimens sur notre flotte, lorsque nous avons une escadre qui croise sur les côtes du Maroc, en présence des vaisseaux de l'Angleterre!

On ne peut se dissimuler toutefois que la position de M. Guizot est délicate. Les embarras lui viennent de la conduite qu'il a tenue jusqu'ici vis-à-vis du cabinet anglais. Il est placé entre une concession humiliante ou un énergique démenti brusquement donné à toute sa politique. L'alternative est cruelle; aussi M. Guizot paraît en proie à de vives perplexités. Il a perdu, dit-on, sa confiance accoutumée. On cite de lui des paroles empreintes d'un

certain découragement. Il trahit ses inquiétudes secrètes par des mouvemens de dépit contre l'occupation de ces petites îles, d'un intérêt si méprisable à côté de la grandeur des débats qu'elles ont suscités. M. Guizot, sur ce point, ne peut accuser que lui seul. C'est chez lui qu'est née, à défaut de combinaisons plus glorieuses, l'idée bizarre de planter le drapeau de la France sur ces îlots lointains, dédaignés par l'avide Angleterre. Aujourd'hui même, après les tristes résultats de l'occupation de Taïti, on nous annonce que le pavillon français flotte sur les îles de Gambier. Demain, on nous apprendra l'occupation de quelque rocher désert, ignoré des navigateurs, dans les mers de la Chine. Voilà les conquêtes du cabinet. Cet établissement stérile de Taïti n'avait-il pas été critiqué dès le début par les esprits les plus sages? N'a-t-on pas montré la base fragile sur laquelle il reposait? N'a-t-on pas dit que le mode d'occupation institué sous le nom de protectorat serait insuffisant pour maintenir l'ordre dans une société sauvage, où la force exerce plus d'empire que les lois? N'a-t-on pas vivement blâmé l'institution de cette autorité indéfinie, privée des moyens nécessaires pour résister à la violence, et destinée par la nature même des choses à renier son principe, dès que son existence serait menacée? M. Guizot était prévenu. Il a méprisé les avertissemens qu'on lui donnait. Aujourd'hui, toutes les prédictions faites sur l'établissement de Taïti se réalisent. Le conflit élevé entre la reine Pomaré et les autorités françaises avait déjà condamné le système du protectorat : la guerre allumée par le religionnaire Pritchard, le sang de nos soldats massacrés dans des embuscades, la conspiration flagrante des missionnaires et des résidens étrangers, les prétentions annoncées par le cabinet anglais, le soin de notre sécurité et de notre dignité, rendent désormais le protectorat impossible. Ou il faut trouver le moyen de se retirer de Taïti avec honneur, ou il faut prendre la souveraineté.

Il est triste de voir, au milieu de circonstances si graves, les singulières ressources que M. Guizot emploie pour raffermir sa fortune ébranlée. Lisez les feuilles anglaises : vous aurez le secret de ses combinaisons actuelles. Vous verrez où il cherche son point d'appui. La presse anglaise, pleine d'outrages contre la France, ne tarit pas d'éloges sur M. Guizot. De sir Robert Peel ou de M. Guizot, quel est le plus grand ministre? On s'évertue tous les jours de l'autre côté du détroit à résoudre cet important problème. M. Guizot serait le collègue de M. Peel qu'il ne serait pas mieux traité. Son éloquence, sa sagesse, sa gloire, sont un texte inépuisable de louanges. On ne devrait pas oublier son patriotisme. Si cependant toutes ces louanges venaient d'une source que M. Guizot pût avouer, si l'Angleterre en prenait seule la responsabilité, nous ne pourrions faire qu'une chose : plaindre M. Guizot d'être moins admiré chez nous que chez nos voisins; mais qui peut ignorer maintenant l'origine de ces apologies fastueuses que deux feuilles anglaises particulièrement insèrent dans leurs colonnes avec une complaisance si méritoire? C'est une chose sue de tout le monde. Depuis

bientôt quatre ans, chacun en rit, M. Guizot peut-être tout le premier. Le procédé toutefois cesse d'être plaisant dans les circonstances où nous sommes. Cette soif indiscrète des éloges de l'étranger, ce besoin de se faire célébrer dans les feuilles anglaises au moment d'un conflit diplomatique entre les deux pays, sont de nature à irriter la France, surtout lorsqu'elle rencontre dans ces mêmes feuilles, à côté des magnifiques hommages décernés à M. Guizot, des invectives grossières dirigées contre des hommes dont elle honore le caractère et les talens. Les éloges et les outrages seraient-ils donc de la même source? La plume qui rédige tous les jours le bulletin des victoires parlementaires de M. Guizot, qui vante sa fermeté et son courage, qui élève aux nues son génie politique, qui en fait l'homme d'état nécessaire à la paix du monde, serait-elle donc la même qui appelle M. Thiers un brouillon et un factieux, un esprit vide, un partisan de la guerre, et M. Molé l'indigne chef d'une lâche et méprisable faction, qui, de désespoir et sans scrupule, s'associe au parti de la guerre pour renverser M. Guizot?

Si M. Molé et M. Thiers pouvaient être sensibles à ces calomnies odieuses, une chose les consolerait : c'est de voir les éloges, communiqués ou non, que les feuilles anglaises prodiguent à M. Guizot, cruellement compensés par des paroles qui doivent lui causer un déplaisir amer. « Sans doute, a déclaré lord Palmerston dans le parlement, l'intérêt de l'Angleterre veut que M. Guizot reste ministre : c'est aussi l'intérêt de la France et du monde; mais, pour obtenir ce résultat, aucun ministre anglais ne doit sacrifier les intérêts et l'honneur de l'Angleterre. » Ce qui veut dire : nous reconnaissons volontiers que M. Guizot nous a rendu de grands services; mais, pour avoir notre appui, il faut qu'il continue de faire nos volontés. Quelle ironie sanglante et quelle injure! Peut-on stipuler plus outrageusement le prix moyennant lequel M. Guizot peut compter sur la bienveillance de l'Angleterre?

Quiconque, en France, s'est senti blessé par la menace calculée de M. Peel, quiconque déclare que les faits connus ne justifient pas les prétentions du ministère anglais, quiconque cherche à fortifier M. Guizot contre des réclamations injustes et contre les entraînemens naturels de sa politique, quiconque le supplie de défendre énergiquement, selon sa promesse, l'honneur et les droits de notre marine, celui-là, des deux côtés du détroit, est accusé de vouloir la guerre. Dans les feuilles anglaises, comme dans les journaux ministériels de France, c'est le langage convenu. M. Molé, pour avoir parlé du sentiment national, est du parti de la guerre; M. Charles Dupin, pour avoir loué nos officiers de marine, veut la guerre. M. Billault veut la guerre. Sans doute M. Fulchiron, qui n'a pas parlé, mais dont l'émotion a été remarquée pendant le discours de M. Billault, est aussi du parti de la guerre. Avons-nous besoin de dire encore une fois que ce prétendu parti de la guerre n'existe pas? Avons-nous besoin de faire savoir au journal anglais qui s'est chargé si complaisamment de calomnier M. Molé, que l'ancien président du

15 avril est un des hommes dont la présence aux affaires sera toujours la garantie d'une paix honorable et digne entre les deux nations? Vouloir une alliance fondée sur une estime mutuelle et sur un respect réciproque, vouloir une balance égale dans les relations des deux pays, vouloir qu'il n'y ait pas, d'une part, un empressement indiscret, un abandon irréfléchi, source d'infériorité, et de l'autre une certaine présomption et une tendance à tout exiger, suite nécessaire de la facilité à tout obtenir; vouloir que le gouvernement de la France, imitant la prudence de l'Angleterre, ne se lie pas les mains à chaque instant, comme cela est arrivé pour la convention des détroits, pour le droit de visite, pour Taïti, pour le Maroc; vouloir, en un mot, du côté de la France, dans ses rapports avec l'Angleterre, une politique qui sache garder son secret, qui reste indépendante sans être ombrageuse, qui soit un bouclier pour le pays, et vouloir, du côté de l'Angleterre, dans ses rapports avec la France, une politique plus mesurée dans son langage et dans ses actes, est-ce là vouloir la guerre? N'est-ce pas, au contraire, vouloir un système favorable à l'harmonie des deux peuples, le seul capable d'apaiser l'irritation causée par la fausse attitude de leurs gouvernemens?

Ce système est celui des hommes que les journaux dévoués à la fortune de M. Guizot attaquent violemment aujourd'hui; il est facile de comprendre dans quel but. On les calomnie parce qu'on les redoute plus que jamais. On sait que leur entrée au pouvoir aurait l'assentiment de la majorité; les chambres, en se séparant sous une impression douloureuse, ont témoigné au cabinet des dispositions qui l'inquiètent vivement pour l'avenir. Plusieurs membres du parti conservateur n'ont pas dissimulé leur regret d'avoir laissé vivre le ministère en dépit des dissidences nombreuses qui les séparent de lui depuis long-temps. Ils ont exprimé des craintes, sinon sur les intentions réelles de l'Angleterre, qui rencontre du côté des États-Unis et de l'Irlande des motifs sérieux pour vouloir le maintien de la paix, du moins sur la marche même de M. Guizot, désormais engagé par ses fautes dans une voie où il lui est peut-être impossible d'arrêter le mal et de faire le bien. La couronne, dit-on, a daigné entendre de nombreuses confidences à ce sujet. Voilà ce qui nous a valu le plaisir de voir M. Guizot porté aux nues dans les feuilles anglaises, et ce qui a ressuscité tout à coup dans les journaux ministériels de Paris le fantôme du parti de la guerre!

La session est close en France; elle se termine en Angleterre. Les deux cabinets vont se trouver en présence. M. Guizot paraît penser que cette situation vaut mieux pour lui. Il aura plus de liberté dans ses mouvemens; n'étant plus poussé par la tribune, il demandera du temps, et le temps, comme on dit, est un grand maître. Nous reconnaissons volontiers que M. Guizot peut se féliciter du départ des chambres, il a beaucoup de raisons pour cela. Le pays partagera-t-il son sentiment? C'est autre chose. L'attitude prise dès le premier jour par le parlement français était une garantie que les négociations seraient sagement et honorablement conduites tant qu'il serait assemblé.

Fera-t-on librement en son absence ce qu'on eût été forcé de faire devant lui? L'avenir décidera cette question. Quoi qu'il en soit, M. Guizot nous permettra de considérer comme un heureux hasard que la question de Taïti soit venue en France la veille de la clôture de la session, au lieu du lendemain. Qui sait? sans les paroles de M. Charles Dupin, de M. Molé et de M. Billault, le *Moniteur* nous aurait déjà peut-être annoncé le rappel de M. d'Aubigny.

A côté de cette grave affaire de Taïti, la plupart des autres questions débattues entre la France et l'Angleterre ont perdu momentanément leur importance. Les explications données par lord Aberdeen sur l'affaire du Maltais de Tunis ont passé inaperçues. Il résulte cependant des paroles assez aigres de lord Aberdeen qu'il a été sur le point de demander à M. Guizot le désaveu de notre consul à Tunis. C'eût été l'occasion d'un nouveau conflit. Le coupable, jugé par un tribunal de Tunis, malgré l'intervention de notre consul, a subi sa condamnation. L'exécution ayant eu lieu, lord Aberdeen déclare qu'il s'est contenté d'adresser à notre gouvernement des représentations énergiques. Lord Beaumont eût voulu une réparation.

La question du droit de visite a été encore agitée. M. Guizot s'est prononcé d'une manière assez explicite à la chambre des pairs. Son langage, rapproché des circonstances nouvelles, qui ne paraissent pas de nature à diminuer ses embarras dans cette question, mérite d'être remarqué. Il déclare qu'il a pris au sérieux le vœu national, et qu'il s'efforce de le faire prévaloir; il agit, dit-il, devant le cabinet anglais comme il a parlé dans les chambres. Les négociations sont ouvertes; il espère qu'elles auront atteint un résultat à l'ouverture de la session prochaine. Pour justifier cette espérance, M. le ministre des affaires étrangères a parlé des instructions que le gouvernement anglais vient d'adresser à ses croiseurs. Ces instructions sont sages; mais l'Angleterre, en les publiant, n'a rien fait pour alléger le fardeau de M. Guizot. La mission qu'il a reçue des chambres n'est pas de réclamer des améliorations réglementaires dans l'exercice du droit de visite; il a pris l'engagement d'en réclamer la suppression. Sur ce point, il n'a rien obtenu. L'opinion anglaise lui oppose toujours une résistance énergique. Son langage n'a pas varié depuis trois ans. C'est toujours la même manie de nous supposer des répugnances pour l'abolition de la traite, et de nous croire à la merci des passions coloniales. L'ambition maritime et commerciale, mal déguisée sous de vains prétextes de philanthropie, maintient ses exigences. L'orgueil britannique ne se dément pas. Récemment, un journal anglais, parlant des instructions données aux croiseurs, lesquelles ont tout simplement pour but de leur commander d'être polis en visitant les navires, déclarait que l'Angleterre ne peut pousser plus loin l'abandon de toute prétention à la suprématie maritime. Quelle condescendance en effet, et quel effort d'humilité! Les croiseurs anglais consentiront à changer leurs façons arbitraires pour des manières polies et mesurées : voilà ce qu'on appelle en Angleterre une con-

cession immense! La marine anglaise veut bien désormais se montrer discrète dans l'exercice du droit de visite : c'est la preuve qu'elle abdique toute prétention à l'empire des mers! De pareilles dispositions, jointes à des difficultés politiques devenues si grandes pour M. Guizot, peuvent inspirer des doutes sur le succès des négociations qu'il poursuit pour obtenir la révision des traités. L'œuvre paraît au-dessus de ses forces. Cependant les chambres attendent l'accomplissement des devoirs qu'elles lui ont imposés. La France ne peut consentir à aliéner l'indépendance de son pavillon.

Si la France a ses embarras, l'Angleterre a les siens. Sans parler de ceux que nous lui donnons, bien malgré nous, et qui sont l'effet d'une politique dont nous souffrons pour le moins autant qu'elle, son attention est dirigée sur plusieurs points qui provoquent de sa part des réflexions sérieuses. Aux États-Unis, ses intérêts sont menacés. Pour se concilier les états de l'Union, elle leur a fait des concessions de territoire qui n'ont pas suffi à l'ambition américaine. Le territoire de l'Oregon devient l'objet d'un nouveau litige qui peut amener des complications graves. Ce n'est pas tout. La grande question qui divise l'Angleterre et l'Amérique est l'annexation du Texas. Source de rivalités et de déchiremens dans le sein de l'Union, l'affaire du Texas, pour l'Angleterre, est une lutte d'intérêts commerciaux et maritimes avec les États-Unis. Si le Texas est annexé à l'Union, les états du sud, qui regorgent d'esclaves, en peupleront les déserts de cette vaste contrée, grande comme le tiers de la France; ce sera un nouveau marché destiné à la traite. Secondé par les habitudes rapaces et violentes des hommes du sud, l'esclavage se développera sur les bords du golfe du Mexique, et prendra possession d'un territoire d'où l'on ne pourra l'extirper que par la guerre. Ce sera un coup mortel porté à la politique abolitioniste de l'Angleterre. En outre, le voisinage de la race américaine sera funeste au Mexique; tôt ou tard la race mexicaine, faible et dégénérée, sera refoulée dans l'isthme, et le commerce de l'Angleterre en éprouvera un dommage immense. Aussi l'annexation du Texas est l'objet d'attaques universelles dans les journaux anglais. Les agens de l'Angleterre, répandus dans les états de l'Union, fomentent la discorde entre les partis, et se mêlent ouvertement à une lutte violente, dont l'issue est encore douteuse. Chez elle, l'Angleterre trouve une plaie plus grande. C'est l'Irlande, la malheureuse Irlande, plongée aujourd'hui dans un morne abattement, prête à se réveiller demain, si la voix de son agitateur retentit, et à former autour de lui des rassemblemens nombreux comme des armées. L'Irlande, du reste, par un singulier retour de fortune, pourrait être appelée à profiter des embarras présens de l'Angleterre. Le parti tory, son implacable ennemi, semble ne pas repousser l'idée qu'il serait temps enfin de fermer ses blessures. Un voyage de la reine en Irlande, un acte de clémence en faveur d'O'Connell et de ses amis, quelques mesures destinées à diminuer la misère du pays, voilà, d'après certains indices, le plan qui serait sérieusement discuté aujourd'hui, dans le but de calmer l'agitation du rappel, et d'é-

touffer les élémens d'une guerre civile. Le gouvernement de la Grande-Bretagne, devenu plus libre, fixerait alors ses regards vers les États-Unis et vers la France. S'il en devait être ainsi, nos démêlés diplomatiques avec l'Angleterre seraient moins regrettables. Ils auraient eu du moins pour résultat de mettre fin à la plus grande injustice qui ait jusqu'à présent flétri l'honneur d'un peuple.

Un autre point préoccupe encore l'Angleterre, c'est la Grèce. Son influence y est menacée par la chute probable de M. Maurocordato et de ses collègues. L'Angleterre devra s'attribuer en partie cet échec. M. Maurocordato, en entrant au pouvoir, annonçait un esprit droit, des vues libérales, de la modération, un patriotisme éclairé, sachant apprécier les véritables intérêts de la Grèce. Des conseils imprudens l'ont jeté dans une mauvaise voie. M. Lyons en sait quelque chose. Les circonstances vont donner à M. Piscatory un nouveau rôle. Il ne s'est associé sans doute jusqu'ici à M. Lyons que pour ne pas compromettre par des dissidences inopportunes l'œuvre difficile d'un gouvernement nouveau, incertain dans sa marche. Aujourd'hui, si M. Coletti triomphe, et s'il a, comme on l'annonce, la ferme volonté de rester indépendant de la Russie, la situation de M. Piscatory cesse d'être indécise. Son influence doit dominer. M. Lyons en acceptera-t-il la solidarité? Suivra-t-il à son tour l'exemple de prudence et de désintéressement que lui a donné le ministre de France? Ceux qui connaissent M. Lyons et les instructions qu'il reçoit de l'Angleterre n'osent pas l'espérer.

L'opinion, en France, s'est occupée du voyage de M. de Nesselrode à Londres. M. Billault en a parlé à la tribune. Le diplomate du Nord va-t-il remercier l'aristocratie anglaise de l'accueil empressé qu'elle a fait à l'empereur Nicolas? Va-t-il, à la faveur des démêlés récens de la France avec l'Angleterre, reprendre l'œuvre de M. de Brunow? A-t-il reçu l'ordre de se concerter avec le cabinet anglais sur les questions de l'Orient, de la Grèce et du Maroc? Nous ne pouvons dire qu'une chose à ce sujet : c'est que le moment du voyage est admirablement choisi. Nous pensons que cet incident diplomatique n'est pas indigne de l'attention des gens sérieux.

Pendant que M. de Nesselrode est à Londres, on se demande en France si le roi Louis-Philippe ira voir en Angleterre la reine Victoria. On ne peut se dissimuler que l'affaire de Taïti a rendu ce voyage assez problématique. Si la réparation que l'Angleterre exige est accordée, le voyage sera peu populaire en France; si la réparation est refusée, l'accueil de l'Angleterre ne pourra pas être très empressé. Néanmoins, les personnes qui se prétendent bien informées persistent à dire que le voyage se fera au mois d'octobre. S'il se fait, puisse-t-il avoir du moins un résultat sérieux! Puissent les deux couronnes, noblement inspirées, comprendre que l'alliance des deux peuples, pour être solide, doit revêtir un autre caractère; qu'il faut la faire sortir de ce cercle étroit où on l'a renfermée; que les deux gouvernemens s'abaissent dans cette politique d'observation mutuelle, de surveillance réciproque et de

prétentions mesquines, que l'on a voulu nommer l'entente cordiale! Lorsque, le lendemain de la révolution de juillet, l'Angleterre et la France, marchant de concert, protégeaient le réveil des institutions libres en Belgique, en Portugal, en Espagne, leur union était plus puissante qu'aujourd'hui, et on n'avait pas cependant songé à lui donner une dénomination pompeuse. Elle était forte, parce qu'elle reposait sur de grands intérêts. Elle avait une base; or, c'est justement ce qui manque aujourd'hui. Avec le seul intérêt d'avoir pour ministres d'un côté M. Peel, de l'autre M. Guizot, vous ne ferez pas ce qui peut s'appeler légitimement une alliance entre deux peuples. Vous ne ferez qu'un contrat entre des ambitions égoïstes. Voulez-vous unir solidement l'Angleterre et la France, associez-les dans une grande cause; cherchez pour elles une grande entreprise, qui soit l'objet d'une émulation généreuse. Alors les passions des deux peuples, ainsi poussées au dehors et dirigées vers un noble but, produiront une intimité forte et durable, au lieu de ces tiraillemens perpétuels et de ces malentendus que nous voyons aujourd'hui.

On annonçait, depuis plusieurs jours, la paix avec le Maroc; on disait que l'empereur accordait à la France les satisfactions demandées; on ajoutait qu'un courrier, parti hier de l'hôtel des affaires étrangères, était allé porter à Madrid, au duc de Glucksberg, les pouvoirs nécessaires pour ratifier les conventions arrêtées par notre consul, M. de Nyon; la paix semblait certaine, et voilà que tout à coup on apprend ce soir, à Paris, qu'une dépêche télégraphique vient d'apporter la nouvelle du bombardement de Tanger. Les satisfactions offertes par l'empereur n'ayant point paru suffisantes, M. le prince de Joinville, dit-on, a bombardé les défenses de la ville. On assure que la place renfermait quatre-vingts pièces de canon et un matériel de guerre considérable. Le prince de Joinville aurait renversé les fortifications établies par les Marocains du côté de la mer. En l'absence de tous renseignemens officiels, nous ne voulons pas calculer aujourd'hui la portée d'un évènement si grave et si imprévu.

L'histoire de nos provinces est encore à faire; d'utiles et intéressans travaux viennent cependant chaque jour jeter de nouvelles lumières sur cette partie curieuse et peu connue des annales de la France. La province a déjà vu paraître plusieurs monographies remarquables : c'est tantôt l'histoire littéraire, tantôt l'histoire politique, qui ont été l'objet de patientes recherches. La Normandie, la Bretagne, la Flandre, ont eu leurs critiques et leurs historiens qui, le plus souvent inspirés par les souvenirs de la localité, ont porté dans leurs travaux une ardeur et une persévérance dignes d'encouragemens. L'Alsace a aujourd'hui son tour, grace à M. le baron Hallez-Claparède, qui publie sous ce titre : *Réunion de l'Alsace à la France* (1), une histoire abrégée du pays jusqu'aux dernières années du XVIIe siècle. Parmi

(1) Un vol. in-8°, chez Franck, 69, rue Richelieu.

toutes nos provinces, l'Alsace est l'une des dernières qui soient entrées dans l'unité française; sur aucun point du territoire, peut-être, le travail de centralisation n'a été plus rapide, et l'on peut dire que la fusion du génie français et du génie allemand s'y est opérée avec un bonheur inattendu. M. Hallez-Claparède a étudié avec amour l'histoire de la province dont il est un des enfans; c'est une noble intention qui a conduit sa plume. « Nous avons à cœur, dit-il, de montrer la part de forces et de richesses que l'Alsace a apportée à la France, la part de force et de grandeur qu'elle a reçue d'elle. » Cette tâche ainsi comprise, M. Hallez-Claparède a montré qu'il pouvait l'accomplir. L'ouvrage qu'il publie ne doit cependant être considéré que comme la première partie d'un travail qui, nous l'espérons, sera terminé. M. Hallez a raconté l'histoire de l'Alsace avant la réunion à la France; il reste à montrer comment cette réunion s'est accomplie, consolidée; comment l'influence des idées françaises est venue, au XVIIIe siècle, compléter l'œuvre de la diplomatie du grand roi. Cette dernière partie de l'histoire n'est pas la moins curieuse; il appartient à M. Hallez de l'écrire, et de donner ainsi une étude complète sur l'une de nos plus intéressantes provinces. En attendant, son livre mérite le succès légitime qui a déjà, sur plusieurs points de la France, accueilli, dans les essais d'histoire locale, de savantes recherches et de précieux documens pour l'histoire de l'unité française.

— Depuis *les Fiancés*, l'Italie a vu paraître beaucoup de romans historiques, le genre a pris faveur. Des essais heureux témoignent de l'aptitude qu'ont les Italiens pour transformer en narrations animées les pages sévères de l'histoire, et ce mouvement remarquable mérite d'attirer notre attention. Parmi les ouvrages traduits récemment de l'italien, et dont la critique doit s'occuper, il faut placer le nouveau roman de M. d'Azeglio, *les Derniers Jours d'un Peuple*. Le peuple dont M. d'Azeglio évoque ici le souvenir, c'est le peuple de Florence; on sait qu'au XVIe siècle la république florentine succomba sous les efforts combinés de Charles-Quint et de Clément VII. Ce grand évènement a heureusement inspiré M. d'Azeglio. On reconnaît dans son livre un talent formé à l'école de Manzoni. Uni par des rapports intimes à l'auteur des *Fiancés*, M. d'Azeglio se rattache encore à l'illustre écrivain par une sorte de parenté intellectuelle. L'influence de Manzoni a marqué de son cachet les œuvres qu'il a produites. Seulement, chez M. d'Azeglio, on remarque une tendance prononcée à développer le fond historique où vient s'encadrer la fiction. Il transporte volontiers le drame sur le grand théâtre des évènemens; il suit le pape et l'empereur sur les champs de bataille où s'agitent les destinées de l'Italie. Ses romans ne sont point une imitation servile; nés, pour ainsi dire, dans l'école et sous le regard de Manzoni, ils conservent cependant leurs qualités propres, leur vive et réelle originalité. Le nouvel ouvrage de M. d'Azeglio, bien supérieur au premier roman de l'auteur, *Ettore Fieramosca*, sera lu avec attention par tous ceux qui s'intéressent aux lettres italiennes. L'élégante et fidèle traduction de ce livre est due à M. Étienne Croix. On doit encourager parmi nous les efforts qui ont pour but de répandre et de populariser la littérature actuelle de l'Italie.

V. DE MARS.